

Vol. XXXVII, No 42

Lisez notre feuilleton: LA DAME DE COEUR *Lu*

20 MARS 1926

PER
S-400
CON

Le Samedi ^{10¢}

MAGAZINE ILLUSTRÉ - LITTÉRAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



NUMERO DE PAQUES

Vous vous imaginez peut-être que des chambres joliment garnies comme celles-ci demandent beaucoup d'argent



Carrelage en blanc et bleu de Copenhague. Pourriez-vous trouver mieux pour couvrir le parquet d'une cuisine moderne? C'est le modèle "Mosaïque" de la Carpette Sceau d'Or No 408.

Dans l'accueillant boudoir ci-dessous, remarquez combien la carquette de tons bruns délicats et de bleu gai s'harmonise agréablement avec les murs unis et la cheminée blanche. C'est le modèle "Gentian", Carquette Sceau d'Or No 396.



Son fond moiré d'une couleur chamois avec bordure bleue et motifs à fleurs fait du modèle "Kashmir", Carquette Sceau d'Or No 562, le tapis idéal pour chambres à coucher.

"C'EST une erreur de croire qu'il faille beaucoup d'argent pour se meubler et se garnir une jolie maison", dit Anne Lewis Pierce, la décoratrice d'intérieur bien connue. Et elle ajoute: "La beauté d'une pièce dépend surtout de la couleur et de l'arrangement. Et vous pouvez trouver autant que vous en voulez des accessoires et des meubles à bas prix, aussi agréables comme couleurs, dessins et travail."

Paroles certes bien encourageantes pour la femme qui doit décorer elle-même sa maison! Et elles ne s'appliquent pas qu'à des détails secondaires. Car on peut trouver jusqu'à des carpettes très artistiques pour des prix excessivement modiques.

Créations originales par de célèbres dessinateurs de tapis — reproductions fidèles de pièces de musée fameuses — vous en trouverez en grand nombre parmi les plus récents modèles de Carpettes Artistiques en Congoléum Sceau d'Or.



Et la surface de ces carpettes de couleurs riantes et durables se nettoie plus facilement qu'aucune autre, ce qui s'accorde bien avec le goût qu'on a de nos jours pour les décorations propres, pour les intérieurs impeccables.

Pour rafraîchir et éclairer vos pièces, ayez recours aux Carpettes Artistiques en Congoléum Sceau d'Or. Rien ne peut mieux renouveler leur charme que de nouvelles carpettes.

Et leur commodité, l'épargne de travail et d'argent que représente leur imperméabilité, sont une vraie bénédiction pour la femme qui fait elle-même son ménage.

La prochaine fois que vous irez magasiner, ne manquez pas d'aller voir quelques nouveaux modèles de Carpettes Artistiques en Congoléum Sceau d'Or.

DEPUIS de nombreuses années, les Carpettes Artistiques en Congoléum Sceau d'Or se vendent sur ce principe-ci: "Satisfaction garantie ou Argent remboursé". Des milliers et des milliers en ont acheté. Des milliers et des milliers en ont été satisfaits sous tous les rapports. Mais seules les carpettes portant le Sceau d'Or offrent cette garantie de durée et de qualité exceptionnelle. Recherchez donc le Sceau d'Or avant d'acheter!



CONGOLEUM CANADA LIMITED
1270, rue Saint-Patrice, Montréal, P. Q.

CARPETTES ARTISTIQUES
EN
CONGOLEUM
Marque Sceau d'Or

Fabriquées en Canada
— Par des Canadiens
— Pour les Canadiens

Congoléum Canada Limited
1270, rue Saint-Patrice,
Montréal, P. Q.

Messieurs: — Je désirerais recevoir (sans frais ni obligation de ma part) un exemplaire de votre dépliant illustré: Embellissez votre demeure avec des Carpettes Artistiques en Congoléum Sceau d'Or.

Nom et prénoms

Adresse

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

En 1923 on trouvait 1,451 manufactures dans la ville de Montréal.

* * *

De tous les animaux sauvages gardés en captivité c'est le renard qui se prête le mieux à la domestication.

* * *

On trouve dans la province de Québec 277 établissements d'élevage du renard.

* * *

On compte 651,925 automobiles enregistrés au Canada.

* * *

Il y a 2,325 bureaux de poste dans la province de Québec.

* * *

Le canal Lachine a été commencé en 1700 par les colons français, puis ouvert à la navigation en 1824.

* * *

Le jour, en Chine, est divisé en douze parties de deux heures chacune.

* * *

Le Sahara nourrit environ un demi-million de personnes.

* * *

Les Etats-Unis comptent 52,000 villes.

* * *

Il coûte sept dollars par année en moyenne à chaque habitant du Canada pour le tabac.

* * *

Le cirque Barnum-Bailey donne ses spectacles devant 12,000,000 de personnes chaque année.

* * *

Il faut deux semaines à un escargot pour faire un mille.

* * *

En Angleterre l'endroit le plus éloigné de la mer se trouve à quatre-vingts milles.

* * *

La valeur moyenne des terres occupées au Canada, dénichées ou non, ainsi que les habitations, les bâtiments, étables et écuries est de \$38.00 l'acre.

* * *

Les Indiens des provinces des Prairies ont récolté en 1925 plus d'un million de boisseaux de céréales.

* * *

La pêche du homard sur les côtes de l'Atlantique a rapporté en 1925 7,436,200 livres de plus qu'en 1924.

* * *

La production du nickel au Canada en 1924 a été de 69,536,350 livres.

* * *

Il s'est planté depuis quelques années dans les provinces de l'Ouest du Canada plus de 82,000,000 d'arbres.

* * *

On compte mille établissements de fabrication d'articles de fer et d'acier au Canada.

On compte plus de 15,000 cinémas aux Etats-Unis.

* * *

On trouve à Norfolk, en Angleterre, un chêne qui a 700 ans d'existence. Ce chêne date de la conquête des Normands.

* * *

Les trois quarts de la production du caoutchouc est acheté par les Etats-Unis.

* * *

Une tonne d'huile vaut trois fois le prix d'une tonne de charbon.

* * *

La plus grosse cloche du monde est celle de Moscou qui pèse 198 tonnes.

* * *

Un pouce de pluie donne 101 tonnes à l'acre.

* * *

La ville de Norfolk, en Angleterre, a plus d'églises, toute proportion gardée du chiffre de sa population, que toute autre ville d'Angleterre.

* * *

Shakespeare a employé 15,000 mots dans ses oeuvres.

* * *

On estime que la terre peut contenir une population de 6,000,000,000, chiffre qui sera atteint en 2100 au présent taux de la natalité.

* * *

Le plus ancien livre traitant de la science militaire en Angleterre est au British War Office de Londres. Il date de 1573.

* * *

La banane fit son apparition à Londres en 1613.

* * *

Il y a eu l'an dernier 16 personnes qui se sont fait lyncher aux Etats-Unis.

* * *

L'almanach du téléphone de la ville de Londres contient 1200 pages et pèse quatre livres et demie.

* * *

Sur les mariages contractés en Angleterre l'an dernier, on a trouvé 2,005 personnes qui ne savaient même pas signer leur nom.

* * *

Le lac Saint-Pierre a vingt milles de longueur et neuf milles de largeur.

* * *

Le fleuve Saint-Laurent traverse une distance de 2,100 milles.

* * *

Le savon était fait par les Gaulois il y a 2,000 ans.

* * *

La province de Québec compte environ 50,000 juifs.

* * *

La reine Victoria régna sur le trône d'Angleterre durant 64 ans.



Pour les routes de printemps

AVEC DES WEED à vos pneus, vous pouvez rouler sur n'importe quelle route et quelle que soit la température, sans vous soucier de la neige fondue, de la boue ou de la gelée. Ces chaînes vous assurent une bonne traction en petite vitesse et un antidérapage parfait sur routes trempées et glissantes. Mais ayez soin d'exiger des WEED — qui ont fait leurs preuves depuis 23 ans. Votre marchand tient aussi les traverses.

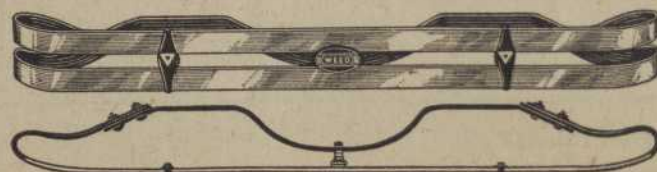
DOMINION CHAIN COMPANY
Limited
Niagara Falls, Ontario

CHAINES WEED

De plusieurs modèles pour tous pneus et toutes routes

DEMANDEZ à votre marchand de vous faire voir le Pare-chocs WEED qui convient à votre auto. Les WEED sont fabriqués scientifiquement, en vue d'amortir le maximum de chocs. Ils se payent tout seuls en donnant à l'auto une plus grande valeur de revente.

Ci-dessous
Pare-chocs WEED
"Sentry C-25"



PARE-CHOC WEED
Faits pour plaire aux automobilistes avertis



Le
Plus demandé des
breuvages
toniques



Buvez-en tous les matins! ENO's "Fruit Salt", pétillant, effervescent, rafraîchissant, élimine tous poisons du système, stimule le foie, l'estomac et les intestins, les faisant fonctionner régulièrement, — et procure une sensation de propreté interne et de bien-être favorable à la santé du corps et de l'esprit.

Prenez-vous chaque matin une "pincée" d'ENO dans un verre d'eau ?

Les pharmaciens vendent partout

ENO'S
"FRUIT SALT" TRADE MARK

L'Effervescence Saline de Renommée Mondiale

Concessionnaires pour l'Amérique du Nord:
Harold F. Ritchie & Co., Limited, Toronto.

24

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

Ne manquez pas de lire

La Revue Populaire

En vente partout: 15 sous le numéro



SKIS POUR MARCHER SUR
L'EAU

Un jeune inventeur allemand, Otto Saur, traverse lacs et rivières sur des sortes de skis en faisant les mêmes mouvements exactement que sur la neige. Ses skis pour l'eau, résultat de



plusieurs années de recherches ont maintenant une grande vogue à Berlin où il en fit pour la première fois la démonstration.

ESCABEAU IMPROVISE

Deux chaises renversées l'une sur l'autre et une planche supplémentaire composent le plus pratique des escabeaux. Vous prenez de préférence les chaises de la cuisine; si elles ne conviennent pas à cet usage, servez-vous de chaises or-



dinaires en mettant du papier (quelques journaux) entre les deux. Une planche d'une boîte quelconque fera l'affaire. Naturellement, un escabeau est préférable ! Car l'ennui pour une femme est de grimper sur cet échafaudage.

VANITY DANS LA POIGNEE
DE L'OMBRELLE

Diverses sortes nouvelles d'ombrelles et de parapluies fabriqués en France sont munies à la poignée d'un vanity case qui permet ainsi, en temps



de pluie, de se dispenser de sa sacoche. On peut y mettre la poudre, la houppette, le rouge et la glace. La glace est sur la poignée même et dissimulée par une pièce de cuir.

UN CADRAN SOLAIRE DANS
LA TENTE

Si l'ouverture de votre tente regarde au sud et est exposée au soleil, vous remarquerez que durant toute la journée un rayon de soleil se promènera tout autour de la tente, à l'in-



térieur de celle-ci. En marquant les endroits que frappe le soleil à différentes heures de la journée, vous pouvez vous improviser un cadran solaire qui vous indiquera l'heure tous les jours de soleil.

"ET JE GAGNE \$4.00 PAR JOUR EN PLUS DE FAIRE TOUT MON TRAVAIL DE MAISON"

"J'ETAIS modiste," écrit Mme Fred Wigfield, qui habite une petite ville de l'Ontario. "mais je dus abandonner mon travail, mon mari trouvant qu'il occasionnait trop de va et vient dans la maison." Cette dame raconte qu'elle n'y renonça pas sans peine, "parce qu'il lui permettait d'avoir toujours de l'argent bien à elle." Elle tomba un jour sur l'annonce que vous lisez en ce moment sur l'Autotricoteuse... mais laissons Mme Wigfield finir son intéressante histoire: "J'ai tricoté deux paires de chaussettes en une heure et gagné \$4.00 par jour, en plus de m'occuper de tout mon ménage. J'ai gardé mon Autotricoteuse pendant trois ans et fait une moyenne de \$20 par semaine."

Voici, simplement racontée, l'histoire d'une femme ambitieuse. Des milliers comme elle convertissent en beaux dollars leurs moments de loisir.

Nous passons un contrat avec vous

Notre système est, en peu de mots, le suivant: Vous tricotez des chaussettes pour nous à la maison sur l'Autotricoteuse — où, quand et aussi longtemps que vous voulez. Pour chaque paire de chaussettes régulières que vous nous envoyez — régulières voulant dire tricotées dans une grandeur uniforme — nous vous payons un prix fixe garanti. Notre contrat vous assure la vente de tout votre travail. Rien à vendre, aucune sollicitation à faire; vous n'avez qu'à tricoter des chaussettes et nous les expédier. Comme nous vous fournissons gratuitement la laine, vos chèques de paye représentent un bénéfice net.

Chèques de paye hebdomadaires

Nous payons chaque mois des milliers de dollars aux personnes qui tricotent pour nous. Notre famille de travailleurs s'étend dans tout le Canada. La distance ne compte pas. N'aimeriez-vous pas à savoir que, chaque jour, vous pourriez vous installer confortablement chez vous et gagner de l'argent? Ne trouvez-vous pas rassurant de savoir qu'une forte compagnie compte sur votre travail et qu'elle vous le paiera en chèques aussitôt que vous lui aurez envoyé? Des milliers d'hommes et de femmes dans tout le Canada jouissent de cette aubaine — nous le savons parce que c'est nous qui les payons.

Aucune expérience requise

Chaque nouveau travailleur apprend son ouvrage dans les simples instructions qui accompagnent chaque machine. Jeunes gens, hommes et femmes d'âge mûr, vieilles personnes, tout le monde travaille pour nous. Tout membre de la famille peut apprendre à se servir de l'Autotricoteuse.

Les avantages de l'autotricotage

L'Autotricotage représente pour vous une occupation agréable autant que profitable, dans l'intimité et le confort de votre maison. Vous n'avez besoin d'aucune installation spéciale. Il ne vous faut que — l'Autotricoteuse — la laine — et vos dix doigts.



DES PREUVES A L'APPUI

Nous payons chaque mois des milliers de dollars aux personnes qui travaillent pour nous. Jugez par la liste ci-dessous des profits que vous pouvez faire. Les sommes portées ne représentent pas tous les gains des travailleurs, parce que plusieurs d'entre eux font du travail pour des clients particuliers.

Mlle E. Moore, N. E.	\$ 660.00
Mme F. Rescorl, Ont.	735.00
Mme C. E. Hill, Alta.	590.00
M. C. Stubbs, Alta.	680.00
Mme F. Ames, Man.	455.00
M. L. K. Owen, N. E.	758.00
Mme R. Fireman, Man.	460.00
Mme L. Williams, Ont.	520.00
Mme S. Pearson, Sask.	773.00
Mme Gauvier, Qué.	1,185.00
M. C. Bellhouse, C. B.	1,238.00

Nous recevons des centaines de lettres comme celles-ci

"Pendant les huit mois que nous avons eu notre Autotricoteuse, nous avons gagné plus de \$600.00, en travaillant à nos heures de loisir."

Mme H. Armstrong, Colombie britannique.

"Je possède mon Autotricoteuse depuis déjà trois ans. Au cours de l'hiver dernier, je n'ai jamais fait moins de \$100.00 par mois"

George Niven, Manitoba.

"Je suis l'aînée de la famille et je tenais à gagner de l'argent pour mes besoins. Avec mon Autotricoteuse, j'ai fait plus de \$1,000.00 en un an."

Mlle C. McPhillamey, Alberta.

"Quand j'ai terminé mon ménage, je m'assois à une table et je me mets à ma machine; cela me repose. J'ai gagné jusqu'ici \$327.00"

Mme Franck Moore, Ontario.

Trois moyens de gagner de l'argent

Nous achetons toutes les chaussettes qu'il vous est possible de tricoter. En plus, l'Autotricoteuse vous met à même de gagner de l'argent de trois manières différentes. Premièrement: en tricotant des chaussettes pour nous. Deuxièmement; en tricotant pour vos voisins et les magasins. Troisièmement: en tricotant chaussettes, bas, gilets de laine, écharpes, foulards et mitaines pour votre propre famille. Quand vous tricotez pour nous, nous vous payons une commission sur tout ce que vous vendez. Quand vous tricotez pour votre famille, nous vous épargnons cinquante pour cent sur tout.

Preuve indiscutable de succès

Les centaines de milliers de paires de chaussettes que nous recevons de nos travailleurs sont la preuve évidente que l'Autotricotage donne ce qu'il offre. Au cours d'un des derniers mois, soixante mille dollars de ces chaussettes ont été vendus à des maisons de gros à Toronto. Chacune de ces paires avait été tricotée par nos travailleurs dans leur propre maison.

Ce que vous avez à faire

Envoyez-nous simplement le coupon ci-dessous. Renseignez-vous sur le système. Puis prenez une décision. Inutile de tarder, puisque vous pouvez gagner tout de suite de l'argent—aussi n'attendez pas pour envoyer le coupon. Employez vos heures de loisir à gagner de l'argent pour la maison. Mettez le coupon à la poste aujourd'hui même. Inutile de vous dire que vous ne vous engagez en rien, absolument, en envoyant le coupon.

THE AUTO KNITTER HOSIERY CO., LIMITED,
Dépt. 903 1870, Davenport Road, Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer tous renseignements sur la manière de faire de l'argent à la maison. Il est bien entendu que cela ne m'oblige en rien.

Nom et prénoms

Adresse

Le Samedi, 20 mars 1926



Seul le *Gillette* vous assure
 le tranchant le **Plus Aigu**
 et le **Plus Durable** au monde,

Partout
 on préfère le Gillette



Ce même génie inventif qui a créé le rasoir de sûreté est sans cesse au travail modifiant les procédés, inventant de nouveaux appareils de fabrication pour les rasoirs et améliorant la qualité.

Tout le confort, toute la rapidité et toute la sûreté que leur procurait leur Gillette que des millions d'hommes payaient sans sourciller \$5.00.

—vous pouvez vous les procurer aujourd'hui pour un DOLLAR!

Ménagez votre épiderme et votre bourse:

Achetez-vous un Gillette.

GILLETTE SAFETY RAZOR CO. OF CANADA, LIMITED
 Fabricants des lames authentiques Gillette
 MONTREAL

RASOIRS  LAMES
 CONNU DU MONDE ENTIER

Gillette

Un **Gillette** pour
 toutes les barbes
 Un **Prix** pour
 toutes les bourses



DOUBLE ECONOMIE

Où peut-on se procurer ailleurs à si peu de frais deux lames si parfaites qui font du Gillette deux rasoirs en un seul?



UN ÉCRIN *Gillette* A PRIX POPULAIRE

Joli écrin doublé de velours avec *Gillette* authentique plaqué-or et lame à deux tranchants dans étui à lames plaqué-or. \$1.00



EDITORIAL

L'ENVOLEE

*Et je m'évaderai de la sombre géhenne
Où les hommes, en vain, crurent m'avoir muré;
Je briserai l'obstacle élevé par la haine,
O mon beau Rêve, enfin, dans toi seul je vivrai.*

Les Voix de la nuit. — F. de V.

IL Y A dix-neuf cents ans, un peuple en proie à une monstrueuse folie, crut pouvoir atteindre dans la matière la Puissance invisible et insaisissable qui a jeté cette même matière dans l'infini des espaces. Après le gibet d'infamie, ce fut la prison d'un sépulcre fermé par une pierre énorme et confié à des gardes sûrs d'avance de réduire à néant la prédiction faite par le Crucifié lui-même, que trois jours après sa mort, il sortirait vivant du tombeau.

Il avait enduré une flagellation cruelle, il était resté cloué pendant trois heures à la croix au milieu d'horribles tourments terminés enfin par un profond coup de lance dans le côté; sa mort avait été dûment constatée et tout le luxe de précautions prises autour de son corps leur semblait parfaitement inutile...

...Et l'impossible chose s'accomplit. Resplendissant de gloire, de lumière et de vie, le Martyr surgit des voiles déchirés de la mort comme flamboie le soleil au milieu des nuages dispersés de la tempête et fuyant à l'horizon.

Et dans ce prodige, pierre angulaire de l'Edifice chrétien tout entier, je trouve, à côté de la sublimité de la doctrine, un enseignement consolateur que nous ne comprenons pas assez lors des meurtrissures des épreuves, que celles-ci découlent des lois mystérieuses de la destinée ou qu'elles proviennent de la méchanceté des hommes.

Notre esprit borné met forcément des limites à tout ce qu'il observe, l'imperfection de sa nature ne lui donne connaissance que d'une bien faible partie de tout ce qui existe dans son voisinage immédiat comme dans les profondeurs de l'immensité; nous sommes donc portés, malgré nous, à croire terminée une chose qui ne se manifeste plus d'une façon sensible à nos yeux, et c'est ainsi que nous avons inventé la mort qui, en réalité, n'existe pas.

L'importance que nous donnons à ce que nous appelons la vie est puérile, en raison même de l'incertitude et de la fragilité de cette vie. Serons-nous-là demain encore? Que l'on pose cette question à cent mille personnes et toutes répondront affirmativement et cela de bonne foi; leur santé ne leur donne aucune inquiétude et demain est si proche... Pourtant, sur ces cent mille personnes, infailliblement de nombreuses auront franchi la porte mystérieuse qui donne sur l'au-Delà. Nous nous refusons à croire que nous pouvons être de ce nombre, à cause de la volonté tenace de vivre qui est en nous, ténacité faite uniquement de l'ignorance visuelle de ce qui nous attend et de la crainte que nous en avons.

Involontairement nous faisons la part trop large à notre corps que nous confondons "avec nous-même" au point de croire qu'il résume toute notre individualité alors qu'il n'en est que l'accessoire, comme un simple vêtement. Cette idée est si bien ancrée dans l'esprit des hommes qu'ils ont cru atteindre l'âme en martyrisant le corps, à compter des supplices anciens abolis par une sensiblerie qui se décore hypocritement du nom d'humanité, jusqu'à la plus ou moins expéditive peine de mort actuelle, restant de barbarie et chef-d'oeuvre de non-sens tout en même temps. Que cette dernière qualification ne surprenne pas trop: si le condamné est croyant, vous ne faites pas autre chose que d'abrèger son temps de souffrances et d'épreuves ici-bas. Punition douteuse...

Mais ne nous écartons pas de notre sujet. Je disais que le prodige de la résurrection est un enseignement consolateur. Pour qui veut bien le comprendre, c'est davantage encore qu'un enseignement, c'est la source d'une force morale qui se rit de tous les efforts humains ligués contre elle pour l'abattre. Que peuvent-ils contre ce qui échappe sans cesse au geste de conquête ou d'asservissement? Eh quoi, comme ont fait les déments du Golgotha, vous qui croyez atteindre l'âme dans la matière, vous pensez pouvoir clouer l'idéal à un gibet, tuer l'Amour parce que vous percez le coeur, maintenir derrière un rocher le souffle impétueux qui plonge, dans une envolée superbe, au sein de l'Infini, parmi des visions d'extase que l'âme retrouve à son gré?

Vous ignorez donc que tout ce qui fait l'être réel, c'est-à-dire la pensée, la volonté, la faculté de croire et la douceur d'aimer, que toute la vie résumée dans les souvenirs et celle qui surgit dans les espoirs, que tout cela n'obéit pas à votre volonté et se rit de vos menaces?

Vous confondez la véritable vie avec ce qui n'est que son apparence comme l'homme croit connaître la mer parce qu'il en voit la surface alors qu'une formidable vie intérieure lui reste cachée...

Ah! certes oui, l'on s'évade de la sombre géhenne et le Rêve, docile, obéit à la pensée qui oublie, dans une sorte de résurrection, toutes les turpitudes et toutes les bassesses qui gisent, vaincues, dans la fange terrestre où elles retombent sans cesse.

Calomniateurs, meurtriers d'honneur, pitoyable est votre folie comme le fut celle des juifs il y a dix-neuf cents ans, et aussi impuissante qu'elle quand vous croyez pouvoir fermer votre main sur le rayon de soleil qui passe...

FERNAND DE VERNEUIL





Les Cérémonies Etrangères

Par L. R.

DANS tous les temps et dans tous les pays, l'homme a toujours entouré la mort d'un certain appareil, surtout lorsqu'il s'agit de personnages ayant quelque importance.

Dans l'antiquité surtout, la croyance était assez répandue qu'une personne qui mourait avait besoin, dans l'autre vie, de ce que lui avait été utile ou de ce qu'elle avait aimé sur la terre. De là l'origine de sacrifices parfois extraordinaires que l'on faisait lors des funérailles. Notre gravure reconstitue ainsi une scène qui était fréquente chez les *Todas* du sud de l'Inde. En ce pays, les funérailles étaient chose compliquée et duraient souvent plusieurs jours.

Le cadavre était brûlé et l'on conduisait en grande pompe au lieu de sépulture les os calcinés par le bûcher. On amenait là également le toupeau de buffles qui avait appartenu au décédé

et l'on sacrifiait tous ces animaux afin qu'ils pussent aller rejoindre leur maître dans l'autre monde.

Cet usage dura longtemps, mais sous l'influence britannique, la boucherie des buffles perdit beaucoup de son importance; le sacrifice a été limité à deux animaux pour un chef et à un seul pour une personne ordinaire.

A Sumatra, on procédait différemment. Dans chaque village il y a une grande planche consacrée uniquement aux funérailles et qui sert à tout le monde; on y étend le cadavre frotté avec de la glu, ce qui a pour effet de le conserver plus longtemps, puis on le porte ainsi au cimetière où on l'enterre dans une fosse profonde à peine de deux pieds. Des femmes suivent le convoi en criant un chagrin qu'elles n'ont sans doute pas, mais tous ces glapissements cessent comme par magie

dès que la terre a recouvert la dépouille du mort; on plante alors un arbrisseau sur la tombe et la cérémonie est terminée.

Le mort est maintenant devenu quelque chose de sacré que l'on invoque en temps de guerre, de famine ou de quelque autre calamité. Les naturels de ce pays croient à la métempsycose et s'imaginent que les âmes des morts vont ensuite habiter dans le corps des tigres; ils évitent donc autant que possible les combats avec ces animaux, mais il est à présumer que la crainte qu'ils en ont est bien pour quelque chose aussi dans ce respect.

Les Indes ont toujours eu d'étranges coutumes relativement aux funérailles, et il n'y a pas très longtemps que l'on est parvenu à faire cesser une des plus barbares et qui consistait en ce que la veuve d'un Hindou se faisait brûler vive

sur le bûcher qui consumait le cadavre de son époux.

Voici le récit fidèle d'un de ces sacrifices, rapporté par un voyageur qui en a été témoin il y a quelques dizaines d'années.

Quand un riche Hindou est décédé, on va lui construire son bûcher hors de la ville, et quatre parias l'y transportent au son d'un orchestre lugubre où domine le tam-tam. Aux approches du bûcher, on pince le nez du mort, on lui presse fortement l'estomac, on lui jette de l'eau au visage, on sonne bruyamment de la trompette, le tout pour s'assurer qu'il n'est pas seulement endormi, ensuite les parents étendent le corps sur le bûcher. Quand ce pieux devoir est rempli, ils y déposent du riz, des fruits, du bétel (plante qu'on chique) et... de la fiente de vache; après

quoi le chef de la famille met le feu au bûcher.

Au lieu de brûler les cadavres, on les jette souvent dans les fleuves saints, tels que le Gange. Seules les classes inférieures de la société enterrent leurs morts.

L'usage indien qui prescrit aux femmes de se brûler sur le bûcher de leurs maris défunts a joui d'une célébrité exagérée; on se figure assez volontiers tout l'Hindoustan comme jonché de bûchers de veuves. Les *suttis* (c'est ainsi qu'on nomme ces sacrifices) ne sont plus tolérés à l'heure qu'il est. En 1829, le gouverneur général, lord Bentenck, au grand scandale des Hindous, a déclaré que le gouvernement britannique ne souffrirait plus d'aucune manière ces atrocités contre nature.

Avant cette époque, déjà une restriction imposée par les autorités anglaises en avait limité le nombre. Chaque fois qu'une veuve voulait suivre son mari sur le bûcher, il fallait qu'elle vint faire spontanément cette déclaration devant le magistrat du pays.

Après de vives instances pour la détourner de son projet, on commettait à un délégué européen le soin de surveiller le sacrifice afin que, si la présence de la mort et la crainte de l'agonie arrachaient à la victime une rétractation, les *brames* (prêtres hindous) ne pussent lui faire violence.

Ces rétractations en face du bûcher étaient rares pourtant, car les *brames* avaient eu soin de préparer la *suttie*. Tantôt ils l'enivraient d'opium ou de liqueurs spiritueuses, tantôt ils la fanatisaient par le détail des récompenses attachées à ce grand sacrifice. Et d'ailleurs, la malheureuse savait bien que, si le coeur venait à lui faillir, elle était désormais vouée à une vie de honte et de misère. Rejetée de sa caste, non seulement elle était regardée comme infâme, mais on croyait qu'elle appelait sur son pays la peste, la famine et tous les maux possibles.

On conçoit, qu'avec de telles illusions d'une part, et de l'autre avec un amour profond pour le mari qu'elles venaient de perdre, des *sutties* aient pu marcher au bûcher l'oeil calme et le front serein. Mais ces femmes sont des exceptions. Sur vingt créatures ainsi immolées, dix-neuf au moins ne cédaient qu'aux importunités des *brames*, et jusqu'au dernier moment on les voyait lutter contre l'influence des *brames*.

Un fait choisi entre une foule d'autres, donnera la mesure du rôle que jouaient dans ces scènes les *brames* et les parents qui profitaient des dépouilles de la victime. Près de Bombay, la veuve d'un bramine fut conduite, en grande pompe et au son de nombreux instruments, vers le bûcher sur lequel se trouvait déjà le cadavre de son époux. Sa démarche était assurée, sa contenance calme.

Quand les officiers anglais lui demandèrent si c'était volontairement qu'elle mourait: "Oui, répondit-elle, c'est volontairement." On pouvait juger qu'elle mettait une espèce de fierté à confondre ainsi des chrétiens qui semblaient douter d'elle au moment où les chants des *brames* exaltaient son héroïsme.

A un signal donné, la *suttie* s'approcha du feu qui commençait à flamboyer; elle embrassa ses parents, fit ses adieux à l'assistance, distribua à ses amis ses bijoux et ses ornements, puis, demi-nue, encouragée et presque poussée par les *brames*, elle se jeta dans le feu.

La douleur fut vive car au même instant elle fit un mouvement pour sortir du bûcher. Vainement renversa-t-on sur elle la pile de bois, elle se dégagea, bondit hors des flammes et, crispée par la souffrance, elle s'élança vers la rivière.

Les *brames* l'y suivirent et, malgré la résistance des anglais présents, ils la ramenèrent vers le foyer qui pétillaient avec violence. Là, une lutte s'engagea entre la victime et les bourreaux. La foule vociférait, les Européens demandaient qu'on fit trêve au sacrifice jusqu'à ce que le magistrat eût décidé.

Alors, pour mettre fin au conflit, trois *brames* vigoureux enlevèrent la femme sur leurs bras et la précipitèrent au milieu du brasier ardent. Elle s'y tordit encore, désespérée, et se releva pour fuir mais, à mesure qu'elle sortait de ce cercle de feu, les *brames* l'y repoussaient en lui jetant à la tête d'énormes bûches flamboyantes.

Un instant de répit lui permit toutefois de s'échapper encore et de courir vers le fleuve. A ce second désappointement, la rage des *brames* fut au comble; quatre d'entre eux se mirent à sa poursuite, et, lui plongeant avec violence la tête jusqu'au fond de l'eau, ils cherchèrent à la noyer. Il fallut pour la sauver, qu'une escouade de soldats arrivât sur les lieux.

Les principaux coupables furent mis en prison mais la pauvre Hindoue ne survécut pas à cet horrible drame; le lendemain elle mourut de ses blessures, délaissée de sa famille et rejetée comme une infâme par toute la population scandalisée.

Toutes les pratiques du culte bramannique n'avaient pas ce caractère de stupidité féroce généralement même les holocaustes d'animaux ne se faisaient plus, seules quelques castes inférieures avaient conservé l'habitude d'immoler des béliers, des chèvres et quelques poules; le reste des pratiques imposées consistait en offrandes de lait, de miel, de grain, de beurre et de fleurs.

Terminons par une légende de l'ancienne Grèce qui prouve que l'idée des sacrifices humains avait également fait son emprise dans ce pays pourtant célèbre pour sa civilisation passée.

Il y avait grande querelle entre deux frères, Étéocle et Polynice pour accaparer le pouvoir. Étéocle, plus diplomate ou plus puissant, vint à bout de chasser son frère et régna seul, mais Polynice rassembla une armée sans perdre de temps et vint attaquer la ville de Thèbes.

Étéocle vint à sa rencontre et, dans une lutte farouche, les deux frères s'entre-tuèrent. Désormais sans chefs, les deux armées cessèrent le combat et ce fut, comme toujours, un troisième larron qui profita de la dispute. En l'occasion ce fut Créon, l'oncle des deux rivaux.

Il fit faire de magnifiques funérailles à Étéocle, mais décida que le corps de Polynice demeurerait dans la plaine où il était tombé et serait la proie des oiseaux carnassiers. C'était un opprobre pour la mémoire du mort aussi, Antigone, sa soeur, voulut l'enterrer malgré la défense de Créon qui avait dit que quiconque enfreindrait ses ordres serait muré vivant dans un rocher.

Antigone sortit secrètement de la ville, mais ne pouvant transporter le corps de son frère, elle le recouvrit simplement de terre. Le roi Créon considéra néanmoins qu'elle avait désobéi à ses ordres et ordonna de la murer vivante dans une tombe.

Quand on conduisit Antigone au lieu du supplice, sa jeunesse et sa beauté émurent profondément la foule; le roi lui-même en fut touché et la tombe venait à peine d'être murée qu'il voulut délivrer la prisonnière. Il était trop tard cependant. Antigone était déjà morte.

La tradition ajoute même qu'elle s'était étranglée ou pendue pour terminer plus rapidement son supplice et que son fiancé, Hémon, se poignarda de douleur. Ce fut, en somme, ce qu'on peut appeler une sombre tragédie et c'est peut-être ce qui lui a valu d'échapper à l'oubli des hommes.

Il y a toujours un peu de férocité qui dort au coeur de l'homme; les multiples supplices et les cérémonies cruelles autant qu'étrangées de l'antiquité en sont une preuve. La lutte souvent farouche de nos jours pour la vie en est une autre. L. R.

L'OEUF ROUGE

IL EST le frère très humble des oeufs en sucre et en chocolat, en rubannés de soies vives et douillettement couchés dans l'ouate bien blanche, aux vitrines des confiseurs. Ces oeufs de luxe contiennent dans leurs flancs ovales quantité de dragées rondes, piquetées comme les oeufs de la perdrix ou colorées comme les oeufs de certains oiseaux exotiques. Ils coûtent très cher et sont indigestes; on les offre aux enfants riches. Les enfants pauvres ne reçoivent que les modestes oeufs rouges.

Ceux-là, on les trouve chez la crémière. Ils ont la couleur sanglante et

chaude de la betterave, la pourpre profonde de l'aubergine. Leur prix est modique. Si vous brisez leur coquille rutilante, vous ne découvrirez pas des dragées ou des chocolats ronds. L'oeuf rouge est un oeuf sincère, qui se déguise à peine sous un peinturlurage innocent. On peut le manger. Il est l'ornement des salades, l'ami des langoustes en Bellevue, la ressource précieuse des voyageurs qui n'ont pas le moyen de dîner au wagon-restaurant. Dans les wagons de troisième classe, l'oeuf rouge est vivement apprécié. On le déguste sans couvert; on peut le tenir du bout des doigts. Solide aliment du prolétaire, l'oeuf rouge révèle, par sa couleur, une affinité naturelle avec les partis avancés. Il porte une livrée de révolution. Il doit plaire aux bolchevistes! A moins qu'il ne soit considéré comme un monstre d'hypocrisie, puisque, sous sa coquille écarlate, il est aussi blanc qu'une fleur de lis.

J'aime cet oeuf rouge vulgaire et non seulement parce qu'il décore et complète la salade russe. J'aime l'idée qu'il représente et que les oeufs, en sucre ou en chocolat, ont dénaturée.

L'oeuf rouge, l'oeuf de Pâques, au son des cloches toutes joyeuses de leur voyage aérien à Rome, c'est le symbole éternel de la vie qui recommence. "Tout vient d'un oeuf", dit un ancien. La science moderne s'accorde avec la poésie antique pour nous montrer, dans le champ du microscope, l'oeuf — cellule vivante primitive.

Pâques est le temps de la résurrection. Aux fêtes d'Adonis qui rassemblaient les pleureuses autour du jeune amant de Vénus, enseveli sous les fleurs et rendu à la vie après trois jours de lamentations, succèdent les fêtes chrétiennes. Combien plus belles et plus touchantes! Avec le Christ ressuscité, la nature se réveille. La vie terrestre et la vie d'outre-tombe célèbrent leurs mystères, le même jour, et l'Alleluia des Anges est répété par les premières clochettes pâles qui annoncent le printemps dans les bois.

Il n'y a pas bien longtemps, les petits paysans, continuant, à leur insu, les traditions païennes, allaient de maison en maison, le jeudi saint, et quêtaient des oeufs et des noix. Pour remercier les ménagères bienveillantes, ils chantaient un couplet en français vieillot, appelant la bénédiction sur la maison pour l'année.

Ce don de l'oeuf pascal, ce rite millénaire a perdu sa poésie, dans les villes, avec son antique symbolisme. Il n'est plus, aujourd'hui, qu'une banale politesse.

Mais pour ceux qui savent le vieux secret, l'oeuf rouge des crémeries prend une valeur mystique que n'ont pas les plus beaux oeufs de sucre et de chocolat.

C'est le véritable oeuf de Pâques; les autres ne sont que des contrefaçons.

MARCELLE TINAIRE

QUE de fois la femme d'Alfred vint attendre son mari à la porte du petit café de la "Bonne Pinte".

—Allons bon, j'aperçois Adèle à travers les carreaux, disait Alfred à ses partenaires. Abrégeons... Ça sent l'orage.

—Oh! elle nous ennuie ta femme! grognait Bigle. Que je plains donc les hommes mariés! C'est tout ce que vous mettez sur ma manille de cœur?

—Tu aurais dû faire comme Bigle et comme moi, disait à son tour Roupionnet, ne jamais te marier, nous sommes libres comme l'air, nous... Et j'abats carreau.

—Je prends, annonçait Loustot, et maintenant je joue pique... Tu serais seulement veuf comme moi, Lacaille!...

—Allons, les amis, je règle ma part et je file... Garçon, ces cinq soucoupes... Payez-vous largement et rendez-moi de même.

Alfred rejoignait sa femme.

—Tiens, Adèle?

—Tu fais l'étonné... Comme si tu ne m'avais pas vue!...

—Ma foi non.

—Tais-toi donc hypocrite...

—Ne crie pas si fort, les passants se retourneront.

—Je crierai si bon me semble; la rue est à tout le monde...

—Les camarades ont raison, décidément... Que je les envie!... Tu me fais regretter de n'être pas resté célibataire comme Bigle et Roupionnet.

Ce fut une de leurs dernières scènes conjugales. Huit jours après, la guerre était déclarée.

Lacaille arriva consterné, à la "Bonne Pinte".

—Mes amis, c'est fini les bonnes parties de manille, je suis mobilisé à Verdun.

Et tous de le plaindre. Bigle était mobilisé au ministère de la guerre, Roupionnet à l'École militaire; quant à Loustot, il était réformé.

Les trois gaillards firent des adieux touchants à ce pauvre Lacaille, puis on n'entendit plus parler de lui...

+

Quelque temps après, les manilles reprurent de plus belle à la "Bonne Pinte" entre Loustot, Bigle et Roupionnet qui, leur travail terminé, avaient l'autorisation de coucher en ville. Ils arrivaient au café dans leur uniforme de soldats d'état-major de la 22^e.

Naturellement, entre deux manilles on parlait souvent de Lacaille.

Or, voilà qu'un soir, une femme en deuil pénétra dans la salle enfumée de la "Bonne Pinte".

—Adèle! glissa Loustot à l'oreille de ses camarades.

—Ma foi, c'est bien Adèle, fit Bigle.

En Souvenir d'Alfred

Par Alphonse GROZIERE.

—Pas de doute possible, confirma Roupionnet.

Mme Lacaille s'approcha des trois joueurs et se laissant tomber sur une chaise:

—Vous permettez, messieurs?

—Mais comment donc, madame, firent-ils en chœur, avec une déférence émue.

Et voilà Adèle qui se met à sangloter:

—Mon pauvre Alfred... c'était ici sa place... Je le vois encore... Ça me fend l'âme de pouvoir m'asseoir là où il vint si longtemps sans jamais manquer une seule fois...

—Comment, Lacaille?...

Et les trois amis se remirent tristement à abattre leurs cartes.

—Pauvre Lacaille! A moi les coeurs.

—Atout.

—Atout... Ah! le pauvre vieux... Charge Roupionnet.

—Tiens, ma manille de pique... Pas de veine tout de même, ce brave Alfred... Il jouait mal, mais enfin, c'était un bon garçon...

Ce soir-là, Loustot reconduisit la veuve jusqu'à sa porte. Il fut plein d'empressement pour la pauvre Adèle.

Et Mme Lacaille revint plu-

—Tais-toi donc, imbécile...

Et malgré la mauvaise humeur de ses camarades, Loustot épousa Adèle.

A partir de ce jour, Adèle ne revint plus à la "Bonne Pinte" mais Bigle et Roupionnet crurent remarquer que Loustot n'avait plus sa figure réjouie d'autrefois.

Et puis, il devenait assomant: à chaque instant, il consultait sa montre. Il marmotait:

—Encore une partie et je me sauve, car je vais voir surgir Adèle.

En effet, un soir que son mari s'était trop attardé, Adèle entre-bâilla la porte et hargneuse:

—Faut-il que j'aie t'arracher à ta chaise, Anatole?

Anatole confus et tremblant répondit:

—Me voilà Adèle, ne te fâche pas.

Une autre fois—c'était quelques jours après l'armistice—Loustot avoua à ses amis qu'il était très malheureux, qu'Adèle était une femme despote, et que son ménage devenait un enfer.

—C'est bien fait, laissa tomber àprement Roupionnet.

Et Loustot de reprendre:

—Si Alfred me voit de là-haut, comme il doit me plaindre!

A peine venait-il de prononcer ces mots, qu'un soldat maigre, efflanqué, pitoyable, pénétra dans l'estaminet, provoquant une émotion indicible.

—Lacaille! cria-t-on.

—Un revenant!

En effet, c'était bien Lacaille, un Lacaille amaigri, vieilli, usé, mais heureux tout de même.

—Ah! mes amis que je suis content de vous revoir tous!

Loustot n'en croyait pas ses yeux. Après de chaleureuses et réitérées poignées de main, Lacaille raconta son histoire. Considéré comme insoumis en Allemagne (il était d'origine lorraine) et craignant d'être fusillé il avait réussi, au moment où il se voyait cerné avec

une poignée d'hommes, à glisser ses papiers dans la poche d'un camarade qui venait d'être tué. Puis il avait été renvoyé comme prisonnier sur le front russe d'où il lui fut impossible de donner de ses nouvelles.

—As-tu vu ta... notre... ta femme au moins? demanda Loustot.

—Non, j'ai vu la concierge; elle a failli en tomber à la renverse, mais j'ai jugé inutile de monter car j'ai appris qu'Adèle était remariée et s'appelait Mme Loustot.

—C'est vrai... mais sois tranquille, mon bon, je suis un homme loyal... je restitue à César ce qui appartient à...

—Mais non, mais non, je ne réclame rien.

(Suite à la page 14)



"Nous sommes libres comme l'air, nous."

—Oui, messieurs, tué sous Verdun... J'ai appris hier le malheur qui me frappe... On m'annonce que son livret et ses papiers me seront retournés dans quelques jours... Infortuné Alfred!... Je le faisais enrager, mais je l'aimais bien tout de même.

—Oh! le pauvre garçon.

Et Loustot galamment:

—Madame, voulez-vous accepter un petit vulnéraire.

—Non, merci... Qu'est-ce que mon mari prenait d'habitude?

—Toujours son amer-grenadine.

—Eh bien, un amer-grenadine pour faire comme Alfred.

Mais, je vous en prie, messieurs, continuez votre partie... je vais vous regarder jouer: ça me distraira un peu...

sieurs fois par semaine à la "Bonne Pinte".

—Je n'ai plus qu'une consolation au monde, disait-elle en minaudant, c'est de m'asseoir là où il s'asseyait.

Ce petit manège dura dix mois. Un soir, Loustot, qui était entré au café d'un air guilleret annonça:

—Mes amis, je viens vous apprendre un mariage... J'épouse la pauvre veuve de notre cher ami. Elle me fait trop de peine...

Bible et Roupionnet regardèrent Loustot avec effarement.

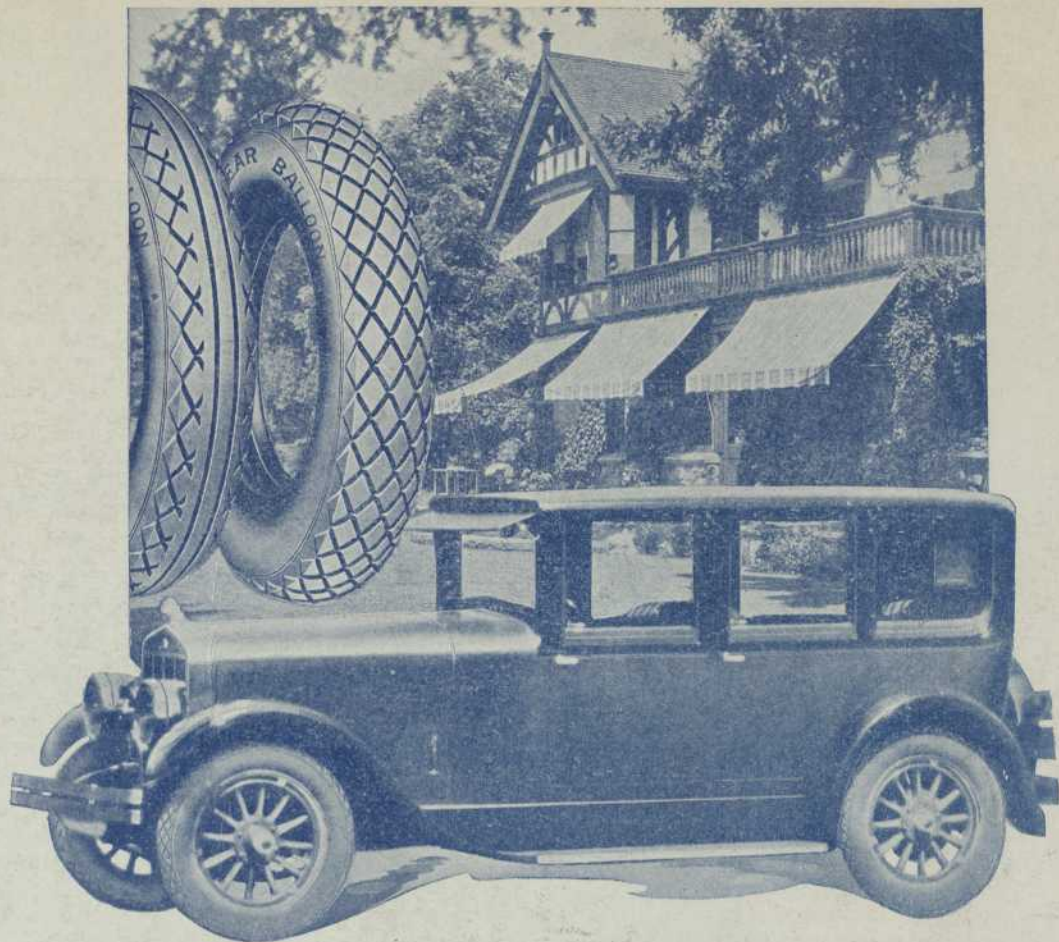
Le veuf reprit d'un ton presque solennel:

—C'est simplement en souvenir de celui qui nous était cher. J'obéis à un sentiment élevé... c'est de l'esprit de sacrifice.



LE CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS

Le Samedi, 20 mars 1926



F-L-E-X-I-B-I-L-I-T-É

Les pneus Goodyear de mon Studebaker ont roulé plus de 18,000 milles, le plus souvent sur de mauvaises routes de campagne.

W. C. BETTSCHEN

Regina, Sask.

Des pneus ballons Goodyear ont donné plus de 15,000 milles à l'auto d'un de nos voyageurs de commerce, sur le pire territoire que nous ayons à couvrir pour ce qui est des routes.

Etablissement REVILLON

Edmonton Alta.

Mon Hudson Coach marche actuellement sur quatre Goodyear, qui en sont à 15,000 milles et sont encore bons pour longtemps.

R. S. RITCHIE

St. John, N. B.

La veille de Noël, je me trouvais sur une route toute enneigée, devant trois autos qui se poussaient les uns les autres pour se dégager. J'en vins à bout facilement, bien que mes pneus ballons Goodyear n'eussent pas de chaînes.

G. B. PADGET

Agincourt, Ont.

C'est grâce à cette qualité que le SUPERTWIST donne une durée beaucoup plus grande aux pneus ballons Goodyear.

L'ancien pneu offrait de la *résistance* aux chocs et heurts de la route. Le pneu ballon repose sur un principe tout différent; il a été imaginé pour *amortir* ces chocs et ces heurts.

Il va de soi que le pneu ballon doit être fabriqué avec une autre matière que celle de l'ancien pneu.

Goodyear fut le premier à reconnaître la nécessité de ce perfectionnement et à chercher, pour le réaliser, une matière appropriée.

Après de longues et laborieuses recherches, des expériences plusieurs fois répétées, le SUPERTWIST était trouvé.

Le SUPERTWIST ne ressemble à aucun tissu de cordes ordinaire. Il dépasse de beaucoup le point de rupture de tout autre tissu de cordes.

Quand un pneu Goodyear, fabriqué avec ce nouveau tissu, heurte une pierre, les cordes du SUPERTWIST encaissent le coup, cèdent, s'étirent et reprennent ensuite leur forme première, distribuant ainsi le choc sur une portion plus grande du pneu.

Il en résulte un pneu plus résistant, plus durable, plus économique et assurant un plus long parcours.

Qu'on juge de la valeur du pneu ballon Goodyear par les quelques témoignages ci-contre.

Le SUPERTWIST entre dans la composition de tous les pneus cordes Goodyear — ballon ou à haute pression. Mais ils sont les *seuls* à l'avoir, — et ils ne sont en vente que chez les Vendeurs Choisis de Goodyear.

Goodyear means Good Wear

GOOD  **YEAR**

FABRIQUE AU CANADA

COMME le dit hyperboliquement la vieille bonne Marie-Jeanne, accoutumée au paisible service de Mlle Pauline et de sa nièce Edmée, toute la maison "est sens dessus dessous" pour le grand dîner du lendemain. Une tradition, à Dormeuse-sur-Saône, ce dîner de Pâques réunissant les vieux amis de Mlle Pauline Perrot, qui sont en même temps les notabilités de la petite ville.

Tante Pauline, une de ces frêles sexagénaires qui "vivent de précautions", et parfois en vivent très longtemps, n'est pas sortie depuis la Toussaint. En même temps que les pensées encore frileuses des parterres, elle dépliera demain sa belle robe de soie "pensée", pour reparaître à la grand-messe.

En attendant, somnolant au fond de sa bergère, dans la chambre bleue qui fut celle de ses parents, elle ménage ses forces en vue de ce jour de fête. Tous les préparatifs incombent donc à sa fidèle Marie-Jeanne et à Edmée, la jeune nièce orpheline qu'elle a élevée. Celle-ci s'est chargée de confectionner certain gâteau de Pâques dont la recette, transmise de génération en génération, est en quelque sorte un secret de famille.

—Au moins, avec vos bras nus, observa Marie-Jeanne en la regardant malaxer la pâte souple et onctueuse, vous n'avez pas la peine de retrousser vos manches..."

Cette réflexion de la vieille bonne, qui, d'habitude, critique amèrement les modes du jour, n'amène sur les lèvres d'Edmée qu'un faible sourire...

Depuis longtemps déjà, elle a perdu ses fraîches couleurs et sa gaité. "Tu fais de l'anémie, petite", constate souvent, avec une sorte de sévérité, son vieil ami, le docteur Beauval... Et, sous ses yeux rapetissés par l'âge, mais pétillants d'intelligence, la jeune fille détourne les siens, tremble de se voir devinée et d'entendre prononcer avec blâme un nom qui lui sera toujours cher.

En cette saison, où tout reverdit, où tout chante, où tout espère, combien il lui semble cruel de ne pouvoir plus s'associer à la fête du renouveau!

C'est que, de cette archaïque et paisible petite ville de Dormeuse-sur-Saône, qui mire dans son fleuve les vestiges d'un château féodal, tout le charme, toute la jeunesse ont fui loin d'elle, avec Pierre Grisel, son ami d'enfance.

Mme Grisel, veuve d'un fonctionnaire de la ville, était une femme aimable et bonne, une mère exquise à laquelle son fils portait un véritable culte. Elle aimait tendrement Edmée, que Pierre, son aîné de cinq ans, chérissait comme une petite soeur. Faut-il s'étonner

Le Renouveau du Bonheur

Par Henriette BEZANÇON.

que leur amitié d'enfant fût devenue, avec les années, ce premier amour, qui est la floraison du printemps de la vie?

Le jeune homme se destinant à la carrière médicale, faisait ses études à Paris. A chaque période de vacances, il s'émerveillait de retrouver sa petite amie plus jolie, plus gracieuse et plus délicatement affectueuse. L'éternelle idylle, toujours fraîche, toujours nouvelle, se déroulait sous les yeux complaisants de la mère et de la tante, heureuses de sceller bientôt une ancienne amitié par l'union de leurs enfants, quand survint, presque soudainement, la mort prématurée de Mme Grisel. Ce fut pour Pierre un immense chagrin.

Depuis le jour où, étouffant de profonds sanglots, il est venu assister à l'enterrement de

une réunion d'excellents, de vénérés amis, mais, en additionnant leurs années, ils ont, à eux tous, plus de quatre siècles!... Et, parmi tant d'hivers, les vingt-trois printemps d'Edmée se trouvent un peu isolés.

✱

Tout en maniant le rouleau à pâtisserie dans la grande cuisine claire, où brillent comme des soleils couchants les cuivres de Marie-Jeanne, elle laisse monter à ses lèvres les notes légères d'une chanson que la brise, en entrant par la fenêtre, éparpille au dehors en sonorités cristallines...

"Pierre, mon ami Pierre.

"Tilali lali lala!..."

"Pierre, mon ami Pierre,

"Un jour s'en est allé..."



"Tu fais de l'anémie, petite."

sa mère, on ne l'a plus revu à Dormeuse. Certains de ses concitoyens, qui ont des relations à Paris, prétendent tenir de sources également sûres, des bruits contradictoires : tantôt Pierre Grisel néglige ses études et mène au Pays latin une vie de dissipation; tantôt, sur le point de s'établir médecin, il est fiancé à une riche héritière.

Quoi qu'il en soit, Edmée pleure tout bas son premier et unique amour!...

Voilà pourquoi elle songe sans plaisir à la fraîche toilette de Pâques qu'elle doit, le lendemain, étrenner à la grand-messe... pourquoi elle évoque avec mélancolie les convives de tante Pauline : M. le curé, le notaire et Mme la notairesse, la receveuse des postes... Enfin le docteur Beauval, accompagné d'un ami qu'il a demandé la permission de présenter à Mlle Pauline... Certes, ce sera

—"Qui chante son mal l'enchante", murmura la vieille bonne en hochant la tête; lorsque revient le printemps, les pauv' passereaux captifs gazouillent ainsi dans leur cage..."

✱

Le lendemain soir, avant de descendre de sa chambre où, sur l'injonction de sa tante, elle était montée "se faire belle", Edmée se regarda mélancoliquement dans la glace. Une simple robe de voile mauve laissait voir son cou et ses bras délicats. Ses cheveux, qui avaient gardé la radieuse teinte blonde de l'enfance, formaient sur sa nuque un rouleau trop lourd pour la mode actuelle. Ses beaux yeux bleus brillaient de l'éclat un peu humide d'invisibles larmes toujours prêtes à couler. Elle se vit gracieuse, touchante, et s'en dépitait presque. —A quoi bon?...

La pendule sonnait six heures; elle se hâta de descendre; car... les quatre siècles devaient être au complet dans le salon de tante Pauline.

Un bruit de voix assourdies lui parvient en effet... Rangés en demi-cercle dans le salon feuille-morte, qu'attéduit une légère flambée, les invités causent paisiblement, avec de petits hochements de tête, tandis que çà et là, les reflets capricieux des flammèches font luire sur les souliers de M. le curé les boucles d'argent des grands jours, au corsage des dames un camée, un sautoir ou autre bijou désuet... ou miroiter les plis d'anciennes robes de satin.

La printanière apparition d'Edmée est accueillie avec l'instinctif et doux plaisir que cause aux vieillards la vue de la jeunesse.

—Salut, belle Edmée! dit le notaire, dont la paternelle galanterie n'inquiète nullement Mme la notairesse.

—Il ne manque plus à notre réunion que le docteur Beauval, constata la maîtresse de maison.

—Son retard est sans doute imputable au voyageur qu'il doit nous amener.

—Evidemment! appuis Mlle Dunois, receveuse des postes en retraite, qui se pique d'être la personne la mieux informée de Dormeuse. Notre bon docteur songe à prendre, lui aussi, une retraite bien gagnée... et à se pourvoir du successeur... qu'il va nous présenter ce soir même...

—En vérité?... Jeune, le nouveau docteur?

—Sans doute...

—Marié? demande le notaire.

—Sur le point de l'être... mais à Paris. Point de contrat pour vous, Maître Jolibois.

—Une Parisienne à Dormeuse? soupira le curé un peu méfiant.

Edmée ne prête à ces propos qu'une oreille distraite. Elle écoute chanter et pleurer dans son cœur le mélancolique refrain:

"Pierre, mon ami Pierre

"Un jour s'en est allé!..."

Mais voici le retardataire. De belle prestance encore, dans son antique redingote noire, le vieux médecin s'avance, souriant et cordial, masquant à demi la silhouette d'un grand jeune homme qui s'attarde au second plan.

—Mes chers amis, permettez-moi de vous présenter mon confrère, le docteur..."

Puis se ravisant et attirant son compagnon en pleine lumière:—Voyons, dois-je vous le nommer?..."

Edmée, comme tout le monde, a tourné les yeux vers le nouveau venu.

Elle rencontre son regard et laisse échapper un cri de joie,

faible comme une plainte : — Pierre!..”

—Eh oui, s'écria le docteur Beauval, dont le bon visage rayonne entre ses favoris blancs: le docteur Pierre Grisel, ex-interne des hôpitaux de Paris, qui a soutenu brillamment sa thèse de Doctorat.— et que nous sommes tous heureux de revoir, n'est-ce pas?”

Un instant d'hésitation, voire de désarroi.—Pierre, très pâle, paraît fort ému; mais la voix bienveillante du curé rappelle à propos le retour de l'Enfant Prodigue et le symbolique "veau gras"...—Et chacun fait bon accueil au transfuge.

Edmée, tout le sang reflué au cœur, lui tend à son tour une main glacée, qu'il ose à peine serrer. A partir de cette minute, toutes choses vont prendre aux yeux de la jeune fille l'aspect confus d'un rêve. Au bras de Me Jolibois, elle passe à la salle à manger... les plats se succèdent.— Elle y touche à peine, répond d'un vague sourire aux saillies du notaire ou du vieux docteur. De l'autre côté de la table, elle aperçoit son jeune visage aux yeux bruns, aux traits virilisés, et, sur son front plus grave, les ondes toujours souples de ses cheveux châtain clair. Avec une égale vivacité, la joie et la peine alternent dans son cœur; Pierre est revenu, mais fiancé à une Parisienne; c'est à la fois l'"Alleluia" et le "De Profundis" de son amour.

Aussi, quelle émotion s'empara d'Edmée, lorsque, après l'apparition du "gâteau de Pâques", confectionné par elle, après les toasts portés à "la jolie pâtissière, émule de "Peau-d'Ane", elle se trouve seule avec son ami, dans le petit salon vert qui précède le salon feuille-morte!

—Tandis que nous ferons notre partie de "whist", a dit le docteur Beauval, laissons ces jeunes gens évoquer ensemble leurs souvenirs d'enfance...”

Pierre s'est approché d'elle avec une sorte de timidité.

—Edmée, murmura-t-il, j'ai une confession à te faire.— Si oublieux, si ingrat que je puisse te paraître, veux-tu m'écouter avec indulgence et bonté?

—Une confession? répète la pauvre en pâlisant... car elle prévoit les mots définitifs, l'annonce officielle des fiançailles... Les yeux baissés, les lèvres tremblantes, elle écoute, de tout son être immobile et vibrant...

—Vois-tu, ma petite Edmée, la mort imprévue de maman, si jeune encore, si intelligente, si bonne, m'avait porté un coup terrible... Je souffrais trop, j'ai voulu oublier... endormir ma douleur par des plaisirs... souvent stupides, en compagnie de joyeux fruits secs. Une sorte de brume s'étendait sur

tout le cher passé... quand, un jour, l'image de ma mère s'est présentée à mon esprit, si vivante et si triste!... En même temps, j'ai eu la nostalgie du pays et de tout ce que j'y avais laissé... Je me suis remis au travail... Depuis un an, je suis en correspondance avec le docteur Beauval... Mais il n'a pas voulu vous parler de moi, avant d'avoir la preuve de ma sincérité, de ma persévérance surtout...

—Est-il vrai, Pierre, que tu songes à l'établir ici?...

—Je ne comprends plus, balbutia-t-elle. N'êtes-vous pas fiancé à une jeune fille du monde?...

—Moi, fiancé!...

—On le dit...

—Eh bien, demande au docteur Beauval de te montrer mes lettres... Tu verras que mes rêves d'avenir n'ont jamais varié, même aux pires jours, alors que je te sentais loin de moi—comme la petite sainte nimbée d'or qu'on n'ose plus invoquer... je ne cessais pas de t'aimer!...

sons, rien ne vaut de petits pas et des rires d'enfants...”

Laissa-t-elle tomber, comme un épi mûr, sa tête blonde sur l'épaule de son ami? Fut-ce lui qui l'attira dans ses bras?... Nul des deux n'aurait su le dire, tandis qu'il couvrait de baisers les cheveux d'or d'Edmée, et qu'un hymne d'allégresse s'élevait à l'unisson dans leurs cœurs: "Alleluia!" Amour, le doux Amour est ressuscité!

Ah! quel renouveau de bonheur on peut faire, avec les chagrins de la vingtième année!...

Henriette BESANÇON.

—o—

EN SOUVENIR D'ALFRED

(Suite de la page 10)

—Si, si, je n'attendrai pas que tu fasses valoir tes droits. On a une conscience, que diable!

—Garde-la, Loustot, je m'en voudrais de troubler votre bonheur.

—Non seulement, c'est ton droit, mais encore ton devoir. Tu dois la reprendre.

—N'insiste pas Loustot, tu me fais de la peine.

—D'ailleurs mon intention est de disparaître ce soir-même. Quand Adèle viendra tout à l'heure dans ce café, elle ne trouvera que son premier mari. Le devoir m'ordonne de m'effacer.

—Comment, riposta Lacaille indigné, c'est toute la pitié que tu as pour un ancien prisonnier de guerre!... Adieu, Loustot, tu as cessé d'être un ami.

Et Lacaille s'empressa de disparaître le premier. On ne l'a jamais revu.

Alphonse CROZIERE.

—o—

GARÇON D'AFFAIRES

La tante. — Si tu veux me dire ton nom je vais te donner un sou.

Le neveu. — Louis, Henri, Gaston, Paul, Eugène. Tu me dois cinq sous.

PAS NOUVEAU

—J'ai vu un magicien qui servait deux liqueurs différentes du même verre.

—Bah, mon épiciier peut te vendre trois qualités de thé venant de la même boîte.

NOUVELLE RECETTE

On conseille fortement de faire cuire le bacon et les rognons dans le "Lux" pour les empêcher de rapetisser.



Il la couvrait de baisers.

—Cela dépend... d'une autre... fit-il presque bas.

La gorge serrée, Edmée balbutie :

—Tu crains qu'elle ne consente pas?

Il fit un signe affirmatif.

—Eh bien demande... demande-le-lui.

—Mais je te le demande, Edmée!...

—Que sais-je, moi! sans doute une Parisienne s'ennuierait-elle à Dormeuse...

—Aussi ne l'y amènerai-je pas... Où donc, Edmée, as-tu appris l'art cruel des propos détournés?...

Elle leva sur lui ses yeux bleus brillants de larmes, rayonnants d'une joie naïve et profonde.—Et moi non plus, dit-elle simplement, je n'ai pas cessé de t'aimer... mais ne crains-tu pas de regretter Paris... de l'ennuyer parfois, dans notre petite ville aux moeurs immuables?

—Jamais! dit-il avec un bon sourire; je ferai de notre bonheur un philtre magique qui rendra la jeunesse à tante Pauline, à Marie-Jeanne... au curé, au notaire... à toute la ville! Et puis, pour rajeunir les vieilles gens et les vieilles mai-

NOTRE ami Soupet, l'autre samedi, s'en alla chasser en Sologne. Vous saurez que Soupet, homme avisé s'il en fut, s'est arrangé avec un fermier de Saint-Avertin, pour trouver chez lui, à bon compte et bien mieux qu'à l'hôtel, la table et le logement. Donc, l'autre samedi, avait lieu l'inauguration de cet avantageux système.

Soupet prend le train du matin, arrive à Saint-Avertin sur le coup de midi, déjeune solidement à la table familiale du fermier, qui est le plus jovial des hôtes. Puis en chasse! Le temps est net, l'air est léger, la journée s'annonce à merveille!

De fait, au soir tombant, Soupet ne rentra point bredouille, tant s'en faut! Il avait dans son carnier un superbe morceau de veau... d'un veau qu'il avait détérioré en lui envoyant des chevrotines qui ne lui étaient nullement destinées. On avait dû abattre ce tendre espoir du cheptel, le propriétaire en avait exigé le paiement immédiat et la seule fiche de consolation de Soupet avait consisté dans le prélèvement d'un roi.

Mais, tout ça, comme dit Kipling, c'est une autre histoire.

*
* *

Bref, le soir, Soupet s'amène, totalement éreinté, dîne au galop et demande au fermier de lui indiquer sa chambre.

— Ah! vous allez être content, lui dit celui-ci, je n'ai point voulu vous loger dans le même bâtiment que nous... J'savons quel honneur je vous dois! Aussi, vous avez comme qui dirait une petite villa à vous tout seul spécialement!

Et le voilà qui décroche et allume une lanterne, car la nuit était close, et qui conduit Soupet à travers le courtil jusqu'à une maisonnette composée d'un simple rez-de-chaussée, contre la haie de clôture.

— Qu'est-ce que vous dites de ça? s'écrie cet excellent cultivateur, lorsque la porte ouverte révéla aux yeux charmés de Soupet une chambre à la vérité fort petite, mais propre et d'aspect plutôt engageant.

Soupet se hâta de congédier le fermier avec force compliments sur son organisation; il tombait de sommeil et se fourra au lit sans examiner plus avant.

Mais vers le point du jour, une insupportable odeur le tira de sommeil. La grande fatigue dissipée, ses sens rentraient en action et son odorat en tête.

Il bougonna en reniflant.

— Nom d'un chien, mais ça pue effroyablement, ici!

Ça puait avec une telle vigueur que Soupet, vraiment incommodé, voulut savoir à quoi s'en tenir.

Il alluma sa bougie, sauta du lit, commença d'explorer la minuscule chambre... et soudain, tomba en arrêt

devant la cloison faite de simples planches badigeonnées de chaux.

— C'est par là que ça put! fit-il... ça pue à travers les fentes!

Il avait raison; ça puait à travers les planches mal jointes. Déjà envahi de quelque histoire de crime, Soupet, remarquant un endroit où les planches laissaient un vide assez large, introduisit par cette baie sa main armée du bougeoir, afin de voir de l'autre côté de la cloison.

Et il ajouta aussitôt, avec un grand geste de décision:

— Demain, je fiche le camp!

Il attendit le plein jour sans dormir, de peur d'un danger sans trop savoir lequel. Et la puanteur augmentait, semblait-il, une infection insoutenable, en dépit de la fenêtre ouverte... Accablé de dégoût et d'épouvante, Soupet, dès cinq heures du matin, s'habilla, refit sa valise et quitta la mystérieuse maisonnette.



Il déjeune à la table du fermier.

Il vit et faillit laisser tomber le bougeoir.

— Bon sang!... murmura-t-il tout ému en ramenant son bras.

A la lueur tremblante, il avait aperçu, à terre, un visage long et maigre, avec une barbe grisâtre et deux yeux incandescents.

*
* *

— Eh bien, reprit-il, en voilà une affaire!... Ça doit être un vieux qu'on séquestre... Diable! je ne tiens pas à me trouver mêlé à ça, moi!

— Hein? sursauta Soupet... le...

— Le bouc... oui, c'est le bouc! insista l'autre avec complaisance.

Soupet comprit tout le ridicule délire de son imagination. Il se tut quant à ce qu'il avait soupçonné, mais, tout de même, il voulait une revanche:

— Et vous m'avez fait coucher là! s'indigna-t-il.

— Bien sûr! c'est la chambre de mon grand qu'est soldat. Chaque fois qu'il vient en perme, il reprend son lit!

— Mais, sacredieu! cria Soupet, comprenez donc qu'il n'y a rien de plus malsain!

Alors, le fermier, goguenard, en lui tapant sur l'épaule:

— Sacré Parisien, va! vous voudriez bien m'en faire accroire! Malsain?... mais voilà plus de cinq ans que c'est comme ça, et le bouc n'a jamais été malade.

GEORGE DELAMARE

— o —

Choses Drôlatiques

AU BAL.

Fernande. — Je me demande où Jean a pris son bel accent?

Cécile. — Tu oublies qu'il a fait venir ses fausses dents de Paris.

DEFENSE

Madame. — D'où vient ce cheveu que je trouve sur ton épaule?

Monsieur. — Rassure toi, il est trop long pour être un cheveu de femme.

VISITE

— Je t'ai vu à la banque hier après-midi.

— Oui, j'y suis allé.

— Pour déposer de l'argent?

— Non.

— Pour en retirer?

— Non.

— Qui faisais-tu?

— Je remplissais ma plume réservoir.

UN SAVANT

La maman. — Qu'as-tu appris à l'école aujourd'hui?

L'enfant. — Va-t-il falloir que je te fasse la classe maintenant?

PAS SON CAS

Juliette. — Non, je n'embrasse jamais les hommes.

Oscar. — Je ne suis pas encore un homme; je suis garçon.

LA RAISON



Jeanne.—Pourquoi ne t'a-t-on donné qu'un rôle de bonne dans la pièce dramatique?
Alida.—Parce que j'étais la seule qui avait de belles manières.

PROJETS

Madame. — Marie, je vous ai fait venir pour vous dire que si je surprenais encore mon mari en train de vous embrasser un de vous ira dehors.

TOUT CE QUI BRILLE...



Une autre raison pour laquelle les jeunes filles ne sont pas brillantes en classe.

EXTRAIT DE DISCOURS

Si le cœur d'un homme est placé à la bonne place il importe peu de savoir à quel sexe il appartient.

AVENIR



Yvonne.—Charles dit à tout le monde que tu vaux ton pesant d'or.
Louise.—A qui dit-il cela?
Yvonne.—A ses créanciers.

UN PEU DE MUSIQUE

Monologue comique

PAR PAUL COUTLEE



(L'orchestre joue une cacophonie indescriptible pendant que l'artiste entre en scène.)

Oh! assez! assez!... Vous allez me rendre complètement fou!

(L'orchestre cesse de jouer.)

Je déteste la musique au suprême degré; c'est même pour cela que je quitte mon logis, un logis superbe que j'occupe avec ma femme et mes dix-sept enfants.

Mon voisin, au-dessus de chez moi, a aussi une femme, une femme et dix-huit enfants. Il a une grosse famille, lui.

Ces gens sont très respectables, et je ne dirais pas un mot contre eux, mais ils ont un défaut: ils sont musiciens, tous, sans exception, et tous les soirs, chacun pratique sur son instrument... un instrument différent pour chacun.

Adolphe joue le hautbois et Gertrude, la clarinette. Jules tape sur sa grosse caisse et Yvette sur sa mandoline. Gédéon étire son accordéon et Gabrielle égratigne sa guitare. Armand souffle dans sa trompette et Ernestine s'essouffle sur son harmonium. Jean a les cymbales et Juliette, la harpe. Ferdinand casse des baguettes sur son xylophone et Annette casse les cordes à son violon. Pierre emplit l'éther du bruit de son trombone et Amanda du bruit de sa flûte. Wilfrid réveille les échos lointains avec son clairon et Adrienne les endort avec son ocarina. Les petits derniers, Roger et Madeleine, jouent de l'harmonica et du mirliton.

Et pour compléter le tout, le père souffle dans un cornet et la mère tape du banjo.

Vous croyez que c'est une vie?

J'ai fait mes conditions au voisin d'en haut qui criait, lui aussi, parce que mes enfants, eux aussi, jouent quelques petits instruments de musique, aussi.

Si Adolphe, d'en haut, veut vendre son hautbois, mon Paul vendra son saxophone. Si Gertrude veut vendre sa clarinette, Paulette se débarrassera de son piston. Si Jules ne veut plus taper sur sa grosse caisse, Roland ne tapera plus sur son tambour. Si Yvette ne gratte plus sa mandoline, Rose ne grattera plus sa contrebasse. Si Gédéon veut lâcher son accordéon, Eugène lâchera son ophicléide. Si Gabrielle n'égratigne plus sa guitare, Lucienne n'égratignera plus sa lyre. Si Armand cesse de souffler dans sa trompette, Emile ne soufflera plus dans son trombone à coulisse. Si Ernestine ne taquine plus son harmonium, Lucile ne taquera plus son orgue. Si Jean ne cymbalise plus, Lucien ne castagnera plus. Si Juliette quitte sa harpe, Yvonne quittera son cor de chasse. Si Ferdinand casse son xylophone, Georges cassera son triangle. Si Annette démolit son violon, Charles démolira sa cornemuse. Si Pierre met sa trombone en bouillie, Narcisse fera une bouillie de sa viole. Si Amanda ne flûte plus dans sa flûte, Joséphine ne musettera plus dans sa musette. Si Wilfrid ne veut plus réveiller les échos lointains de son clairon, Henri ne les réveillera pas non plus avec son violoncelle. Si Adrienne lâche son ocarina, Juliette lâchera son basson. Si le petit Roger veut vendre son harmonica, le petit Maurice vendra son piccolo.

Si le père veut se débarrasser de son cornet, je lâcherai mon banjo, et si la mère veut vendre son banjo ma femme vendra son cornet.

Il ne restera plus à mon voisin d'en haut que la petite Madeleine avec son mirliton, mais je le supporterai.

Mon voisin d'en haut n'a pas voulu accepter mes conditions.

Aussi, je déménage, j'emène ma femme, mes dix-sept enfants et tous leurs instruments de musique...

Ah! ne me parlez pas de la musique!

(Il sort pendant que l'orchestre continue de jouer la cacophonie interrompue au commencement du récit.)

"MES MONOLOGUES" — Jeunes gens, jeunes filles qui déclamez, achetez "Mes Monologues", nouveau recueil de près de soixante déclama-tions comiques. Prix: Un dollar. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur: M. Paul Coutlée, 1212, rue Saint-Christophe, Montréal.

L'OCCASION

Armand. — Elle t'a accepté ?

Emile. — Oui.

Armand. — Mais elle t'a refusé le mois dernier quoique tu lui aies déclaré que tu valais un million de dollars.

Emile. — Oui, mais je lui ai avoué plus tard que je ne valais que neuf cents quatre vingt dix neuf milles neuf cents quatre vingt dix neuf dollars.

VENGEANCE



—J'aimerais que Gustave soit très malheureux dans la vie.
—Epouse-le.

DEFINITION

—Qu'entends-tu donc par œuvre posthume ?

—C'est ce qu'un auteur écrit après qu'il est mort.

COMPLIMENT FLATTEUR



Lui.— Trouvez-vous que mes mains sont bien faites?

Elle.—Oui, il est malheureux que vous n'en ayez que deux.

REFLEXION

La mite n'est pas une favorite dans la société quoiqu'on la voit souvent dans un habit de cérémonie.

EXTRAVAGANCE



Le mari.—Est-ce qu'un manteau de cinq cents dollars n'est pas une extravagance, ma femme?

Sa femme.—Oh! rassure-toi, j'en ai acheté un autre pour tous les jours.

LES ENFANTS TERRIBLES

Le petit frère. — Alice, l'as-tu dit à papa ?

Alice. — Quoi donc ?

Le petit frère. — Tu as dit à monsieur Lachance hier que... s'il recommençait... tu le dirais à papa et... il a recommencé... je l'ai vu.

MAUVAISE VIANDE

— Le dernier steak que vous m'avez vendu était dur au point que j'aurais pu faire une paire de bottes à mon mari.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Je n'ai pas trouvé de brochettes pour passer au travers.

LA BRIQUE

— Tu es en brouille avec Cécile ?

— Oui, je lui ai dit que, par sa figure, je pouvais juger qu'elle était une artiste peintre.

POSITION STABLE

— Vas-tu rester longtemps dans la position ?

— Je le crois car j'ai brisé dernièrement un vase de très grande valeur et on me retient vingt-cinq sous sur chacune de mes payes. A ce taux je suis à leur employé pour plus de deux cents ans.

SA CRAINTE



La maman. — Va me chercher un mouchoir en haut, Henri.
Henri. — Oui, maman, mais que personne ne prenne ma place durant mon absence.

REFERENCES

La maîtresse de maison. — Marie, vous me quittez, je suis prête à vous donner de bonnes références mais ma conscience m'oblige de dire que vos repas n'étaient jamais prêts au temps voulu.

La servante. — Mettez sur mes références que mes repas étaient servis en temps; comme ma paye.

EN CLASSE

L'institutrice. — Le vol est une bien vilaine chose. Supposons que je mettrai ma main dans la poche de quelqu'un et que je prendrais l'argent qui s'y trouve, qu'est-ce que je serais ?

Un élève. — Sa femme.

PLUIE DE PROCES A VENIR

Omer. — Mais qu'a donc Jules, il paraît ennuyé ?

Lucien. — Oui, il a fait dix demandes en mariage l'été dernier et il a été accepté par les dix jeunes filles.

Omer. — Il n'y a pas de quoi se troubler pour si peu.

Lucien. — Peut-être, mis son vieil oncle vient de mourir en lui laissant un million.

L'ALIBI



Madame. — D'où vient cette poudre blanche que tu as sur ton habit ?
Monsieur. — Euh... j'ai été à un match... de hockey entre des équipes de boulangers.

L'ENFANT PRECOCE

La tante. — Quel âge as-tu ?

Le neveu. — Six ans, et toi ?

La tante. — Oh! il y a si longtemps que je suis née que je ne m'en rappelle plus.

Le neveu. — Ça ne fait rien, dis-moi le siècle.

DEGUISEMENT

— Quel race de chien est-ce que ton chien ?

— C'est un chien policier.

— Mais il ressemble à un Fox.

— Oui, il fait partie de la police secrète; il est déguisé en Fox.

DEFINITION

— Qu'est-ce qu'un pessimiste ?

— C'est un homme qui ne veut pas traire une vache de crainte que son lait soit sûr.

LA RAISON



Lui. — Je ne vous ai pas vu à l'église dimanche dernier.
Elle. — Je le sais, c'est moi qui ai fait la quête.

LE PARI



Germaine.—Il paraît que vous avez parié que si vous me demandiez en mariage je vous accepterais.
Oscar.—M'accepterez-vous?
Germaine.—Combien avez-vous parié?

PROPOSITION

— Mesdames, il a été proposé et secondé que nous passerions cinq minutes sans parler.
— Je demande que la motion soit discutée.

ENQUETE

La dame. — Que désirez-vous, monsieur ?
L'agent de police. — On vient de me prévenir qu'un individu du nom de Mozart était massacré par une pianiste dans votre appartement.

DANS LE MENAGE

Madame. — Qu'as-tu fait aujourd'hui ?
Monsieur. — Une femme intelligente ne demande jamais à son mari ce qu'il a fait.
Madame. — Peut-être mais un homme intelligent...
Monsieur. — Un homme intelligent n'a pas de femme.

METEOROLOGIE

Monsieur. — Lundi, beau, mardi, pluie, mercredi, variable, jeudi, pluie...
Sa femme. — Non, il me faut du beau temps jeudi, je sors.

AU SALON

Omer. — Donnez-moi un baiser.
Emélie...
Omer. — Donnez-moi un baiser.
Emélie...
Omer. — Etes-vous sourde ?
Emélie. — Non ! Etes-vous paralysé ?

EXCUSE

La maman. — Pourquoi as-tu embrassé ce jeune homme que tu ne connais pas ?

Ghislaine. — Il faisait si sombre que je n'ai pas pu savoir si je le connaissais ou non.

LEÇON

Le fils. — Qu'est-ce que la politesse, papa ?

Le père. — La politesse est l'art de ne pas dire aux gens ce que l'on pense d'eux.

AU RESTAURANT

Le client. — Pourquoi votre chien se tient-il près de moi.

Le garçon. — Vous avez l'assiette dans laquelle il mange ordinairement.

CHANGEMENT

La tante. — Comme cela tu ne veux pas te marier, plus tard ?

Thérèse (cinq ans). — Oh ! oui, ma tante, j'ai changé d'idée, car si je ne me marie pas mes enfants n'auront pas de maman.

AU TRIBUNAL

L'avocat de la couronne. — Où étiez-vous entre 10 et 10,30 heures ?

L'avocat de l'accusé. — Je m'oppose à cette question.

L'accusé. — Laissez-le me poser cette question, je n'ai aucune objection à répondre.

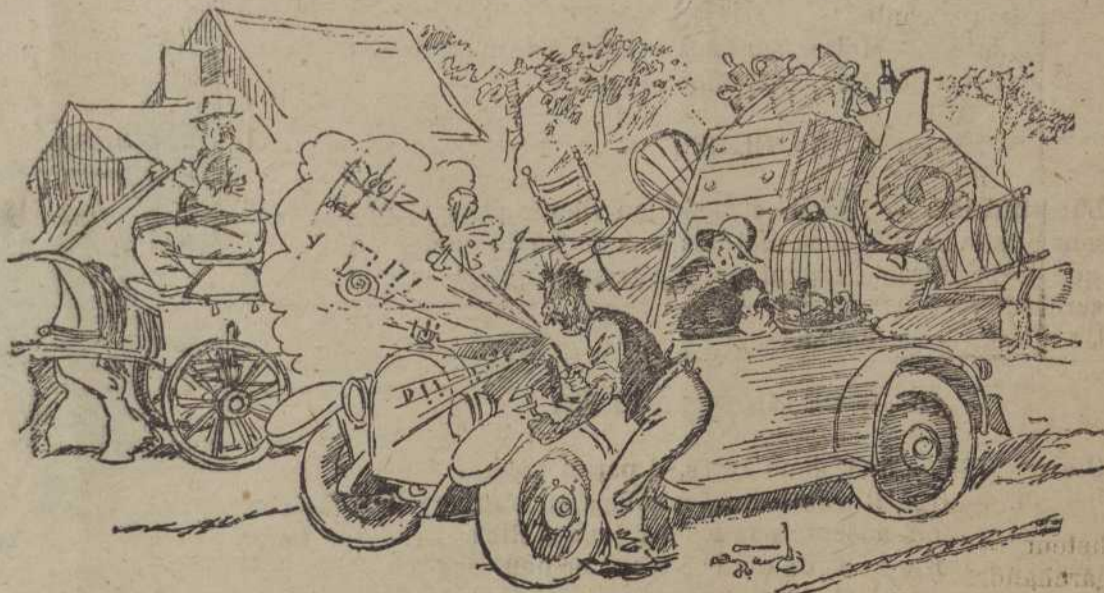
Une heure de discussion pendant laquelle l'accusé ne cesse de répéter: laissez-le me poser la question.

Le juge permet la question.

L'avocat de la Couronne. — Où étiez-vous entre 10 et 10,30 heures ?

L'accusé. — Je ne me rappelle pas, monsieur l'avocat.

LA PANNE



Madame.—Jean, change de langage, le perroquet vient de s'évanouir.

HISTOIRE SANS PAROLES



CHEZ LE PHARMACIEN

MEME TEMPERAMENT

L'acheteur. — Quel est le prix de ce thermomètre.
 Le marchand. — Deux dollars.
 L'acheteur. — Je le prends. Voulez-vous, s'il vous plait, le mettre à 70 car mon médecin m'a dit qu'il me fallait cette température dans ma chambre.

Le père (irrité). — Comment vous avez l'imprudence de me demander la main de ma fille, pouvez-vous la traiter comme elle l'a toujours été ici ?
 Le prétendant. — Oui, monsieur, car moi aussi, j'ai un tempérament très violent.

PAGE DES ENFANTS

SEULS SUR LA TERRE

Roland et Georgette ont trouvé un protecteur. (Episode No 14)



1—Les deux enfants étaient restés seuls à s'amuser avec les jouets pendant que le monsieur était allé chercher des victuailles. Le monsieur rentra bientôt.



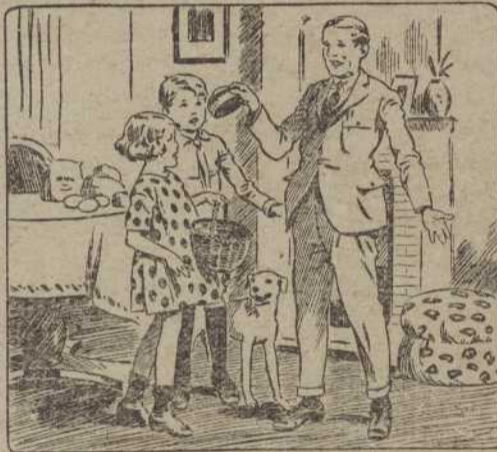
2—Il avait un panier à son bras et rapportait toutes sortes de bonnes choses. Entre autres, il y avait un gâteau qu'il recommanda aux enfants.



3—Après avoir vidé au complet le panier, Georgette ne trouva pas le gâteau. Le monsieur devait s'être trompé. Georgette montra le panier vide.



4—Le bon monsieur fut étonné. Comment ce gâteau ne se trouvait-il plus dans le panier où il l'avait placé lui-même. Il demanda à voir le panier.



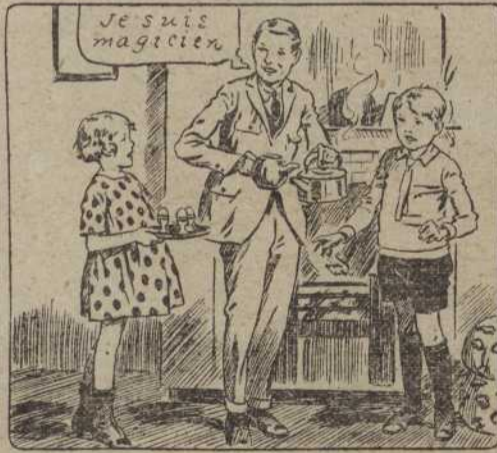
5—Il plaça sa main dans le panier et, à la grande surprise des deux enfants, il en retira un beau petit gâteau. Il y avait du mystère dans tout ceci.



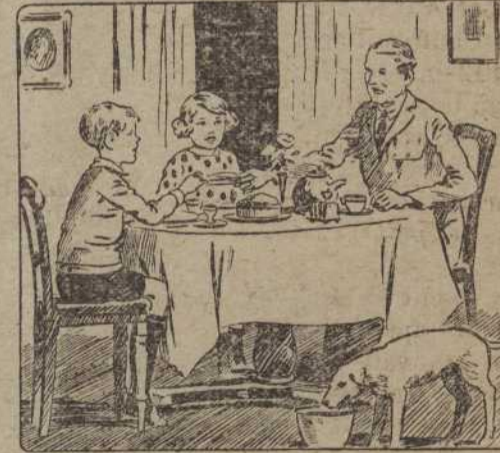
6—On ne pouvait pas manger sans couteaux, ni fourchettes, ni cuillers. Où prendre tout cela? Le monsieur avait encore une idée. Il regarda dans le cou de Roland.



7—Il sortit tour à tour des couteaux, des fourchettes et des cuillers. Les enfants ne comprenaient plus rien à tout ceci.



8—Le bon monsieur leur dit alors qu'il était un prestidigitateur et qu'il faisait des magies pour vivre. Les enfants l'appelèrent monsieur Mystère.



9—On se mit à table et les enfants mangèrent de bon appétit tout ce qu'il y avait.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

SES CONDITIONS

La maîtresse. — Et combien de veillées par semaine désirez-vous avoir? Je vous avertis que je ne puis en donner plus de deux.

La servante. — Oh! je regrette infiniment, mais ce n'est pas suffisant. Je suis une débutante de la saison, voyez-vous.

PRUDENCE

— Veux-tu me vendre ton âne?

— Jamais de la vie.

— Pourquoi?

— Parce que c'est lui qui a tué ma femme d'une ruade et comme j'ai l'intention de me remarier... on ne sait pas ce qui peut arriver.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

LA DAME DE CŒUR

PAR PAUL ROUGET

No 2 (Suite)

PREMIERE PARTIE

II

L'AMOUR CRIMINEL

Ah!... il ne savait pas. Tant de sentiments se heurtaient dans son cœur, tant de pensées s'entre-choquaient dans son cerveau qu'il n'avait plus, à cette heure, la notion exacte des choses.

Il se disait pourtant que Suzanne ne devait pas apprendre par les journaux l'épouvantable malheur qui la frappait. Le devoir s'imposait au peintre de partir pour Paris aussitôt qu'il le pourrait afin d'avertir avec précaution la jeune femme. Quelque terrible que fût cette tâche pour lui, il ne pouvait s'y soustraire. Il allait donc, le plus longtemps possible, laisser ignorer le nom de la victime.

Les guides, aperçus tout à l'heure par André, se tenaient encore au buffet. Ils redescendaient d'Eismeer, « la mer de glace » où ils avaient, la veille, accompagné un excursionniste anglais.

S'efforçant de dominer son émotion, le peintre alla vers eux.

Il leur expliqua que, dans le courant de l'après-midi, comme il se trouvait du côté de Grindelwald, parmi les rochers, il avait tout à coup entendu un grand cri et vu, en faisant quelques pas, le corps d'un homme rouler sur une pente, puis disparaître dans une crevasse dont il n'avait pu distinguer le fond.

Les guides demandèrent des détails; puis, ils se consultèrent.

Ils répondirent ensuite que, vu la distance, il n'était plus possible de se rendre sur le

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Lucien de Romeuil a épousé Suzanne Darennes.

Malheureusement Lucien n'a épousé la jeune fille que pour refaire sa fortune qu'il avait dissipée.

Lucien a une liaison avec une russe du nom de Wanda. Celle-ci donne rendez-vous à Lucien dans les montagnes de la Suisse et, après une querelle, elle tue le jeune homme et le précipite dans un gouffre. Une avalanche survient dans la montagne et le corps de Lucien est introuvable.

André Clertan qui a toujours aimé d'un amour discret Suzanne, vient faire le récit de la mort de Lucien à sa femme.

lieu de l'accident. Dans quelques instants, une nuit sans lune allait envelopper la montagne et il n'y avait rien à tenter dans l'obscurité.

Par exemple, le lendemain, à l'aube, ils pourraient accompagner André Clertan et chercher à explorer cet abîme.

D'après la description qui leur était faite du lieu de la catastrophe ils croyaient reconnaître le gouffre, très profond en effet, dénommé la crevasse du Diable, et dont le fond était constitué par une moraine de glaciers. Nul doute que le malheureux, tombé là, ne fut mort sur le coup.

Clertan et les guides couchèrent à l'hôtel de la Petite-Scheidegg.

Le peintre ne ferma pas les yeux. Il restait atterré, en proie à des tortures sans nom.

À l'aube, il était debout. Bientôt il rejoignait les guides, et tous ensemble, dans la mauve et jolie lumière matinale, s'éloignèrent.

Devant eux, peu à peu, sortant de la brume qui traînait encore, de-ci de-là, comme des écharpes merveilleuses, les montagnes, une à une, s'érigèrent vers le ciel, d'un bleu lavé. Et c'était un horizon immense, infini, qui se déroulait là, allant des Alpes de France

aux Alpes du Tyrol, du mont Blanc au mont Rose.

Les guides, la veille au soir, ne s'étaient pas trompés dans leurs suppositions. Quand ils furent au bord du gouffre, ils reconnurent qu'il s'agissait bien de la crevasse du Diable, à laquelle ils avaient pensé, et qui était un des plus terribles abîmes de l'Oberland.

Pendant un moment, les braves gens se concertèrent.

Puis, de longues cordes qu'ils portaient autour d'eux furent déroulées et solidement nouées les unes aux autres. Les échelles ne pouvaient être utilisées pour la descente dans ce gouffre.

Un des guides, le plus fluët, sec, nerveux, agile, fut attaché par la ceinture à une des extrémités de la corde.

Il fut convenu qu'une fois au fond, par les habituelles secousses données à cette corde, il préviendrait ses compagnons de ce qu'il découvrirait.

S'il pouvait parvenir jusqu'à la victime, ce serait celle-ci qui, avant lui, serait remontée.

Un moment plus tard, ne paraissant rien redouter de la terrible descente qu'il allait effectuer, se laissant glisser au bord de la roche surplombante, il disparaissait.

Les trois autres, accotés au rocher, les bras tendus, te-

naient la corde, qu'il laissaient filer lentement.

Des minutes mortelles s'écoulaient.

André, haletant, le cœur soulevé par l'angoisse, les lèvres crispées, n'articulait pas un mot.

Il eût été incapable de parler.

Du regard, il suivait l'audacieuse tentative des montagnards.

Qu'allait-il en résulter ?

Retrouverait-on le corps de Lucien de Romeuil ?

Oui, évidemment.

Il devrait alors reconnaître son ami, et avec le témoignage de ces hommes, faire la déclaration du crime.

Mais il tairait le nom de la criminelle.

Vis-à-vis de la justice, il garderait le secret.

Il l'avait juré, la veille, sur le portrait du petit Serge.

Et si les magistrats découvraient la vérité, il serait lui, en paix avec sa conscience.

Son angoisse pourtant n'en restait pas moins terrible.

Brusquement les guides déclarèrent :

— Mathias a touché.

— Que dites-vous ? fit André qui se rapprochait.

— Notre camarade a touché le fond. Voyez : la corde est détendue.

Mais au même instant, une secousse imprimée du bas se faisait sentir entre leurs mains.

— Pas encore... Tiens... il nous demande de laisser filer de nouveau.

Et l'opération se poursuivit. Trois minutes plus tard, second arrêt, cette fois définitif.

Le courageux guide devait explorer le fond de la crevasse.

Pour André, les secondes qui s'écoulaient continuaient à être tragiques.

Il avait peur... une peur inconsciente de se retrouver en face de Lucien.

ABONNEMENT	Tél: { 5819	10c LE NUMERO	AVIS AUX ABONNES
Canada	LANCASTER } 6002		
Un an \$3.50	Le Samedi		Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant cinq jours avant de les livrer
Six mois 2.00	(FONDÉ EN 1889)		
Trois mois 1.00	POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires		
Etats-Unis et Europe	129-131-133, RUE CADIEUX,		
Un an \$5.00	MONTREAL		
Six mois 2.50	Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as		Tarif d'annonces fourni sur demande.
Trois mois 1.25	second class matter under Act of March 1879.		
HEURES DE BUREAU			
8 h. 30 à 5 h. 30			
Samedi, 8 h. 30 à midi			

Le corps du malheureux comte devait être broyé, déchiqueté, loque sanglante et peut-être méconnaissable.

Lui si beau, si fier... dans la vie !

... L'épouvantable chose !

Et le peintre pensait encore au martyr de Suzanne lorsqu'elle reverrait ainsi ce mari adoré...

... Ce mari qu'elle lui avait confié.

Ah! de quelle haine n'allait-elle pas le poursuivre désormais, lui qui n'avait pas su tenir ses promesses !

De nouveau, la corde fut brusquement agitée entre les mains des montagnards, transmettant cet ordre :

— Remontez.

Alors, raidissant leurs bras, lentement ils halèrent sur cette corde.

La tâche fut longue et pénible.

André, dont le cœur battait à coups désordonnés, s'était appuyé au rocher.

Il se sentait pris de vertige, il avait peur d'une défaillance.

Et malgré qu'il fit très froid à cette heure matinale, son visage était couvert de sueur.

Ses regards étaient rivés là, au point où la corde, frottant sur l'arête du rocher, s'enfonçait dans le vide.

... Là où, d'une seconde à l'autre sans doute, allait apparaître le corps de Lucien de Romeuil.

Une exclamation échappa alors aux montagnards :

— Ho... hisse! Voilà !

Ils donnèrent une légère secousse pour dégager le fardeau qu'ils remontaient et qui atteignait à la crête.

A cette même seconde, André eut un mouvement d'angoisse si violent que sa main, heurtant le roc, se fit une blessure, et s'ensanglanta soudain.

Ce n'était pas un cadavre qui surgissait de l'abîme, mais bien Mathias, le guide.

S'agrippant à la pierre, d'un bond il fut sur pied. Ses mains et ses genoux écorchés montraient des trous sanglants.

Les autres, déjà, l'entouraient.

Et cette question laconique lui était adressée :

— Eh bien ?

Tout en détachant la corde, solidement nouée à sa ceinture, il répondait non moins laconiquement :

— Rien.

— Comment rien ?

— Rien du tout.

— Tu n'as pas aperçu le corps ?

— Puisque je vous le dis.

— Voilà qui est étrange, par exemple! Cependant, si Monsieur est sûr ?

Et le montagnard qui avait prononcé cette phrase se tournait vers André dont le visage était livide.

Celui-ci allait répondre.

Mathias ne lui en laissa pas le temps.

— Il y a une raison, fit-il.

— Laquelle? demanda un des guides.

— Des avalanches qui sont tombées...

— Quand ?

— Hier soir, ou cette nuit.

— Dans la crevasse ?

— Oui. Une masse de neige peut-être bien de six à huit mètres sur tout le fond.

— Oh! alors !...

— Tout s'explique, n'est-ce pas ?

— Pour sûr !

Aux lèvres du peintre, un soupir venait. Était-ce le soulagement, était-ce, au contraire, d'un excès de douleur? Lui seul eût pu le dire.

Il murmura :

— C'est vrai, hier après l'accident, au cours de l'orage, une avalanche s'est abattue là.

L'un des guides se tournait de son côté.

Un beau cimetière, monsieur.

Et un autre ajoutait :

— Une tombe comme tout le monde ne peut pas en avoir une.

Et, maintenant que ces hommes avaient accompli leur devoir, aucune émotion ne se lisait sur leurs rudes visages.

De combien de drames à peu près semblables n'avaient-ils pas été témoins ?

Ces hardis montagnards ressemblent, sur bien des points, aux vieux marins: voisinant constamment avec la mort, ils n'éprouvent d'elle aucune frayeur.

Cependant, s'arrachant à son émoi, André disait :

— Mais elle va fondre, cette neige dont vous parlez ?

Le guide qui était descendu déclara :

— La couche de dessus, oui. Quant à celle du dessous...

— Eh bien ?

— Il y en a pour des années, et encore !

— Est-ce possible !

— Absolument certain. Et puis, en bas, c'est le glacier; alors, il y a toutes les chances pour que la neige prenne avec

et que le corps se trouve peu à peu emprisonné par la glace. Dans ce cas, il y serait pour toujours.

Les autres écoutaient, tout en approuvant gravement de la tête.

Le visage d'André restait imprégné de sueur.

Il ne reverrait pas Lucien de Romeuil.

Sous ce linceul blanc, formé par les avalanches, le malheureux dormait son dernier sommeil.

Mais dans le gouffre, avec la victime, était enfoui le secret du drame.

... La preuve du meurtre.

Car, en admettant qu'on retrouvât le corps beaucoup plus tard, dans des années, ce ne serait plus qu'un squelette.

Le peintre seul à présent... et Wanda — si toutefois celle-ci n'était pas morte — restaient détenteurs de ce secret.

L'un des guides qui semblait avoir la qualité de chef — car c'était lui qui dictait plutôt les ordres que les autres exécutaient — s'approcha d'André :

— Il ne vous reste plus, monsieur, qu'à avertir de l'accident les autorités d'Interlaken. Une enquête permettra peut-être d'établir l'identité de ce malheureux à la chute duquel vous avez assisté.

— Oui, balbutia l'artiste, dès ce soir, je ferai cette déclaration à qui de droit.

Il tendit aux guides un billet de banque que ceux-ci refusèrent d'abord, qu'ils prirent pourtant à la fin sur l'insistance du peintre.

Quelques heures plus tard tous étaient de retour à la petite-Scheidegg.

Et, dans la même soirée, André rentrait à Interlaken. Mais il ne retournait pas à l'hôtel de la Jungfrau.

C'était à la gare qu'il se rendait d'abord, afin de s'enquérir des heures de départ des trains pour Paris.

Un rapide quittait Interlaken à sept heures du soir. Un autre partait vers huit heures du matin.

Dans le hall où il venait d'examiner les horaires, André Clertan demeurait perplexe.

De nouvelles luttes, visiblement, se livraient en lui.

Allait-il prendre ce premier train, partir dès qu'il aurait fait sa déclaration à la police ?

Ainsi, il arriverait à Paris le lendemain et se ferait conduire immédiatement chez madame de Romeuil qu'il avertirait —

comme c'était son devoir — avec tous les ménagements possibles.

Mais alors, dans ce cas, il lui fallait s'éloigner sans tenter de découvrir... sans tenter de voir son fils ?

Et si — comme André était en droit de le craindre — la mère avait cherché dans la mort le repos de sa conscience, sans essayer d'assurer à l'enfant la tranquillité matérielle de son existence ?

Non... cela n'était pas possible.

André était tenu, avant de quitter ce pays, de faire des démarches nécessaires pour retrouver le pauvre petit.

D'ailleurs, il n'avait pas à craindre que Suzanne apprit par les journaux la mort effroyable de son mari.

Puisque le cadavre n'était pas découvert... puisque pour toujours il dormait dans son linceul de neige qui allait peut-être à peu se transformer en un linceul de glace, André n'avait qu'à garder son secret...

... Qu'à renouveler à la police cette même vague déclaration faite par lui aux guides: il avait été témoin d'un accident, il ignorait l'identité de la victime.

Lucien avait quitté l'hôtel de la Jungfrau en priant son ami de le rejoindre à Grindelwald.

Par conséquent, l'enquête faite n'attirerait par l'attention des policiers sur le voyageur.

Les journaux relateraient l'accident mais sans citer le nom de la victime qu'on ignorait.

Ce ne serait que plus tard, lorsque Suzanne de Romeuil, prévenue, déclarerait la disparition de son mari qu'on connaîtrait l'identité de ce malheureux touriste.

André Clertan pouvait donc... devait donc retarder son départ de vingt-quatre heures.

Il était trop tard pour entreprendre ce jour les recherches, mais le lendemain, à l'aube, il se ferait conduire à Matten et, durant toute la matinée et l'après-midi, il se consacrerait à ce qu'il jugeait être son devoir.

Au bureau de police, on enregistra sa déclaration.

Il se rendit ensuite chez un loueur de voitures afin d'en retenir une pour le lendemain. Il demanda qu'on lui fournît un conducteur connaissant parfaitement Matten et les chalets de la montagne.

Justement, l'un des cochers, parti ce jour-là à Meiringen,

était originaire de ce village; on le préviendrait à son retour. Le voyageur pouvait compter sur lui.

Cette nuit-là, André, brisé de fatigue, exténué, put s'endormir.

Mais d'affreux cauchemars hantèrent son sommeil.

Il vit Suzanne, dressée devant lui, comme une vivante statue de la Douleur. Et la malheureuse jeune femme l'accablait de ses malédictions. Quand il se réveilla, il avait la fièvre, ses dents claquaient, son corps était couvert de sueur.

Avant le lever du soleil, il était déjà debout, prêt à partir.

A l'heure fixée, il arrivait chez le loueur.

Dans la cour qui précédait les écuries et les remises de celui-ci, un homme achevait d'atteler un cheval à une victoria.

Le peintre s'étant approché de lui, le questionna :

— C'est vous, sans doute, qui êtes chargé par le loueur de me conduire à Matten, dans la montagne ?

— Parfaitement, monsieur, répondit l'autre, en un français correct, et presque sans accent.

— Vous voyez, je suis exact.

— Et moi aussi, monsieur. Le patron m'a dit hier soir que vous seriez ici à six heures. Il est six heures moins dix, vous arrivez un peu en avance.

— C'est vrai.

— Mais dans deux minutes au plus tout sera prêt.

— Bien.

Le peintre examinait cet homme dont le visage jovial exprimait la franchise, l'honnêteté.

— Vous êtes de Matten, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Parfaitement; il y aura demain quarante-sept années que j'y vis le jour, un soir.

Il riait, satisfait de sa plaisanterie.

— Vous connaissez bien les chalets de la montagne ?

— Oh! sans me flatter, monsieur, il n'y a pas un collègue qui les connaisse ici comme moi. Songez donc!... Tout gamin, j'y passais la plus grande partie de mes journées. Il est vrai qu'alors il n'y avait guère de maisons! Mais toutes celles qu'on y a construites depuis, je les ai vues comme qui dirait s'élever de terre. Monsieur n'a qu'à me citer le nom du chalet où il veut se rendre et je l'y conduirai les yeux fermés.

— C'est que, mon brave, j'en ignore le nom.

L'homme, en train d'accrocher un trait, releva brusquement la tête :

— Monsieur dit ?

— J'ignore le nom du chalet que je désire trouver.

— Alors ça ne va pas être commode de satisfaire monsieur !

— Quelles indications ?

— Concernant les propriétaires qui prennent ou qui ne prennent pas de pensionnaires... Parce que je suppose bien que cette dame et ce petit garçon que monsieur veut découvrir ne sont pas du pays ?

— Vous avez raison.

— Ce sont des Français ?

— Oui.

grattait le front de son index énorme.

Et, après quelques secondes :
— Je demande pardon à monsieur de la question que je vais encore lui poser.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle peut lui paraître tout d'abord indiscreète. Mais, après réflexion, monsieur comprendra qu'il n'en est rien. C'est simplement pour nous faciliter les recherches.

— Allez.

— La dame est-elle riche ?

Et comme André réprimait mal un geste d'étonnement :

— Voilà, exprimait le brave automédon, c'est que si la dame est riche, elle a dû choisir un beau chalet. Dans le cas contraire, c'est autre chose. Comme il y a fagots et fagots, il y a pensions et pensions. Monsieur sait cela.

— Evidemment.

— Alors cette dame est riche, en effet.

— Nous voilà fixés. Inutile d'aller dans les petites maisons. Nous trouverons plutôt au chalet des Alpes, à Bellevue, à Guillaume-Tell, peut-être aux Trois-Noyers ou encore à l'Edelweiss.

— Je m'en rapporte à vous.

— Monsieur peut être tranquille, je ferai de mon mieux.

— Et si nos recherches aboutissent rapidement, croyez bien que je vous en serai reconnaissant et que je saurai vous prouver cette reconnaissance.

— Alors, mon vieux Baptistin, fit le cocher, se parlant à lui-même, il s'agit d'avoir du flair, d'ouvrir l'œil et le bon.

Puis s'inclinant :

— Monsieur peut monter en voiture, tout est prêt.

— Allons.

André s'installa sur les coussins de la victoria. Le conducteur grimpa sur son siège, fit claper son fouet. Et l'attelage fila.

Cette conversation, pour un instant, avait arraché André à l'angoisse affreuse dans laquelle, depuis tant d'heures, il vivait.

La journée, de même que les précédentes, s'annonçait, radiieuse. Au-dessus des prés superbes de la Hohematte, des brumes légères s'élevaient.

D'autres couronnaient encore le sommet des montagnes. Leurs nuances tendres étaient exquises. On eût dit des soies aux roses, aux jaunes, aux mauves éteints, couleurs de rêve, irréelles, sur la fragilité



Il vit Suzanne dressée devant lui.

— Mon but est de découvrir une dame et un petit garçon.

— Ah! je commence à comprendre. Nous allons, monsieur et moi, chercher le chalet où habitent cette dame et ce petit garçon.

— Tout juste.

— Ça va. Ça ira même d'autant mieux que je pourrai donner tout de suite certaines indications à monsieur.

— Des Parisiens peut-être ?

— En effet.

— Et il y a longtemps qu'ils sont ici ?

— Deux mois environ.

— Deux mois... Une dame et un petit garçon, vous avez dit? Voyons... où ont-ils, bien pu se loger ?

Il avait achevé son travail. Tout en réfléchissant, il se

des brumes vaporeuses: le tout formait un écran merveilleux, d'une délicatesse inouïe, devant l'âpre et sauvage décor des hautes Alpes.

Déjà, des touristes dévalaient parmi les routes et les sentiers; et le premier train pour Lauerbrunnen, là-bas, au long de la Lütschine aux eaux d'argent, remontait le vallon en haletant sous son panache de fumée.

Le peintre avait, tout à l'heure, glissé la main dans la poche de son veston. Et il en avait retiré la photographie qui lui avait été remise et laissée par Wanda.

Il l'examinait avec un attendrissement toujours plus grand.

Mon Dieu qu'allait-il advenir ?

Si, comme il le supposait, il retrouverait l'enfant seul, quelle résolution prendrait-il ?

L'emmènerait-il avec lui... ou le laisserait-il pendant quelque temps dans cette pension ?

Puis, plus tard, comment ferait-il pour conquérir sa confiance, sa tendresse ?

Ah... sans le connaître, il l'aimait tant déjà qu'il saurait bien triompher de sa sauvagerie !

Et il tremblait à la pensée qu'il allait se trouver en face de lui.

... En face de cette pureté... de cette innocence.

... De ce chérubin aux yeux de clarté.

Il en éprouvait à la fois une secrète joie et un dernier reste d'appréhension.

Ah! il saurait l'élever dignement, cet enfant, il saurait faire de lui un honnête homme.

Tant de désespérances l'avaient assailli jusque-là ! Si souvent il avait vu l'avenir noir et douloureux ! Il n'en serait plus de même à présent... Il aurait un but, une raison de vivre, puisqu'il trouvait, à défaut de la femme rêvée, un fils à chérir.

Oui, dans l'effroyable désarroi de son cœur, cette pensée mettait brusquement comme un apaisement.

C'était une consolation dans sa souffrance, une trêve dans son martyre.

Et il avait hâte de voir le cher petit.

De temps à autre, le cocher se retournait, donnant des indications :

— La Jungfrau, monsieur, a sa couronne. C'est signe de

beau temps. Il fera pourtant un peu de vent: cette lache rose sur le Mönch le présage.

Mais le peintre n'écoutait guère tout ce verbiage.

La voiture, au long de la route plate, avait maintenant traversé la prairie.

Elle atteignait aux premières pentes de la montagne, s'engageait dans de délicieux bois de sapins géants.

Une autre supposition tout à coup vint à l'esprit du peintre :

— Si Wanda n'est pas morte ? Si je la retrouve auprès de l'enfant ?

Et son cœur se serrait plus fort.

Pourrait-il alors, comme il l'eût souhaité, lui arracher le petit garçon ?

Hélas ! non.

Car elle devait, la malheureuse, — et quelques ravages moraux qu'eût faits en elle la tumultueuse passion de sa vie, — aimer sincèrement, profondément son petit Serge.

La façon dont elle avait parlé de lui le prouvait.

Elle avait eu, en prononçant son nom, un tremblement des lèvres et de la voix, un éclair de tendresse dans les yeux : c'étaient là des preuves évidentes de la sincérité de sa tendresse pour l'enfant.

Non... elle ne se laisserait pas ravir le cher petit.

Et d'ailleurs, de quel droits André Clertan pourrait-il revendiquer la possession de l'enfant ?

Sa paternité ?

Mais comment la prouverait-il ?

La ressemblance qui existait entre la photographie de Serge et une autre qui le représentait, lui, lorsqu'il avait trois ans ?

C'était insuffisant.

Et puis Wanda ne pouvait-elle, de son côté, protester au nom de sa maternité ?

Jamais elle ne consentirait à abandonner son fils.

André devait le lui laisser.

Comment l'élèverait-elle, cette femme étrange, qui n'hésitait pas à commettre un crime pour assouvir une vengeance passionnelle ?

Cette nouvelle pensée torturait André.

Si cette dernière supposition devait se réaliser, il sentait qu'il eût mieux valu pour lui ne jamais voir l'enfant.

Car, lorsqu'il l'aurait contempné... lorsque son regard se serait empli de sa riante image, il lui coûterait terrible-

ment de s'éloigner ensuite de lui...

... De s'en éloigner pour toujours.

... Ce serait un nouveau chagrin, une nouvelle torture... un nouveau deuil presque... dans sa destinée.

... Tandis qu'en partant tout de suite... sans avoir entendu sa voix, sans avoir subi le charme de sa présence... il se résignerait avec moins de souffrance à vivre loin de lui.

Pourtant il devait, quoi qu'il pût lui en coûter, terminer son enquête.

... Savoir la vérité.

La voiture stoppa tout à coup.

Et le cocher, se retournant sur son siège, disait :

— Voici un premier chalet où monsieur devrait voir... C'est Beau-Site... Il y a une terrasse et un parc superbes.

Le peintre tressaillait.

Attaché à ses pensées, il relevait alors la tête.

— Bien, murmurait-il.

— Maintenant, si monsieur ne voulait pas s'en donner la peine, je pourrais moi-même aller aux renseignements.

Et il ajoutait en riant :

— Pour ce qui est de ma « Grise », rien à craindre. Elle a du sang, monsieur a pu le voir tout à l'heure à la façon dont elle filait dans la plaine. Mais une fois que je suis descendu de mon siège, elle se tient sage comme une image.

— Non, je vous remercie, fit André en sautant de la voiture.

— Comme il plaira à monsieur.

Le peintre s'engageait au long de la terrasse sablée qui s'étendait devant le chalet. Des chaises, des rocking-chair d'osier, étaient éparpillés sur cette terrasse qu'encadraient, de chaque côté, de grands sapins dont les branches étaient agitées mollement par le vent doux.

En avant, la vue s'étendait sur Interlaken et le cadre grandiose des montagnes. Le lac de Thoun, vers la gauche, fuyait comme une coulée d'argent sous le soleil.

A cette heure matinale, les alentours du chalet étaient déserts.

Les pensionnaires dormaient encore.

André songeait que le petit Serge reposait peut-être dans une des chambres de ce chalet...

... Que la veille, il avait peut-être couru sur cette terrasse,

qu'il s'était peut-être balancé dans un de ces rocking-chair.

Et ce sentiment tendre qui, depuis deux jours, se développait en lui, augmentait encore d'intensité.

Il sentait ses yeux se mouiller.

Mais un homme apparaissait tout à coup sur un perron de bois sculpté.

Avec cette politesse parfaite, qui est innée chez les Suisses, il saluait le peintre.

Puis, en allemand, il s'enquêrait :

— Monsieur désire ?

André, qui comprenait un peu cette langue, répondait en français.

— Un renseignement.

Et l'autre, tout aussitôt, en français cette fois :

— Je suis tout à la disposition de monsieur.

— Je voudrais savoir si vous n'avez pas ici, comme pensionnaires, une grande jeune femme blonde et son fils, un garçonnet de trois ans ?

L'homme avait un geste d'incertitude.

— Une femme blonde avec un petit garçon... Il y en a deux...

— Ah!... balbutia André, qui se sentait pâlir.

— Oui... une Anglaise d'abord.

— Ce n'est pas d'une Anglaise qu'il s'agit.

— L'autre alors... une Française.

— Celle que je cherche est une Française.

— Mais pourquoi, monsieur, recherche-t-il cette dame ? demanda l'homme dont le visage brusquement exprimait de l'inquiétude.

Il venait de songer, ce brave Suisse — qui n'était autre que le propriétaire même du chalet — à la discrétion due aux clients.

— Rassurez-vous, déclarait le peintre avec un pâle sourire, je n'ai aucune mauvaise intention à l'égard de cette jeune personne et de cet enfant.

— Vraiment ?

— Alors c'est bien... je puis parler.

— En toute tranquillité.

Et pour couper court et éviter d'autres questions explicatives, André tirait de sa poche la photographie de l'enfant.

— Voici le petit garçon dont il s'agit. Est-ce bien celui qui est chez vous ?

Mais l'homme, aussitôt que son regard se fut posé sur le portrait :

— Non, monsieur, je n'ai jamais vu cet enfant.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument certain.

— Alors, excusez-moi.

— Oh ! de rien, monsieur, de rien.

Le peintre se retirait, regagnait la voiture qui l'attendait.

Et la victoria repartait.

Cinq ou six fois encore, elle stoppa. Tous les chalets énumérés le matin par l'automédon furent visités.

Vainement, hélas ! Dans aucun d'eux l'enfant n'était reconnu.

André Clertan énervé, commençait à désespérer de retrouver le petit Serge.

Qui sait si Wanda lui avait dit la vérité ?

Si ce nom de Matten prononcé par elle était bien celui du lieu où elle s'était installée avec son enfant ?

Si elle ne l'avait pas jeté par hasard... ce nom... comme tout autre qui lui fût venu aux lèvres ?

Où, cette supposition qu'il faisait brusquement était plausible.

Il avait été joué.

Le cocher déclarait :

— Il y a bien encore « les Bruyères », là, pas loin. C'est plus petit... Une veuve et sa fille habitent le chalet. De temps en temps, elles prennent un ou deux pensionnaires. Faut-il y conduire monsieur ?

— Allez.

André prononçait ce mot machinalement. Il n'espérait plus.

Cependant, lorsque devant cette modeste mais jolie habitation, à la façade couverte de vigne vierge et de glycines, dans un jardin tout fleuri de cyclamens, de capucines et de roses, une vieille brave femme, à qui le peintre venait de poser encore une fois la même question anxieuse, en lui montrant le portrait de Serge, répondait aussitôt, non sans une certaine émotion :

— Ce garçonnet... oh ! certes oui, monsieur, je le reconnais... c'est ce cher petit Serge !

— Enfin ! murmura l'artiste, qu'un brusque frisson agitait.

Puis André demandait :

— Il est chez vous, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, monsieur...

Et comme le visage de cette femme — de même que celui du premier propriétaire interrogé — manifestait un senti-

ment d'hésitation... d'inquiétude, le peintre affirmait une fois encore :

— Vous pouvez parler sans crainte, madame, car je ne veux que du bien à cet enfant.

— Oh ! je n'en doute pas, monsieur... car enfin qui pourrait souhaiter du mal à un chérubin pareil !

— Il est beau, n'est-ce pas ?

— Adorable, monsieur... adorable !

— Il ne doit plus dormir à cette heure ? Il est sans doute sorti... pour une promenade... avec sa mère ?

Ah, comme la voix d'André — et quelque empire que le peintre possédât sur lui-même — tremblait, alors qu'il posait cette question dont la réponse allait tout de suite le fixer sur ce qu'il désirait si vivement savoir

— Mais, monsieur, faisait la brave femme qui n'était pas sans remarquer l'émotion, l'anxiété de ce beau jeune homme, mais monsieur, le petit Serge n'est plus chez nous.

— Comment ? s'exclamait André dont la main se crispait brusquement sur la poignée de sa canne.

— Le petit Serge, vous dis-je, n'est plus chez nous.

— Ce n'est pas possible ! Mais hier encore...

— Hier matin à pareille heure oui, vous l'auriez trouvé. Vous auriez même trouvé aussi sa maman qui, partie depuis vingt-quatre heures rentrait au chalet. Mais aujourd'hui, l'un et l'autre ne sont plus ici.

— Vous vous défiez de moi, madame... Vous ne dites pas la vérité ? fit André, sur un ton de reproche.

— Je ne dis pas la vérité ? Mais si, monsieur, mais si. Vous pouvez me croire. Pourquoi vous tromperais-je ? Vous semblez bon et doux. Vous m'avez affirmé que vous ne vouliez pas de mal à cet enfant. Je ne doute pas de vos paroles, moi ! Il ne faut pas non plus douter des miennes.

Et elle parlait avec un véritable accent de sincérité qui, cette fois, convainquit le peintre.

— Mais alors, fit-il, que sont devenu cette femme et cet enfant ?

— Partis, mon bon monsieur.

— Si brusquement ?

— Oui, si brusquement que ma fille et moi nous n'en sommes pas encore remises. Car

nous étions habituées déjà, attachées même à ce petit garçon... Nous l'aimions presque comme s'il avait été le nôtre.

« Et voilà que, hier matin, en rentrant, la dame, toute pâle, le visage défait, bouleversé, nous a déclaré qu'elle avait appris une très mauvaise nouvelle au cours du voyage qu'elle venait de faire.

« Un deuil soudain, un deuil cruel l'obligeait à repartir sur le champ avec son petit garçon.

« Aussitôt, elle préparait ses malles et, l'après-midi même, prenant congé de nous, elle se faisait conduire à la gare.

« Vous me croirez si vous voulez, monsieur, eh bien, ma fille et moi nous en avons pleuré.

« Et le petit Serge pleurait aussi... Car il se plaisait bien aux Bruyères et ça lui faisait beaucoup de chagrin de s'en aller.

— Et c'est à Paris que cette dame est repartie ?

— D'après ce qu'elle nous a déclaré, non, monsieur, ça ne serait pas à Paris.

— Elle vous a laissé son adresse ?

Un éclair d'espoir traversait les prunelles du peintre qui, depuis quelques secondes, s'étaient singulièrement assombries.

— Malheureusement, non. Elle nous a dit seulement qu'elle partait pour la Russie, son pays natal.

— Trop tard !... Je suis arrivé trop tard ! fit à part lui André, dont le cœur était atrocement serré.

Cet espoir qu'il avait ressenti un instant, qui avait troué d'une clarté l'ombre de sa route, disparaissait brusquement.

Wanda avait dû dire la vérité à cette femme.

C'est en Russie qu'elle allait désormais se cacher.

Sans doute se défiait-elle de lui, Clertan. Elle avait voulu se mettre sans tarder à l'abri des accusations qu'il pouvait — malgré la révélation qu'elle lui avait faite — formuler contre elle.

Qui irait la découvrir là-bas ?

Il ignorait de quel coin de l'immense empire des tsars elle était originaire.

Elle échapperait facilement à toutes les recherches.

Jamais André ne la reverrait. Peu lui importait, certes ! Mais il ne connaîtrait jamais

non plus son entant, ce petit Serge qui était son vivant portrait et qu'il eût voulu serrer dans ses bras. Et de cela, par contre, atrocement il souffrait.

Cette souffrance se lisait si bien sur son visage que la brave femme, qui le dévisageait, reprit :

— Mais sans doute vous connaissiez très bien, vous aussi, ce petit garçon et cette dame, car ce que je vous annonce là à l'air de vous faire de la peine, beaucoup de peine, même ?

— Oui, balbutia-t-il.

— Vous êtes un parent, peut-être ?

— Un très proche parent.

— Mais, s'il en est ainsi, si des liens de parenté vous unissent à elle, cette dame vous prévient-elle ?

— Oui, je l'espère, fit-il, évasivement.

Il ne parlait pas. On eût dit qu'il avait encore au bord des lèvres des questions qu'il n'osait pas formuler.

Il s'y décida pourtant tout à coup.

— Ce petit Serge est un charmant enfant, n'est-ce pas ?

— Adorable, je vous dis, monsieur. Mais si vous le connaissez ?...

— Oh !... lui... peut-être. Je l'ai vu petit... tout petit !

André désignait les allées du jardin :

— Il devait courir et jouer ici tout à sa guise ?

— Oh !... il jouait... Des gambades, des sauts... c'était son affaire.

— Sa santé s'était complètement rétablie n'est-ce pas ?

— Oui, complètement. Au début, il paraissait un peu pâlot. Mais le bon air d'ici à tout de suite produit son effet. Les fraîches couleurs ont bien vite reparu. Ces derniers jours, il se portait comme un charme.

Si vous l'aviez vu boire et manger, monsieur... boire des tasses de lait frais, manger des tartines de pain beurré longues comme ça — et la brave femme désignait sa main tout entière — c'en était un vrai plaisir !

— Intelligent aussi ?

Le peintre éprouvait d'étranges sentiments à poser ces questions. Il en était heureux et il en souffrait à la fois : joie triste, amère volupté.

— Intelligent... oh ! comme pas un ! Il n'a pas la réplique dans sa poche, celui-là ! Et malin !... On lui avait défendu de cueillir les fleurs. Il ne les tou-

chait pas... mais comme il les aimait beaucoup, il s'arrangeait toujours pour que nous lui en donnions de gros bouquets.

Le regard d'André se portait sur ce joli jardin rustique, dans les allées duquel, hier encore, le petit Serge courait.

Le peintre sentait tout à coup ses yeux se mouiller.

Il salua brusquement la brave femme en la remerciant de ses renseignements.

Et il partit.

Un instant plus tard, la voiture le ramenait dans la direction d'Interlaken.

Il était midi. Toutes les brumes du matin s'étaient dissipées. Les montagnes, dans la clarté glorieuse du soleil d'août, semblaient flamber. On eût dit que sur les neiges, tout là-haut, un peu de poudre d'or était tombée. La Jungfrau resplendissait.

Le soir même, André Cler-tan prenait le train pour Paris.

III

L'ŒIL DE LYNX

Après le départ de Lucien de Romeuil, le petit hôtel de l'avenue d'Eylau était devenu silencieux.

Par son entrain, par ses sorties à cheval, surtout par les allées et venues de ses nombreux amis, portés comme lui à la joie et aux plaisirs, le jeune comte y mettait du bruit... de la gaieté.

Mais lorsqu'il n'était plus là, c'était le calme, c'était la tranquillité.

Autant Lucien aimait cette vie brillante et mondaine, toute d'éclat et de lumière, à laquelle il avait été habitué, autant Suzanne, sa jeune femme, la détestait.

Il y a en nous, presque toujours, des ferments d'hérédités vagues, d'atavismes obscurs qui pèsent sur notre destinée et contre lesquels nous ne pouvons guère réagir.

D'autres jeunes filles que mademoiselle Darennes se fussent grisées de cette existence nouvelle qui, de par un beau mariage, s'offrait à elles. Habituees au calme, à la monotonie même d'une petite vie provinciale, elles eussent aperçu, derrière ces portes dorées qui s'ouvraient, tous les mirages, tous les enchantements d'un monde pour elles inconnu... d'un monde, parfois, certes, artificiel et frivole, mais, de

par cette frivolité même, toujours charmeur et séduisant.

Il n'en avait pas été ainsi pour Suzanne.

La jeune femme avait emporté dans ce Paris léger, dans ce Paris resplendissant, la gravité précoce qu'elle montrait déjà au cours de ses promenades solitaires parmi les forêts des Vosges.

Elle y avait conservé cet amour de la solitude et des rêveries, cette sauvagerie — c'était le terme employé par son père lorsque... tout doucement... il la réprimandait autrefois — qui lui avait fait bientôt décliner les invitations mondaines.

D'abord Lucien de Romeuil en avait éprouvé quelque contrariété. Il s'était efforcé de démontrer à sa jeune femme qu'elle n'était nullement déplacée dans cette société aristocratique où sa grâce et sa beauté faisaient sensation. Mais Suzanne soutenait le contraire; elle n'était pas née pour ces conversations raffinées, pour ces papotages spirituels où sa gravité s'effaroucherait.

Elle avait supplié son mari de ne pas lui imposer ce qui était pour elle une fastidieuse corvée. Il avait pourtant encore insisté — oh! gentiment et avec cette câlinerie, cette douceur innée qu'il avait en parlant aux femmes — quelles qu'elles fussent. Suzanne était la plus jolie parmi les jolies. La séduction innée qui émanait d'elle allait droit à tous les cœurs. Les fières duchesses, les impérieuses marquises, toutes les dames hautaines dont les noms particulés resplendissaient au « Gotha », le subissaient. Et Lucien le savait. Il en avait l'intuition. On le lui avait affirmé aussi. Alors, pourquoi Suzanne se refusait-elle à marcher sur cette route fleurie d'hommages que tant d'autres eussent foulée avec ivresse ?

Les raisons les meilleures s'étaient émoussées sur la native résistance de la jeune femme. Un jour qu'elle ne savait plus qu'objecter aux reproches charmeurs du comte elle fondit brusquement en larmes. Alors il lui avait pris doucement les mains et, en les couvrant de ces caresses qu'il savait si bien prodiguer, il lui avait promis que désormais il la laisserait vivre à sa guise.

Il en avait été ainsi depuis lors.

Suzanne, alléguant un état de santé un peu fragile, des prescriptions sévères faites par le docteur concernant le calme, la tranquillité nécessaires à son existence, n'avait plus guère quitté son petit hôtel que pour des promenades au Bois.

Elle se complaisait dans son intérieur, dans son boudoir et sa chambre surtout, qu'elle avait meublés et décorés suivant ses goûts personnels, où chacun des bibelots jolis, chacun des détails exquis reflétait un peu d'elle-même.

Que d'heures charmantes elle avait passées là à rêver !

Rêves bleus? Sans doute... Comment d'autres, dans un tel nid, eussent-ils pu prendre leur envol ?

Et pourtant, à certaines heures, il y avait un reflet de mélancolie dans les beaux yeux sombres de la jeune femme.

Parfois aussi un soupir venait à ses lèvres.

Mais Fanny, la bonne nourrice franc-comtoise, transplantée avec sa petite Suzanne — à qui, madame Darennes étant morte presque aussitôt après la naissance de l'enfant, la brave femme avait presque servi de mère — dans cet aristocratique hôtel où elle exerçait les fonctions de femme de chambre — madame de Romeuil la préférait à toute autre — chassait vite par sa bonne humeur les petits nuages qui passaient dans ce beau ciel.

Alerte et robuste, elle aimait sa jeune maîtresse comme si celle-ci eût été sa propre fille.

D'un dévouement à toute épreuve, elle se fût, selon sa propre expression, jetée au feu pour elle.

Suzanne, après son mariage, n'avait point voulu se séparer de Fanny.

Même, elle avait exigé que celle-ci continuât à l'appeler familièrement Suzannette, ainsi qu'elle en avait autrefois pris l'habitude.

La brave femme ne s'y était décidée que lorsqu'elle avait eu l'approbation de M. le comte.

De ce jour elle avait éprouvé un peu plus de tendresse encore pour la jeune comtesse, un peu plus d'admiration pour M. de Romeuil si peu fier, si « avenant », comme elle disait.

Quand, parfois, Suzanne se laissait aller à ses rêves mélancoliques, Fanny la grondait doucement :

— Voyons... qu'est-ce que ça signifie! Vous voilà encore

avec des yeux tristes... des regards perdus dans le vague, alors que tout est riant et gai autour de vous!... que vous possédez le plus joli petit mari qui existe, d'authentique noblesse, s'il vous plaît, empressé à exaucer tous vos désirs, à vous câliner... un petit mari qui vous adore, comme pas une n'est adorée !

Elle parlait avec volubilité en agitant ses grands bras.

Son fameux accent franc-comtois, faisait parfois naître un pâle sourire sur les adorables lèvres de sa maîtresse.

— C'est vrai, répétait la brave femme. Je n'exagère pas, qui vous adore comme pas une n'est adorée !

Fanny, en s'exprimant ainsi, était sincère... Suzanne, d'ailleurs, ne doutait pas de cet amour. Elle avait en Lucien une confiance sans borne !

Il était si prévenant, si gentil, si affectueux pour elle !

Et, réprimandée ainsi par Fanny, la jeune femme convenait que sa nourrice avait raison. Des remords naissaient en elle. Non, elle n'avait pas le droit d'être mélancolique. Elle devait sourire puisqu'elle était heureuse... puisqu'elle était adorée !

Et elle souriait maintenant... presque toujours et plus facilement elle réussissait à dominer ces tristesses — sans causes bien déterminées — qui s'emparaient d'elle au début de son mariage.

Et puis sa félicité bientôt, n'allait-elle pas être plus complète encore? Suzanne n'allait-elle pas donner le jour à un ange? à un ange qu'elle chérirait... qui la chérirait lui aussi... qui bientôt enroulerait à son cou ses délicieux petits bras roses ! Ce serait un peu plus d'exquise tendresse.

Le départ de Lucien pour la Suisse n'avait pas été sans la contrarier. C'était la première longue séparation des deux époux. Comme Suzanne allait se trouver seule, abandonnée, loin de lui !

Ainsi qu'elle l'avait déclaré à André, elle n'eût pas donné son autorisation si celle-ci avait été sollicitée par tout autre que par le jeune peintre. Mais, à lui, qui avait contribué à leur mariage, elle et Lucien pouvaient-ils refuser cette satisfaction ?

Elle s'était posé cette question et la réponse avait été formulée aussitôt.

Heureusement, Fanny était auprès d'elle, La gaieté de la bonne femme chasserait les mauvaises pensées que pouvait provoquer la solitude dans l'esprit de la jeune comtesse.

De fait, pendant les deux premiers jours, Suzanne n'avait point trouvé les heures trop longues.

Déjà elle s'occupait du trousseau du cher petit être que, dans quelques mois, elle allait couvrir de caresses.

Elle le voulait superbe, ce trousseau.

Rien ne serait trop beau pour l'exquise créature.

Dans ces préparatifs, elle trouva une distraction.

Deux jours après le départ de son mari, elle reçut un court billet de Lucien, quelques lignes griffonnées dans le train, entre Zurich et Interlaken et jetées aussitôt dans la boîte du wagon-poste.

Le troisième jour, une longue lettre lui parvint, toute pleine de protestations tendres qui vibraient dans des phrases tour à tour câlines et ardentes comme des caresses. Le jeune comte affirmait à Suzanne que sa pensée ne la quittait pas, que, loin d'elle, il vivait avec elle, pour elle.

Et relisant ces lignes charmantes, elle murmurait :

— Comme il mérite d'être aimé !

Et plus bas, tout bas, ainsi qu'à elle seule, pour elle seule :

— Je l'aime à présent... oui... je commence à l'aimer.

Lucien annonçait qu'il partait pour une excursion avec André. Quelques heures avaient suffi à celui-ci pour s'acquitter de la tâche qui l'avait appelé à Zurich. Il avait à présent sa liberté. Et les deux amis allaient en profiter. Le jeune homme ignorait s'il pourrait le lendemain jeter un mot à la poste. Mais deux jours plus tard certainement Suzanne aurait une longue lettre.

Deux jours s'écoulèrent, et la lettre annoncée n'arriva point.

D'abord la jeune femme ne s'en inquiéta pas trop.

Fanny, d'ailleurs, la rassurait.

Dans ces montagnes lointaines, dans ces coins perdus de la terre, est-ce que le service de la poste peut se faire régulièrement ? Assurément non. Les lettres partent avec plus ou moins de retard.

Une autre journée passa. Cette fois l'inquiétude de Su-

zanne se manifesta. Fanny pourtant parvint encore à la rassurer ce soir-là.

La lettre de monsieur le comte avait dû s'égarer. Sûrement, Suzannette, le lendemain, aurait, au courrier, d'autres nouvelles, de bonnes nouvelles.

Vers quatre heures, un peu fébrile et agitée, la jeune femme se tenait dans son boudoir quand une camériste s'y présenta, apportant une carte sur laquelle Suzanne lut ce nom qui lui était totalement inconnu :

— Stéphane Dormont.

Elle releva la tête, questionna :

— Ce visiteur veut me parler ?

— Il le déclare.

— Que désire-t-il ?

— Je l'ignore, madame.

— Il fallait le lui demander.

— C'est ce que j'ai fait.

Mais ce monsieur a refusé de me répondre, prétendant que les choses qu'il avait à dire à madame la comtesse étaient de trop haute importance pour qu'il pût me les confier.

— Mon Dieu ! murmura brusquement Suzanne en pâlisant.

Un soupçon alarmant venait de traverser son esprit.

Ces choses de la plus haute importance devaient concerner Lucien.

Un accident avait dû se produire dont il avait été la victime... On venait en avertir la jeune femme.

Voilà ce qu'elle songeait tout à coup.

Ce silence de son mari s'expliquait ainsi.

Un frisson parcourait Suzanne. Et elle demeurait là, pendant un instant, angoissée, atterrée.

— Que dois-je répondre ? questionnait la camériste.

— Faites entrer cet homme au salon. Je descends à l'instant.

— Bien, madame la comtesse.

Ah!... pendant les quelques secondes qui s'écoulaient, comme le cœur de Suzanne battait avec force, par saccades éperdues !

Presque tout de suite, d'ailleurs, elle descendait derrière la femme de chambre.

Et c'était en tremblant encore, et sans pouvoir maîtriser l'émoi violent qui venait de s'emparer d'elle, qu'elle pénétrait dans ce salon où, malgré les persiennes mi-closes res-

plendissait l'éclatante lumière de ce jour de juillet.

Un homme jeune encore à la mise soignée, mais à la cravate trop voyante, aux cheveux et à la moustache trop cosmétiqués, le nez chevauché d'un binocle derrière les verres duquel s'abritaient des yeux vifs, s'y tenait debout.

Il s'inclina devant la jeune femme, dont la voix frémis-

sait :

— Vous demandez à me parler, monsieur ?

— Oui, madame la comtesse.

— Pour des choses très graves, avez-vous déclaré ?

— Mon Dieu ! c'est selon qu'on veut bien l'entendre, fit-il évasivement.

— Je ne comprends pas.

La réponse de cet homme, de fait, était assez singulière.

— Madame la comtesse va comprendre. Mais il faut que madame la comtesse me permette de m'expliquer.

— Il s'agit de monsieur de Romeuil, n'est-ce pas ? s'enquit-elle, ne pouvant contenir plus longtemps son impatience et son anxiété.

Le visiteur parut surpris. Une lueur passa dans ses yeux et ses lèvres esquissèrent un sourire dans lequel il y avait un peu d'ironie.

— De monsieur le comte?... oui... madame.

— Il est blessé... victime d'un accident?... C'est cela n'est-ce pas que vous êtes chargé de m'apprendre ?

Elle ne doutait pas de la réponse qui allait tomber des lèvres du visiteur.

Cette hésitation... ces réticences... tout cela ne lui criait-il pas que ces soupçons étaient fondés... et que cet homme n'était autre qu'un messenger dont la mission consistait à lui révéler avec ménagements l'affreuse nouvelle.

La malheureuse jeune femme avait un élan vers ce visiteur. Et elle joignait les mains dans un geste d'imploration.

Lui, manifestait une surprise plus grande encore.

Et comme il ne répondait pas tout de suite.

— Parlez... mais parlez donc, faisait-elle... vous voyez mon inquiétude... Je veux savoir la vérité... toute la vérité.

— Mais... j'ignore absolument, madame la comtesse... si M. le comte a été victime d'un accident !

— Vraiment ?

— Oh!... vraiment... Je vous en donne ma parole d'honneur.

Il paraissait sincère. Un soupir de soulagement vint aux lèvres de Suzanne. Un peu de rose reparut à ses joues.

— Alors, excusez monsieur, ce trouble, le ton de ces paroles... J'appréhendais une mauvaise nouvelle... l'annonce d'un malheur... Et vous me rassurez... Merci... oh! oui, merci.

Il y eut un instant de silence, puis la jeune femme reprit :

— Mais voyons... monsieur... si vous n'êtes pas le porteur de cette nouvelle... Qu'avez-vous donc à me dire ?

— J'ai à faire à madame la comtesse mes offres de service...

— Vos offres de service !...

— Oui. J'appartiens en qualité d'associé à l'Œil-de-lynx... Madame la comtesse ne connaît peut-être pas ?

— Pas du tout.

— L'Œil-de-Lynx, rue de Provence... une organisation de tout premier ordre au service du monde... Renseigne sur tout... surveillances de nuit... surveillances de jours... enquêtes intimes... divorces... adultères...

— Mais monsieur...

— L'Œil-de-lynx n'a que deux ans d'existence. Pourtant il détrône toutes les agences similaires, grâce à une heureuse innovation apportée dans son organisation.

« Nos collègues demandent des semaines pour obtenir les renseignements qu'on sollicite d'eux... Absurde ! L'Œil-de-lynx fait mieux... Il devance les désirs... il travaille, si j'ose m'exprimer ainsi, par anticipation, et l'heure venue, fournit aux personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance, des dossiers tout prêts, scrupuleusement édifiés, minutieusement contrôlés.

— Je ne comprends toujours pas et je n'ai que faire, monsieur... de ces offres tout au moins étranges...

Suzanne reculait.

— Croyez-vous, madame ? demanda ce' homme sur un ton si singulier que la jeune femme fut prise d'un nouveau soupçon... d'une nouvelle angoisse plus terrible encore.

Par-dessus les verres des binocles, le regard de Dormont semblait se faire plus aigu.

Mais Suzanne, tout de suite, maîtrisait cette émotion qui s'était emparée d'elle.

Voyons, qu'allait-elle penser là ?

En quoi les singulières déclarations de cet homme pouvaient-elles l'intéresser ?

Il se trompait d'adresse en venant à elle.

Elle allait le lui apprendre.

Elle appartenait à un monde, à un milieu où, Dieu merci, on n'avait pas à recourir aux offices de pareilles agences.

Déjà elle avait fait un pas en arrière dans la direction de la sonnerie.

— Une minute, madame la comtesse, dit l'homme qui devenait son désir.

— Mais je suis très pressée...

— Ecoutez pourtant... Je vous assure que vous ne vous en repentirez pas.

— Que puis-je écouter, une fois encore ? Les affaires de votre agence ne me concernent point.

— Madame la comtesse est-elle bien certaine de ce qu'elle affirme là ?

— Il me semble, monsieur, que ces paroles sonnent l'insolence ?

— Nullement. J'éprouve pour madame la comtesse le plus absolument respect.

— Alors n'insistez pas, et retirez-vous.

— Mais, madame la comtesse, que nous sommes loin de mettre en cause, n'est pas seule ici ! Madame la comtesse peut avoir intérêt à solliciter des renseignements sur les personnes de son entourage ?

— Mes domestiques ?... Je les connais tous et je réponds d'eux.

— Il n'y a pas à l'hôtel que les domestiques de madame la comtesse.

Cette fois l'allusion était directe.

Suzanne ne pouvait plus ne pas la relever.

De nouveau un pli barra son front et une inquiétude traversa ses prunelles.

— Monsieur le comte, alors ? L'homme s'inclina sans répondre.

— Monsieur le comte, fit Suzanne, dont la voix tremblait d'indignation, est, lui aussi, au-dessus de pareils procédés, veuillez le croire et ne pas in-

sister plus longtemps. D'ailleurs je vous ai trop écouté déjà. Retirez-vous.

Dormont ne se laissa pas démonter par cet ordre impérieux et méprisant.

Son regard brilla un peu plus encore derrière les verres de ses binocles.

Il venait d'ouvrir la serviette de cuir qu'il portait sous son bras. Il en tira des papiers réunis en un dossier.

— Que madame la comtesse se rassure. Je vais partir, puisque madame la comtesse le désire. Pourtant qu'elle me permette de lui donner connaissance de ces quelques lignes seulement qui lui prouveront, que je n'ai point menti en affirmant la précision des renseignements que l'Œil-de-lynx est à même de fournir.

... Et avant que Suzanne, maîtrisant mal un nouveau geste de courroux... d'indignation... eût répondu, il lisait à haute voix ?

— Comte Lucien de Romeuil, vingt-huit ans, nature excellente, tempérament raffiné, porté aux plaisirs... gâté par une mère trop faible. Jeunesse quelque peu frivole, à dix-sept ans faisait déjà beaucoup parler de lui dans le demi-monde.

— Monsieur... vous allez sortir ou je vous fais jeter dehors !

Suzanne, toute vibrante d'indignation, se dirigeait cette fois vers la sonnerie dans l'intention de prévenir les domestiques.

Imperturbable, le représentant de l'Œil-de-lynx poursuivait :

— Au mois d'août 1882, ruiné ou à peu près, le comte de Romeuil, qui s'était rendu dans les Vosges chez un ami, le peintre André Clertan, rencontra mademoiselle Suzanne Darennes, fille d'un gros industriel des environs de Plombières. Le 23 octobre suivant, il l'épousait, pour un motif facile à deviner puisqu'il ne rompait pas avec certaines liaisons anciennes...

Le doigt de la jeune femme qui frôlait la sonnerie n'appuya cependant pas encore.

— Mensonge... lâcheté... cria-t-elle, hors d'elle-même.

— Vérité, répondit Dormont... Vérité absolue, comme tout ce qui est certifié par l'Œil-de-lynx. Chaque affirmation est d'ailleurs appuyée d'une preuve... flagrante... in-

déniable... matérielle, jointe au dossier.

— Mais quelles preuves peuvent être ces preuves ? demanda Suzanne, d'une voix haletante... rauque... méconnaissable.

— Des photographies... je le répète à madame la comtesse... photographies de certaines scènes... ou de certaines lettres... parfois même des lettres originales.

— Et ces lettres ?

— Un fragment d'une, épinglé dans ce dossier, sera certainement fort intéressant pour madame la comtesse.

Ah !... la malheureuse Suzanne, maintenant, ne songeait plus à la menace formulée par elle quelques instants auparavant.

Sa main se crispait sur le marbre de la cheminée.

Ses jambes fléchissaient.

Ce que cet homme affirmait là était-il donc possible ? Lucien avait pu la tromper ainsi ? Elle qui avait mis toute sa confiance en lui ?

Il n'avait pas rompu avec certaines liaisons. Cela voulait dire clairement qu'elle avait été trahie... tout de suite... trahie odieusement.

De la sueur apparaissait sur le visage de la jeune femme.

— Madame la comtesse ne peut d'ailleurs plus guère douter de mes affirmations, après ce que je lui ai déjà déclaré.

« Elle n'en doutera plus du tout lorsque j'aurai ajouté ceci...

... Et, assujettissant son binocle, voici qu'il recommençait à lire :

— Les jeunes époux sont venus habiter Paris. Au mois de mai de l'année suivante ils ont fait un voyage en Italie. Ils ont passé les vacances d'août et de septembre à la Sauvagère, domaine de M. Darennes.

« Durant ces deux mois, M. le comte est venu deux fois seul à Paris sous des prétextes divers. Les deux fois, il a fait acte de présence à son hôtel. Mais la plus grande partie de son temps a été consacrée à une dame X... qui habitait un chalet luxueux à Garches.

— Calomnie... calomnie !

— Non, madame la comtesse. Nous avons, pour cette lecture, remplacé le nom de cette dame par la désignation X, mais dans le dossier le nom existe en toutes lettres, ainsi que l'adresse exacte. Il n'y a ce qui est facile, qu'à vérifier,

« De plus, une photographie de M. le comte et de cette dame se promenant ensemble dans le jardin de la villa est jointe à ce même dossier.

— Mon Dieu... mon Dieu ! répétait Suzanne, dont la pâleur devenait de la lividité.

Une de ses mains s'était portée à sa poitrine, qu'elle comprimait comme si elle eût voulu atténuer les battements désordonnés de son cœur.

Elle n'avait plus la force de protester.

Il lui fallait bien se rendre compte de la terrible précision de ces renseignements.

C'était vrai. Deux fois, pendant les vacances de l'année précédente, Lucien avait voulu, alléguant certaines obligations mondaines, revenir à Paris.

Stéphane Dormont, de l'Œil-de-lynx, poursuivait encore.

— Durant l'hiver, M. de Romeuil va une dizaine de fois à Garches, toujours dans l'après-midi. Puis ses visites chez cette dame s'espacent. En revanche, il en fait quelques-unes, rue de Courcelles, chez une divette en vogue, mademoiselle V...

« Madame X... il y a deux mois, — le 30 mai pour être précis, — part en Suisse avec son fils, un garçonnet de cinq ans.

« Trois jours plus tard, M. le comte de Romeuil est vu avec Mlle V... Le 29 juillet, on le rencontre avec elle, en automobile, dans la vallée de Chevreuse. Une nouvelle photographie, prise pendant une panne de la machine, ne laisse aucun doute à ce sujet.

« Et samedi dernier, M. de Romeuil, gare de l'Est, au train rapide de 8 h. 45, en compagnie de M. Clertan, quitte Paris à destination de la Suisse où, dans un chalet des environs d'Interlaken, villégiature Mme X...

L'homme cessa sa lecture.

Appuyée à un fauteuil, la malheureuse jeune femme faisait peine à voir.

Elle dompta pourtant son effroyable douleur et s'avança vers le visiteur.

Ses yeux... ses grands yeux aux prunelles maintenant violacées se fixaient anxieusement sur les papiers que l'homme tenait à la main.

— Je savais bien que madame la comtesse consentiraient à m'écouter.

Elle hoqueta :

(Suite à la page 35)

Pour les brûlures.—L'Huile Electrique du Dr Thomas est un remède modèle pour le prompt traitement des brûlures. Son pouvoir guérisseur adoucit rapidement la douleur et facilite le prompt rétablissement de la blessure. C'est aussi un excellent remède pour toutes sortes de coupures, contusions et foulures aussi bien que pour soulager les douleurs provenant d'inflammations de causes variées. Une bouteille à la maison et à l'écurie épargne bien des dépenses de médecin et de vétérinaire.



pour le
Matin de Pâques!
 —et pour toute l'année

Bacon et Jambons Premium de "Swift"

LE DEJEUNER de Pâques est chaque année attendu avec impatience comme un déjeuner de fête. Le printemps déjà s'annonce et la joie règne dans les foyers. Toute la famille se sent en appétit.

Et pour le satisfaire, la meilleure chose à servir, suivant la bonne vieille coutume, est un plat d'œufs Brookfield au miroir avec quelques tranches savoureuses de Bacon ou de Jambon "Premium".

Le "Premium" de Swift est depuis longtemps reconnu comme étant d'une qualité unique. Des procédés spéciaux de salaison et de fumage donnent à ces viandes de choix une saveur et une succulence toujours uniformes que l'on retrouve dans chaque tranche. Servez du Premium à Pâques et vous ne pourrez plus vous en passer de l'année.

Commandez-les chez votre
 épicier ou votre boucher.

Swift Canadian Co.
 Limited

Lorsque vous achetez un Jambon "Premium" notez toujours l'étiquette "No parboiling" qui veut dire: "Ne pas faire jeter un bouillon" quand vous le faites frire ou rôtir.



Le Charme Naturel de l'Enfance

Conservez, malgré les années, ce teint agréable, comme font des milliers de personnes. Suivez pour cela ce simple régime de soins convenables.

LE CHARME de l'enfance tout fait de simplicité est un dépôt précieux, placé par la Nature entre les mains des mères, pour qu'elles le conservent avec vigilance.

Ce charme peut traverser intact la jeunesse pour se retrouver dans la maturité... ou se faner, faute de soins.

L'important est de donner à son teint les soins appropriés... le charme de demain, la beauté, les succès mondains et l'attrait de la femme mûre, dépendent d'eux.

Le Palmolive, et jamais d'autre savon, telle est la règle dans des milliers de foyers où grandissent de jeunes enfants... car ses caressantes huiles de palme et d'olive sont scientifiquement mélangées en vue de protéger le teint aux âges où il demande le plus de protection.

La méthode infallible à suivre

Veillez à ce que le teint soit tenu propre, les pores ouverts et libres.

Veillez à n'employer aucune méthode de nettoyage irritante. Le Palmolive adoucit en nettoyant. Ses ingrédients sont doux et agréables; son action pareille à celle d'une lotion. Il protège contre l'irritation dangereuse.

* * *

Lavez-vous soigneusement la figure avec le caressant Palmolive. Puis massez-le délicatement dans la peau. Rincez comme il faut avec de l'eau froide.

De cette simple manière, la beauté et le charme se conservent et la jeunesse se prolonge.

Il n'est besoin d'aucun médicament. Enlevez simplement les impuretés, l'huile et la transpiration accumulées durant le jour, et la Nature vous sera favorable. Le teint de votre enfant sera d'une jolie texture et ses couleurs seront bonnes.

Laissez-les, quand vos fillettes seront grandes, se servir de poudre à leur gré. *Mais qu'elles ne la gardent jamais la nuit.* Elle obstrue les pores et souvent les dilate. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent ordinairement. Il faut garder la peau propre, les pores libres et ouverts.

Évitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-dessus. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive. Le Palmolive est un émollient du teint sous forme de savon.

Et il ne coûte que 10c le morceau! — si peu cher que des milliers de personnes l'emploient aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez la différence étonnante apportée en une semaine.

THE PALMOLIVE CO. (CAN. LTD.), TORONTO, ONT.



Savon provenant des arbres !

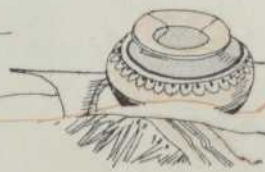
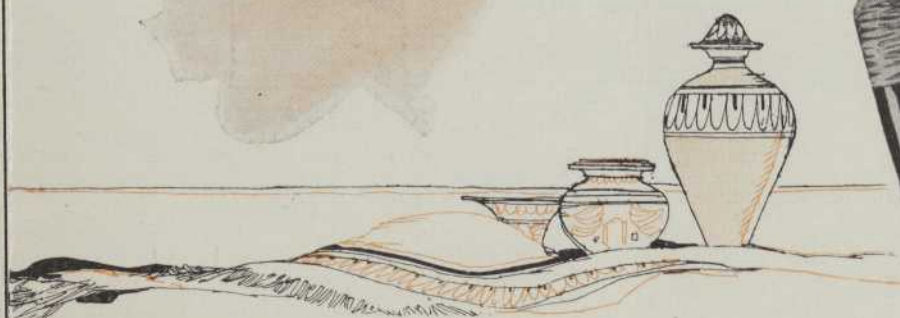
Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les caressantes huiles de beauté de l'olivier, du palmier africain et du cocotier—sans aucune autre matière grasse.

Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive—car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte naturelle.

Le seul secret du Palmolive réside dans son mélange *exclusif*—et ce mélange est un des plus grands secrets de la beauté au monde.



Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe—sans laquelle il ne doit jamais être vendu.



FABRIQUE AU CANADA

LE PRINTEMPS

Paroles de Th TÜTSCHÉW
Traduction française de F. LITVINNE

Musique de S. RACHMANINOFF
Op. 14. N° 11.

Allegro vivace

p 3 6 6 6

La neige en_cor cou_vre les

p

prés le fleuve an_non_ce le prin.

f *rit.*

tempo *p* son

f *p*

This system contains the first two staves of music. The top staff is a vocal line with the lyrics "tempo" and "son". The piano accompaniment consists of two staves (treble and bass clef). The piano part begins with a forte (*f*) dynamic and transitions to piano (*p*) later in the system.

chant é - veil - le le ri -

pp

This system contains the third and fourth staves. The vocal line continues with the lyrics "chant", "é - veil - le", and "le ri -". The piano accompaniment continues with a pianissimo (*pp*) dynamic.

-va - - - - ge le fleu - - - - ve

f *pp*

This system contains the fifth and sixth staves. The vocal line continues with the lyrics "-va -", "ge", "le fleu -", and "ve". The piano accompaniment features a forte (*f*) dynamic in the upper register and a pianissimo (*pp*) dynamic in the lower register.

bril - le glo - ri - eux

f

This system contains the seventh and eighth staves. The vocal line concludes with the lyrics "bril - le", "glo - ri - eux". The piano accompaniment continues with a forte (*f*) dynamic.

ff > > > > > >

Il dit au monde en - tier sa

joi - e C'est le prin temps

fff

ff *rit* *fff*

c'est le printemps c'est le prin - temps — qui m'é.

-veil - le c'est le prin - temps — qui *ad lib* { m'é - m'en -

rit. *rallentando* *ff*

LA DAME DE COEUR

(Suite de la page 28)

— Mais c'est ignoble... c'est infâme ce métier que vous faites !

— Si l'on veut chercher la petite bête, comme on dit, il y a bien peu de métiers qui soient absolument honnêtes !

— Et à quelles conditions livreriez-vous ce dossier ?

« Oh... ajoutait-elle, tout de suite, ce n'est pas parce que je crois à l'existence de ces preuves dont vous me parlez, mais au contraire parce que je suis convaincue que je ne trouverai là que des racontars odieux... que de lâches calomnies.

— Madame la comtesse reviendra de ces idées-là. Pour ce qui est de s'entendre... on s'entendra toujours. Même l'Œil-de-lyax, voulant entièrement justifier sa réputation d'agence nouvelle, d'agence moderne, innovant en tout, lorsqu'il s'agit de clients comme madame la comtesse, laisse ceux-ci voir les dossiers d'abord et estimer ensuite ce qu'ils valent.

« Voici donc les papiers; que madame la comtesse en prenne connaissance. Je repasserai demain, vers la même heure, pour le règlement. Mais, je le répète à madame la comtesse, nous n'aurons aucune difficulté à ce sujet.

Il s'était approché.

Obséquieusement il déposa le dossier sur une table, devant laquelle, raidie, les lèvres crispées, la jeune femme se tenait à présent debout.

— Un mot encore: Madame la comtesse pourrait se demander pourquoi nous avons lancé nos limiers sur monsieur de Romeuil. Nous avons tout intérêt à surveiller les jeunes gens de son monde qui nous sont signalés comme portés à s'amuser.

« Une heure vient presque toujours, dans leur existence, où nous recueillons le fruit de nos patientes recherches... Madame la comtesse en a la preuve.

« Mais que madame la comtesse puise une consolation dans la pensée qu'elle n'est pas seule trahie. Je remets, chaque jour, entre des mains de jeunes femmes, des dossiers analogues à ceux-ci. A Paris, les maris volages comme M. de Romeuil sont légion.

Il salua, sortit sans que Suzanne eût la force de sonner pour prier de le reconduire.

Elle se tenait là, immobile, le visage contracté.

Ses paupières battaient, ses lèvres tremblaient convulsivement.

Autour d'elle, dans la chaude atmosphère du salon, un parfum capiteux flottait. Il provenait d'une gerbe de roses

merveilleuses—Maréchal Niel et Gloire Dijon— qui jaillissaient d'une jardinière d'art posée sur un piédestal sculpté.

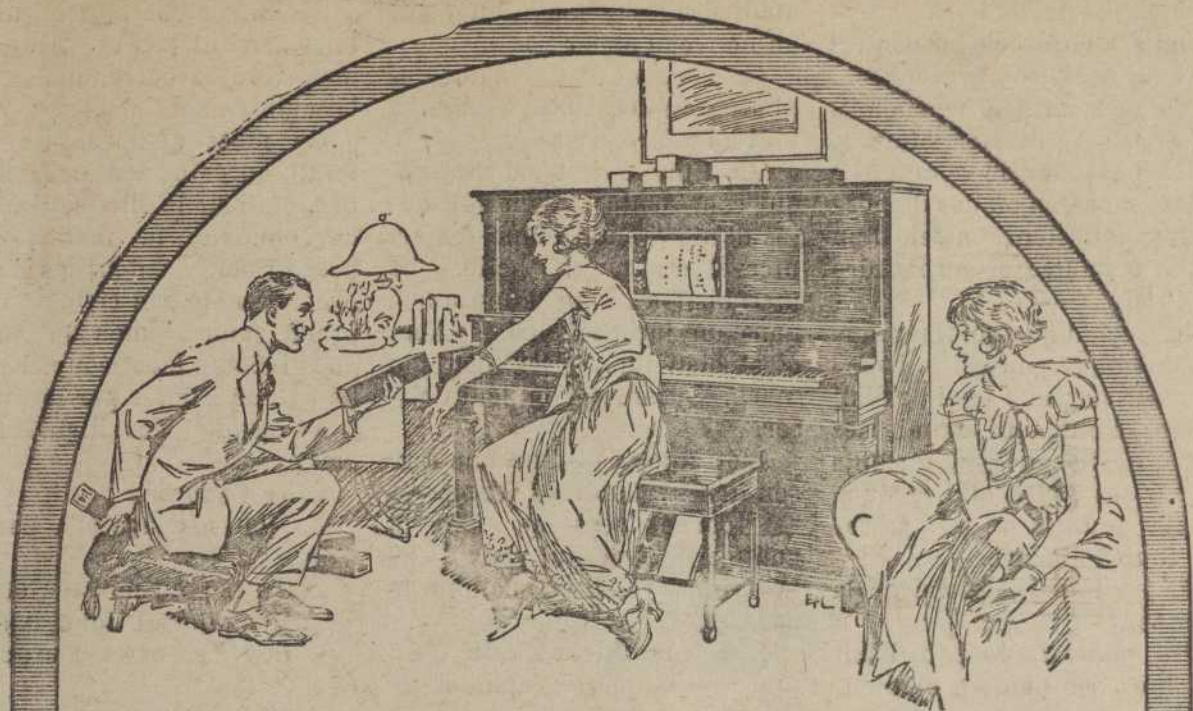
Il y eut un instant de silence tragique.

Puis, la jeune femme se pencha vers ces papiers que le

visiteur avait posés sur la table de palissandre.

Ses longs doigts pâles, aux ongles nacrés, s'avancèrent lentement, avec des hésitations... des arrêts...

On eût dit qu'elle avait peur d'une salissure et c'était comme une sorte de dégoût que re-



La Musique est Complice de l'Amour

La bonne musique éveille l'amour et la jeunesse vibre à l'unisson en écoutant les Rapsodies de Liszt, les Sonates de Beethoven et les Nocturnes de Chopin.

Les jeunes gens prennent vite le goût de la musique classique quand ils l'entendent bien jouée sur un piano impeccable.

Le Piano Automatique

MASON & RISCH

est la garantie d'une exécution parfaite, grâce à sa pureté de son. On dit depuis longtemps du Mason & Risch qu'il est le "Piano doué d'une âme" — et on perfectionne constamment ses qualités de sonorité en même temps que sa ligne et sa mécanique. Et de même qu'aujourd'hui aucun piano ne vaut le Piano Mason & Risch, ainsi le Piano automatique Mason & Risch incarne la perfection en ce genre d'instrument de musique.



On peut voir et entendre les pianos Mason & Risch à Montréal, chez Layton Bros., 550 ouest, rue Ste-Catherine; et à Québec, chez Robitaille Enrg., 320, rue St-Joseph.

MASON & RISCH

Limited

TORONTO, CANADA

flétaient à présent ses yeux agrandis, entourés brusquement de cernures profondes.

Elle s'en empara cependant, à la fin, de ce dossier. Mais ce ne fut pas pour le compulsor là, dans ce salon où des domestiques pouvaient entrer d'un instant à l'autre et surprendre son émoi.

S'efforçant de dominer autant qu'elle le pouvait le tremblement nerveux qui s'était emparé d'elle, qui agitait ses doigts et faisait par instants claquer ses dents, elle regagna le petit boudoir où elle se tenait tout à l'heure.

Là, personne ne viendrait la déranger.

Elle pourrait tout à loisir examiner ces papiers et pleurer de honte si ce que cet homme avait dit était exact.

Car voici qu'à présent un nouveau doute repasse dans son esprit.

Tout son cœur si droit, si loyal, si bon proteste contre une semblable trahison.

Elle s'éloigne donc...

Elle ne rencontre aucun domestique.

Quelques secondes plus tard, elle laisse retomber derrière elle la lourde portière de velours aux tons anciens qui fait communiquer le boudoir avec sa chambre.

Elle se retrouve dans cette petite pièce exquise où flotte un tendre, un subtil parfum... ce même parfum grisant qui émane d'elle.

Et, prenant place sur une bergère tendue de vieille soie bleue, aux semis de fleurettes pâles, elle pose sur ses genoux le fameux dossier.

La lumière qui filtre des grands rideaux, à demi tirés, l'enveloppe d'une atmosphère dorée.

Et c'est le rapport lu par le visiteur qui se présente tout d'abord. Il comporte plusieurs feuillets que Suzanne tourne avec des doigts fébriles.

Les deux premiers ne lui apprennent rien de nouveau. Ce sont les lignes dont on lui a donné connaissance, les lignes infâmes, calomniatrices.

Mais à la troisième page, la

malheureuse ressent au cœur un nouveau choc.

Car, ici, est épinglée une des photographies dont l'homme, tout à l'heure, a parlé.

C'est une épreuve d'amateur qui représente Lucien aux côtés d'une grande jeune femme merveilleusement belle. Ils marchent au long d'une allée, dans un jardin fleuri... Ah... c'est bien lui... c'est bien son mari... Suzanne n'en peut douter.

L'étrangère — Suzanne a lu son nom — madame Wanda — est tournée vers lui. Elle le contemple avec des yeux d'extase, des yeux où flambe la passion.

Sur la feuille suivante, c'est une autre photographie... la dernière qui fut prise, sans doute. La femme qui, ici, accompagne Lucien est très belle aussi, mais d'une beauté provocante. Elle a, sous un long manteau de voyage, l'aspect d'une théâtrale... Cette fois, c'est Lucien qui tourne des regards de tendresse vers cette créature.

Ah... les doigts de Suzanne se crispent sur ces papiers. Son cœur pantèle. Et pourtant elle veut douter encore.

N'existe-t-il pas des photographies truquées, maquillées, où des têtes rapportées permettent de constituer des groupes qui n'ont jamais existé ?

Si.

Et ces épreuves n'ont-elles pas été obtenues ainsi ?

Suzanne se le demande.

Elle veut le croire encore.

Son souffle, entre ses lèvres, glisse, pressé, heurté.

On dirait qu'elle respire avec peine.

Elle tourne un nouveau feuillet. Et cette fois c'est un cri qui lui échappe... un cri léger mais où palpète une épouvante indicible, une souffrance sans nom.

Ses prunelles s'agrandissent en se fixant sur un papier qui vient d'apparaître un papier dont les bords sont noircis, calcinés... fragment de lettre apparemment retiré de quelque brasier où il s'est à demi consumé.

Des lignes d'une écriture fine, aux lettres enchevêtrées, recouvrent ce papier.

Ah!... cette écriture... Suzanne, tout de suite, l'a reconnue.

C'est celle de Lucien.

Et son trouble est si grand qu'elle ne parvient pas d'abord

à déchiffrer ces lignes qui... elles... n'ont pas été truquées, mais tracées certainement par la main de son mari.

Ce n'est qu'après un instant... après de longues secondes, où dans le silence profond du boudoir, la malheureuse perçoit confusément les heurts précipités de son cœur, qu'elle prend connaissance de ces lignes incomplètes, coupées, détruites en parties par le feu.

« Pourquoi ces inquiétudes, ma...

... Je t'adore...

... Mon mariage n'a pas eu d'au...

... Tu es pour moi toujours...

... Rien, hormis toi n'existe...

... Les caresses ardentes que...

... Et tes lèvres sous mes lèvres...

... Ton tien...

Et plus bas... la date : « 18 novembre. »

La main de Suzanne tout à coup se crispe. Elle froisse machinalement ces feuilles qu'elle rejette avec dégoût sur un guéridon qui se trouve devant elle.

Puis, brusquement, elle se lève. Il y a, près de la chaise longue, piqués au mur, deux boutons électriques, l'un qui commande à la sonnerie des domestiques, l'autre qui lui permet d'appeler Fanny.

C'est sur ce dernier qu'elle appuie.

Elle éprouve le besoin de n'être pas seule en ces minutes terribles.

Presque tout de suite la brave Franc-Comtoise apparaît.

Elle ne voit pas d'abord sa jeune maîtresse qui est retombée sur la chaise longue et qui, prostrée, le front entre ses mains, s'abandonne à son atroce douleur.

— Que désirez-vous, Suzannette ? Où êtes-vous ?

Seul le bruit sourd d'un sanglot lui répond.

Fanny tourne la tête, aperçoit enfin la jeune femme, s'élançant vers elle :

— Seigneur, mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

Un cri rauque, douloureux, jaillit des lèvres de la comtesse :

— Un malheur m'arrive, Fanny... un grand malheur... dont on vient de m'avertir.

— On vous a avertie d'un malheur ?

— Oui... à l'instant...

— Doux Jésus !

C'est au tour de Fanny à pâlir... à frissonner,

— Monsieur le comte aurait été victime d'un accident ?

Suzanne cache plus désespérément encore sa jolie tête entre ses mains tremblantes. Elle murmure :

— C'est bien plus affreux, Fanny...

— Mort... M. le comte serait mort ?

— Plus... Fanny... plus encore... Tiens... lis ces papiers... lis.

Elle s'arrache à sa douleur, désigne le dossier d'infamie qu'elle a jeté sur le guéridon.

Fanny s'est approchée, elle saisit les papiers, prend connaissance des premières lignes et bougonne :

— Qu'est-ce qui a écrit ces horreurs-là ?

— Continue... Fanny... continue...

— Vous n'allez pas croire, Suzannette, à ces malpropretés ?

— Tourne les pages, Fanny...

— Non... On a voulu vous faire de la peine... Tout ça... c'est de l'ignominie...

— Obéis... regarde... regarde bien...

— Ah... Seigneur !

C'est la première photographie qui arrache cette exclamation à la nourrice.

Et elle tourne vite la feuille une nouvelle exclamation.

— Et ce papier froissé, Fanny... prends connaissance des lignes qu'il renferme.

— Suzannette... ma pauvre Suzannette !

C'est tout ce que l'honnête créature à présent trouve à dire.

Elle est venue auprès de sa maîtresse et elle s'est agenouillée à ses pieds, elle pleure avec elle.

Comme elle comprend sa douleur ! C'est toute la vie de la chère enfant qui se brise, toute sa foi, toute sa religion... tout son amour qui s'effondrent.

Suzanne murmure, la voix coupée de sanglots :

— Ah... c'est épouvantable, Fanny... Jamais Lucien ne m'a aimée!... Il m'a épousée pour ma dot... Et c'est à ces femmes qu'il donnait son cœur ! Il est parti en Suisse pour en rejoindre une autre... ces papiers l'affirment... Et il n'y a pas de doute à garder... Je comprends à présent pourquoi il n'écrit pas... Des bras de cette femme il ne peut plus s'arracher... Quelle honte !

La terreur de l'Asthme vient comme un voleur dans la nuit pour dérober la respiration de la victime. Cela semble au-dessus du pouvoir humain de procurer quelque soulagement avant d'avoir fait usage de cette remarquable préparation, le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg. Alors le soulagement arrive rapidement. La vie vaut la peine d'être vécue et si l'on fait un usage permanent du remède, la maladie est éloignée définitivement. N'acceptez aucun substitut.

Et son visage se crispant plus violemment encore, comme si cette pensée nouvelle lui apportait un surcroît de souffrance.

— Et, vis-à-vis de moi, monsieur Clertan s'est fait le complice de ces mensonges... lui... qu'on dit être la droiture et la loyauté même, a trempé dans ces infamies !...

Les derniers mots restent dans sa gorge contractée... Livide, les traits tirés, les yeux ressemblant à deux trous d'ombre, elle fait peur à voir.

Mais voici qu'on frappe de nouveau à la porte.

C'est Fanny qui s'y rend, qui va ouvrir.

Et Suzanne, stupéfaite, entend la camériste dire :

— Je prie madame la comtesse de m'excuser si je la dérange une fois encore. Mais un nouveau visiteur insiste pour lui parler sans retard : Monsieur André Clertan.

André Clertan !

La camériste s'est exprimée presque à voix basse. Il semble pourtant à la comtesse que les syllabes de ce nom résonnent étrangement dans le silence de la pièce.

La jeune femme s'est mise debout.

André Clertan, auquel elle pensait à l'instant même... ah! pour s'étonner, pour s'indigner de son odieuse conduite... est de retour ?

Il se présente chez elle ?

Il demande à lui parler ?

Sans doute vient-il en délégué auprès de Mme de Romeuil... pour lui dire de nouveaux mensonges.

Ou qui sait ? N'est-ce pas pour lui apprendre que tout est fini entre elle et son mari ? Pour lui dire que, repris par cette femme qu'il est allé rejoindre, peut-être le comte ne reviendra plus ?

Ah... cela voudrait mieux !

La rupture immédiate... définitive, serait pour Suzanne infiniment douloureuse certes, mais préférable pourtant à ces trahisons ignobles... à ces lâchetés dans l'ombre qui viennent de lui être révélées.

Toutes ces pensées, en une seconde, traversent l'esprit de la malheureuse.

Cependant Fanny vient à elle.

— Vous avez entendu, Suzannette ?

— Oui.

— Que faut-il répondre ?

— Que je vais descendre.

Elle tremble.

Et Fanny, plus bas, pour Suzanne seule :

— Ne craignez-vous pas ?...

Mais la comtesse interrompt cette phrase :

— Va, Fanny... va transmettre mes ordres.

— Vous l'exigez ?

— Je l'exige.

Et la brave femme gagne la porte qui est restée entre-bâillée, et elle rapporte à la camériste les paroles de sa maîtresse.

Puis, lorsqu'elle se retourne elle voit celle-ci dressée devant sa psyché, réparer en hâte le désordre de sa coiffure et, plus livide encore, d'un fin mouchoir, tamponner hâivement ses joues, puis ses lèvres et enfin ses paupières sous lesquelles elle écrase deux larmes soudainement jaillies en même temps qu'elle dit :

— Tu vois... j'avais raison...

M. Clertan est au courant de tout... Et c'est lui que mon mari, resté en Suisse, envoie auprès de moi pour me conter quelques nouveaux mensonges, pour perpétrer quelque nouvelle infamie !

IV

AMOUR SUBLIME

On devine ce qu'avait été pour André Clertan ce voyage de retour.

La montée d'un calvaire... d'un calvaire que lui imposait le devoir et auquel pas un instant — et comme il l'eût pu — il avait songé à se dérober.

Non... quelque affreuse... quelque atroce que fût pour lui cette épreuve à laquelle il se soumettait... il ne reculerait pas devant elle.

C'était lui qui avait, en quelque sorte, auprès de Mme de Romeuil, décidé du départ de Lucien, c'était à lui à rendre compte à la malheureuse jeune femme — ah! avec tous les ménagements possibles ! — d'une partie de ce qui s'était passé...

Confession terrible... incomplète... qui obligerait encore le peintre à des mensonges... mais à des mensonges pieux... nécessaires.

Il avait eut le temps, durant tout le cours de la nuit — et pendant que le rapide filait à travers les campagnes endormies — de songer à ce qu'il dirait à Suzanne.

Mais sous l'influence d'une sorte de cauchemar qui, depuis

(Suite à la page 38)



Jolies et Solides Voitures d'Enfant



Deux générations de jeunes Canadiens ont roulé dans leur "Gendron" depuis qu'en 1885 fut fabriquée la première voiturette de ce nom.

On trouve dans tous les bons magasins les carrosses Gendron — faits d'une fibre tissée de la meilleure qualité et équipés avec luxe pour le confort de l'enfant. Leurs prix sont absolument à votre portée.

Exigez qu'on vous montre le nom Gendron (tel que ci-haut) sur tous les carrosses que vous achetez. C'est la garantie de qualité et de durée d'une fabrication canadienne incomparable.

THE GENDRON MFG. CO., LTD
TORONTO

VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES

Prix \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU
SAINT-VINCENT DE PAUL, QUE., CAN.

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS



Le bon moyen de chasser les Cheveux Gris

Les plus grands spécialistes capillaires du Canada recommandent INECTO-Rapid comme le meilleur agent de recoloration des cheveux au monde — qu'on peut employer sans aucun danger sur tout cuir chevelu sain.

Ne grisonnez pas! Restez jeune! INECTO-Rapid fait disparaître pour toujours les cheveux gris en quinze minutes. N'employez que le véritable — il n'y en a qu'un. Demandez-le dans toutes les parfumeries, salons de coiffure, pharmacies et magasins à rayons, ou écrivez à :

W. T. PEMBER STORES, LIMITED
Spécialistes des cheveux et du cuir chevelu
129 YONGE STREET, TORONTO

John A. Huston Co., Toronto
Distributeurs dans les Pharmacies

Appliquez le Lubrifiant Antiseptique de Pember sur vos cheveux avant de vous servir de l'INECTO-Rapid. Il empêche la teinture de tacher la tête et de pénétrer dans l'organisme. Laisse les cheveux propres et fortifiés après le lavage. Un tube par emploi d'INECTO-Rapid.



NE MANQUEZ PAS DE LIRE

"La Revue Populaire" de mars

En vente dans tous les dépôts: 15 sous le Numéro

SI VOTRE ENFANT SOUFFRE DE FAIBLESSE ORGANIQUE

Si votre enfant vous cause de l'ennui en mouillant son lit, ne l'en blamez pas. Cela est dû à une faiblesse organique. Faites venir un **essai gratuit** de mon traitement simple à domicile qui corrige cette infirmité. Les adultes qui souffrent d'affections urinaires trouveront aussi ce traitement bienfaisant.

MME. M. SUMMERS 32F
BOITE 14 WINDSOR, ONT.

Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des Femmes et des Enfants.

450 RUE ST-HUBERT

Tel. Est 2177 - - Montréal.



UNE BELLE TAILLE

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme est assurée. Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Tawfik Huzi, de Téhéran, Pers

\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent :

PHARMACIE MODELE DE GOYER
180-est, rue Ste-Catherine, Montréal.

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Miller's Worm Powders sont un prompt soulagement pour les attaques des vers chez les enfants. Elles sont puissantes dans leur action et ne laisseront rien à désirer pour expulser les vers, elles redonnent de la vigueur au système des jeunes, calment la fièvre, l'état bilieux, la perte d'appétit, l'insomnie et les autres maux qui accompagnent les désordres causés par les vers dans l'estomac et les intestins.

PENSEZ-VOUS SOUFFRIR DE RHUMATISME ?

Les malaises qui vous semblent provoqués par le rhumatisme peuvent disparaître facilement. Un estomac acide causé par l'indigestion présente souvent tous les symptômes du rhumatisme. Remettez votre estomac d'aplomb avec de 15 à 30 gouttes de Sirop Seigel dans un verre d'eau et ne pensez plus au rhumatisme. Dans toutes les pharmacies.

Pilules GALEGINES

Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

LA DAME DE COEUR

(Suite de la page 37)

deux jours, flottait sur lui, l'enveloppait du réseau de ses mailles troubles, il se sentait incapable de coordonner ses idées.

Il passa chez lui, procéda à de longues ablutions qui calmèrent un peu sa fièvre puis, vers quatre heures, se dirigea — un peu comme le condamné vers le lieu de son supplice — du côté de l'avenue d'Eylau.

Les journaux qu'il avait achetés à son arrivée relataient en quelques lignes, sans commentaires — à cette époque de l'année des catastrophes de ce genre sont si fréquentes ! — le drame de la montagne suisse, l'accident de l'Oberland.

Suzanne, étant depuis plusieurs jours, sans nouvelles de Lucien, les aurait sans doute lus.

Elle aurait eu des doutes, des soupçons...

Elle serait préparée au malheur que le peintre allait lui apprendre.

A force de volonté... cette volonté dont il avait donné tant de preuves dans sa vie... qui lui avait permis de lutter pied à pied dans cette carrière artistique si dure, pour la conquête de cette renommée à laquelle il était parvenu — il avait réussi à imposer un calme relatif à son visage mâle et fier.

Seuls, ses yeux, par leur flamme douloureuse, révélaient l'atroce angoisse de son âme.

Mais comme sa main tremblait en appuyant sur le timbre !

Il n'osa pas lever la tête, craignant de voir à l'une des fenêtres, derrière un rideau brusquement écarté, apparaître la silhouette de celle dont il allait briser la vie.

... De celle pour le bonheur de qui cependant il eût fait tous les sacrifices...

... Sans hésitation... sans une ombre de regret !

Ah!... les heures cruelles de notre destin !

Un valet de chambre accourait au coup de timbre qui avait résonné là-bas, comme une plainte dans le vestibule de l'hôtel.

Et, quelques minutes plus tard, André Clertan était introduit dans le grand salon, où il s'était présenté déjà une dizaine de jours auparavant.

Rien n'y était changé. Le portrait de madame de Romeuil était posé là sur la même

table où le peintre l'avait déjà contemplé. Des roses — les fleurs préférées de la jeune femme — jaillissaient en gerbes harmonieuses du même vase à long col. Leur parfum délicieux, s'essorait dans la même atmosphère lumineuse d'un pareil resplendissant après-midi d'été.

Et pourtant, depuis ces dix jours, que de douleurs et quel drame.

Mais les larmes peuvent couler, le sang s'épancher, la mort accomplir sa hideuse besogne, les choses y restent indifférentes.

André regardait le fauteuil, dans lequel, naguère, en face de lui, s'était assise Suzanne.

C'était là qu'elle avait souri.

Là qu'elle lui avait manifesté sa confiance en lui... cette confiance sans bornes qu'elle accordait à sa droiture, à sa loyauté.

Là qu'elle lui avait dit :

— Je n'ai nulle inquiétude à placer mon mari sous votre sauvegarde.

Et c'était là qu'il allait lui broyer le cœur !

Dieu ! l'épouvantable calvaire !

Il se raidissait. De la sueur mouillait son front et ses tempes.

Ses doigts se crispaient au dossier d'un fauteuil.

Mais il resta debout. Il attendit... la gorge sèche, les veines saillant aux tempes sous l'afflux violent du sang, comme des cordes.

Une pendule d'onyx, merveilleux bijou sculpté, sur la cheminée de marbre blanc, martela les cinq coups de l'heure. Le son argentin tomba comme une musique dans le silence.

Et Clertan comprit qu'il n'entendrait plus jamais par la suite sonner cette heure sans revivre l'effroyable horreur de la minute présente.

Mais la porte s'ouvrit doucement de même encore qu'à la visite précédente du jeune homme. Elle se refermait aussitôt.

Le peintre, une seconde, clo-sait instinctivement ses paupières.

Quand il les rouvrit, il aperçut, à trois pas devant lui, dressée dans la lumière, madame de Romeuil qui, dans sa main crispée, tenait des papiers froissés.

Elle n'avait pas encore prononcé un mot.

Et lui, les lèvres tremblantes cherchait ceux qu'il allait dire.

Il voyait Suzanne très pâle, avec un visage glacé, les lèvres serrées, les prunelles fixes, pleines d'une lueur étrange, d'une lueur métallique.

Comment ne s'était-elle pas élancée déjà vers lui pour le questionner, pour manifester sa surprise, son inquiétude aussi ?

Cette attitude muette le surprenait, le troublait davantage encore.

Il parvint à prononcer :

— Madame, avant tout, je vous supplie de ne point vous alarmer outre mesure en me voyant ici seul à cette heure.

Elle dit à son tour :

— Mais vous devez vous rendre compte, monsieur, que je ne suis nullement alarmée.

La réponse était aussi singulière que cette attitude raide... composée de la jeune femme.

Elle continuait à attacher son regard — un regard vague, fixe d'hallucinée — sur le peintre.

— C'est mon mari, n'est-ce pas, monsieur, qui vous envoie auprès de moi ?

— C'est à cause de lui... oui, madame, que je suis ici... balbutia-t-il.

— Il est resté en Suisse ?

— Oui.

— Vous priez de revenir seul ?

— Madame...

— Pour me faire part du malheur qui me frappe ?

— Vous savez donc... Vous avez été avertie déjà ? fit André décontenancé par le ton singulier avec lequel la jeune femme s'exprimait.

Il s'attendait à la voir tout de suite affolée, sanglotante, et il restait interdit devant cette froideur tragique dont elle faisait preuve.

— Oui... j'ai été avertie... oui... je sais.

— Alors, puisqu'il en est ainsi, il me faut, madame, solliciter de votre bonté... de votre générosité... de votre douleur aussi, non un pardon que vous ne m'accorderiez pas, mais un peu d'indulgence, un peu de pitié... Car je vous le jure... en vous parlant, comme je le faisais, l'autre jour, j'étais sincère. Et si les apparences sont contre moi aucune faute grave pourtant ne saurait m'être reprochée.

(A suivre)

ROMAN LITTÉRAIRE DU "SAMEDI"

LA SECONDE FEMME

PAR E. MARLITT

I

Au-dessus de l'étang, bien haut dans le ciel bleu, se trouvait un point noir qui demeurait immobile; la nappe d'eau fourmillait de poissons. D'habitude l'étang était solitaire, abandonné, et les vieux arbres qui se tenaient sur ses rives en se contemplant dans le miroir qui était à leur portée, ne pouvaient venir en aide aux victimes dont les écailles argentées et étincelantes attiraient un voleur au plumage gris. Celui-ci fondait tout à coup sur les imprudents, se livrait à une pêche fructueuse, et regagnait impunément les airs, après s'être gorgé de butin.

Aujourd'hui le voleur n'osait se montrer. Il y avait des hommes autour de l'étang, de grands et de petits, et ceux-ci jouaient, criaient, riaient et faisaient un tapage joyeux, lequel rendait l'oiseau de proie morose, car il était condamné à l'inaction, et par conséquent à la diète.

Du bruit, beaucoup de bruit, et de la fumée... La journée s'annonçait mauvaise pour le perfide voleur aérien. Il décrivit dans l'éther bleu des cercles toujours plus larges, toujours plus élevés, et tout à coup un joyeux hurrah!... poussé par les enfants, le fit disparaître complètement.

Sur la rive gauche de l'étang se trouvait un tout petit village de pêcheurs: huit cabanes disséminées au hasard, protégées par des tilleuls séculaires, et tellement basses, que leur toit de chaume atteignait au plus les plus basses branches des arbres.

Depuis le seuil, voisins de la rive, d'épais tapis couvraient le sol; de lourdes soieries chatoyantes garnissaient les meubles, se drapaient autour des fenêtres et couvraient les murs, auxquels étaient suspendues de

belles et curieuses glaces de Venise.

La maison princière où nous sommes avait, parmi ses traditions soigneusement entretenues, la coutume de faire planter un tilleul par chaque héritier du trône parvenu à sa huitième année.

La prairie, située à gauche de l'étang et désignée par le nom de « la Fête de mai », était ainsi devenue une sorte de curiosité historique, une manière d'arbre généalogique en action.

Aujourd'hui, au mois de mai, l'acte équivalait à une sorte de prise de possession de la souveraineté devait être accompli par le prince héritier s'appelant Frédéric. Bien entendu, la cour et la famille souveraine fêtaient ce jour où l'on soudait un nouvel anneau à la chaîne de la vieille tradition. Tous les enfants des personnes que leurs fonctions attachaient à la cour avaient été invités.

Mais aussi la fête était en quelque sorte double. Dix-huit mois avant ce jour, le duc régnant, père de l'héritier du trône, était mort, et pour la première fois sa veuve, la jeune et jolie duchesse, avait quitté ses austères vêtements de deuil.

Elle était là près du tilleul nouvellement planté. On ne pouvait douter un instant en l'apercevant qu'elle ne fût la plus puissante dame de la réunion. Elle était vêtue d'une robe dont la blancheur, — terme consacré, et cette fois rigoureusement vrai, — rivalisait avec celle de la neige; à sa ceinture se voyait une modeste rose des haies. La petite ombrelle doublée de soie pourpre qu'elle tenait au-dessus de sa tête découverte tamisait une lueur rosée sur son visage, sur son nez si fin et ses lèvres un peu épaisses, mais faiblement colorées. Ses cheveux noirs avaient une teinte vigoureuse.

Une ombre légère estompait le tour de ses yeux et accusait davantage, par le contraste, son teint mat et pâle.

Elle suivait du regard le vol de l'oiseau de proie avec l'attention que la bande des enfants accordait de son côté à la fuite de cet animal de rapine, qu'ils avaient saluée par des clameurs enthousiastes et triomphantes.

« Voilà que cette fois encore tu n'as pas crié avec nous, Gabriel, » dit avec colère un petit garçon à l'un de ses compagnons, plus âgé, qui se tenait près de lui, et dont l'habillement en simple toile blanche contrastait avec l'élégance somptueuse des autres enfants.

Le jeune garçon ainsi interpellé garda le silence et fixa son regard à terre. Ce mutisme exaspéra son interlocuteur.

« N'as-tu point de honte ? » reprit celui-ci avec véhémence. « N'auras-tu jamais honte de rien ni de personne ? Tu vas crier tout de suite hurrah ! entends-tu ?... » fit-il d'un ton de colère méprisante.

Le jeune garçon vêtu de blanc détourna la tête avec angoisse. Il semblait chercher une issue pour s'éloigner. Au même instant le petit garçon leva sa cravache avec la rapidité de l'éclair, et s'en servit pour le frapper au visage.

La bande d'enfants s'écarta vivement. Le petit garçon qui venait d'accomplir cet inexplicable acte de brutalité demeura isolé, tout tremblant de fureur. Il avait une beauté idéale et portait avec une élégance native son costume de velours vert; ses boucles brunes, qu'il secouait avec une expression de défi, lui donnaient un caractère de force bien accusé. Aucun des enfants présents, pas même l'héritier de la couronne, ne pouvait lui être comparé pour la grâce et la distinction.

Sa gouvernante, pâle et épouvanlée, s'approcha aussi rapi-

dement que le lui permettait son émotion; mais déjà la duchesse avait saisi la petite main crispée de l'enfant.

« Ceci n'est pas bien, Léo, » dit-elle. Mais il n'y avait pas de reproche sérieux dans l'intonation de ces paroles, de même que l'on n'aurait pu y discerner une vive tendresse.

L'enfant arracha sa main avec emportement aux doigts veloutés et satinés qui l'avaient saisie. Il jeta un regard farouche et dédaigneux sur celui qu'il avait frappé, et qui s'éloignait, puis, se retournant, il dit avec insouciance :

« Bah ! il n'a que ce qu'il mérite. Papa est comme moi, il ne peut le souffrir, et il dit toujours : « Ce poltron a peur de sa propre voix. »

— Soit, petit entêté. Mais alors, pourquoi exiges-tu toujours que ce Gabriel te suive partout ?

— Parce que... eh bien !... parce que cela me convient ainsi. »

Et, pour accompagner cette déclaration tyrannique, il rejeta en arrière sa tête bouclée, tourna le dos à la compagnie, comme si elle n'existait pas même pour lui, et disparut derrière l'une des cabanes. Il fit des circuits savants et compliqués pour atteindre l'un des vieux tilleuls au tronc massif, derrière lequel l'enfant battu s'était réfugié.

Cet enfant s'appuyait contre l'arbre. Il était âgé de treize ans environ, et offrait à l'observateur un visage profondément mélancolique sur un corps souple, gracieux, mais qui semblait dépourvu de muscles. Il avait trempé son mouchoir dans l'étang, et le pressait contre sa joue gauche, tandis que ses lèvres tremblaient nerveusement, moins peut-être sous l'empire de la douleur physique que sous l'influence de l'indigne outrage subi.

Il n'y a qu'une
qualité de
**POUDRE
A PATE
MAGIQUE**
et c'est la plus
haute qualité

Fabriquée en Canada
**NE CONTIENT
PAS D'ALUN**
LA CIE. E.W. GILLET LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC



Le petit Léo tourna plusieurs fois autour de lui, tout en faisant siffler sa cravache dans les airs.

« Cela fait-il très mal ?... » dit-il brusquement et durement, les sourcils froncés, et en frappant le sol de son petit pied.

Gabriel venait d'enlever le mouchoir qui lui servait de compresse, pour le replonger dans l'eau. Une raie rouge traversait sa joue gauche.

« Non, » répondit-il d'une voix douce et extraordinairement harmonieuse, « cela brûle encore un peu, voilà tout. »

A l'instant la cravache tomba à terre. Ce fut avec une exclamation passionnée, douloureuse que l'enfant se précipita sur Gabriel en l'étreignant dans ses bras. On entendait ses dents claquer, tandis qu'il essayait un discours sans cesse entrecoupé :

« Je suis un misérable!... je suis un enfant trop méchant!.. Prends ma cravache, Gabriel... Elle est là par terre... Prends-la, et bats-moi, je t'en prie... je t'en supplie. »

Les autres enfants, qui s'étaient rapprochés, contemplant avec surprise ce dénoûment inattendu d'une scène pénible.

La duchesse était là, aussi, et s'était rapprochée toujours davantage, comme si elle eût été attirée invinciblement vers l'enfant repentant. Elle le saisit dans ses bras, le pressa contre son cœur et couvrit de baisers son beau visage.

« Raoul !... » dit-elle à voix basse. Ce nom fut murmuré plutôt que prononcé. Mais l'oreille de l'enfant l'avait perçu.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » fit-il en se débattant énergiquement. « Ce n'est pas mon nom... Raoul est le nom de papa. ? »

Le pâle visage de la duchesse s'empourpra. Elle recula et demeura un instant immobile. Puis, tournant lentement la tête, elle jeta derrière elle un regard incertain, empreint de confusion. Les dames qui l'entournaient avaient disparu par la porte de la cabane voisine.

II

Un équipage de la cour venait de la ville voisine. Un homme s'y trouvait, et près de lui, sur les coussins de soie bleue, reposait un jeu de croquet. La voiture tournait sur la route qui conduisait à l'étang, et rencontra un individu sortant d'un bosquet. L'homme placé dans la voiture fit aussitôt arrêter les chevaux.

« Dieu le bénisse, Mainau ! » s'écria-t-il. « On aspire à ta présence, on désire ta compagnie, et je te rencontre flânant dans le plus invraisemblable des chemins de traverse ! Le tilleul est planté depuis longtemps. As-tu donc renié la plus glorieuse des traditions de la maison Mainau ? »

Mainau descendit de voiture et prit avec son ami Rüdiger le sentier qui conduisait au village des pêcheurs.

Ils présentaient en se rapprochant un contraste bizarre.

Celui qui venait de quitter la voiture était petit, agile, et semblait très bienveillant. Son compagnon était tellement grand que sa tête atteignait les branches basses des arbres; il y avait en lui quelque chose de particulier, le marquant d'un trait tout à fait distinct; sa main fine et blanche semblait inerte et languissante, puis tout à coup se fermait comme pour jeter à terre et frapper d'un coup mortel un ennemi exécré. Le petit garçon emporté qui venait de se faire remarquer près de l'étang lui

ressemblait trait pour trait d'une façon surprenante.

« Maintenant, marchons... » dit M. de Rüdiger. « Nous n'arriverons jamais assez tard pour le dîner d'aujourd'hui... Brr!... De la bouillie et des poudings de toutes les variétés imaginables !... Du reste, je n'ai pas de remontrances à redouter, puisque je te ramène... A propos, ton absence devait durer deux jours ? C'est du moins ce que ton Léo a dit à la duchesse. »

— Mon absence devait en effet durer deux jours. »

Cette réponse très laconique coupa court aux questions que le petit interlocuteur de M. de Mainau brûlait de lui adresser. A peine si on l'entendit murmurer ces mots : « Où as-tu été?... » Et, suivant toute apparence, M. de Mainau ne les avait pas perçus, car il ne répondit mot.

On avait atteint un coude de la route. A cette place le bosquet touffu se déchirait subitement, et ouvrait sur l'étang et sur le petit village une perspective charmante.

Tandis que les jeux bruyants continuaient sur la prairie de la Fête de mai, la duchesse, suivie par plusieurs, dames et seigneurs, se mettait lentement en marche... Elle avait aussi la démarche nonchalante, la grâce ondulante des créoles.

« J'ai des reproches à vous adresser, baron de Mainau, » dit la duchesse d'une voix quelque peu hésitante. « Vous arrivez bien tard. »

Le baron de Mainau, tenant son chapeau de sa main droite, s'était profondément incliné. Les rayons de soleil faisaient étinceler les boucles noires de la chevelure qui garnissait cette tête devant laquelle toutes les femmes tremblaient, s'il faut en croire les propos de M. Rüdiger.

« Je dois confesser à Votre Altesse, » répondit-il, « que je me trouve assez puni pour que le châtiment sous forme de reproches me soit évité. Cependant je ne puis affirmer que je me sens malheureux, et Votre Altesse elle-même refuserait d'ajouter foi à l'affirmation contraire, si elle connaissait la cause de mon retard. »

Il attendit vainement une question. La duchesse gardait le silence et retenait sa respiration. Courbant la tête plus respectueusement que jamais, le baron de Mainau continua en ces termes :

« J'arrive de Rüdisdorf, où j'ai été visiter ma tante de Trachenberg, et je demanderai à Votre Altesse la permission de lui annoncer que je suis fiancé à Juliane, comtesse de Trachenberg. »

Les personnes qui entouraient la duchesse semblaient subitement changées en statues... Qui donc aurait osé rompre, fût-ce par un murmure, le silence effroyable qui régna quelques instants, ou bien jeter un regard indiscret sur le maintien de la duchesse, laquelle, pétrifiée elle-même, serrait l'une contre l'autre ses lèvres subitement palies? Sa nièce, la jeune princesse Hélène, sauva la situation. Elle se mit à rire aux éclats en s'écriant :

« Quelle singulière idée vous avez là, baron de Mainau, d'épouser une femme qui s'appelle Juliane !... Juliane !... Mais c'est un nom d'aïeule ! Elle a sans doute une paire de lunettes qui pincet son nez. »

M. de Mainau s'associa de tout cœur à ce rire enfantin, et la duchesse sourit à son tour avec ses lèvres décolorées. Elle adressa au fiancé les compliments d'usage en pareille circonstance, avec autant de calme et un maintien aussi assuré que l'aurait pu faire toute autre souveraine traitant avec bienveillance le plus soumis de ses courtisans.

Son visage avait toujours eu la blancheur immaculée du lys, et ses yeux laissaient échapper très souvent une flamme toute méridionale. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que l'on remarquât en cet instant et sa blancheur, et l'éclat de son regard. Elle avait parlé et salué avec sa grâce habituelle, elle avait disparu légère comme une vision... Personne ne pouvait savoir que, à peine cette porte fermée derrière elle, la belle duchesse s'était précipitée à l'intérieur de la chaumière, et qu'elle était tombée d'un seul mouvement sur le tapis qui couvrait le sol, comme un pin brisé par la tempête... On ne savait pas qu'elle avait arraché sa couronne avec égarement, et que, dans une douleur d'autant plus âcre que les larmes ne lui venaient pas en aide, elle avait essayé de déchirer de ses ongles fins les tentures de soie qui garnissaient la pièce... Et elle n'avait qu'un temps bien court à donner en pâture à cette douleur, qui était et qui devait rester igno-

rée... Quelques instants lui appartenaient; elle pouvait en disposer pour exhiler sa souffrance, puis ses lèvres contractées devaient s'imposer un sourire, et cette nombreuse compagnie devait la revoir calme, gaie, bienveillante avec grâce et dignité.

Pendant ce temps, le baron de Mainau, donnant toujours la main à son fils, se promenait sur les bords de l'étang, et suivait avec beaucoup d'intérêt, semblait-il, le mouvement de la foule. Chacun lui avait offert des vœux et des félicitations, mais la réunion paraissait frappée de paralysie subite, et M. de Mainau se vit très rapidement seul. Tout à coup Rüdiger surgit à ses côtés.

« Epouvantable vengeance ! Revanche éclatante ! » murmura-t-il entre ses dents, tandis qu'une sorte de frayer communiquait un frémissement à sa voix. « Bré !... Je dis volontiers avec Marguerite : « Henri, j'ai peur de toi ! » Vit-on jamais un homme sacrifier une si belle créature, et la sacrifier avec tant de raffinement, tant de cruauté impitoyable à son orgueil, toujours saignant d'une blessure déjà ancienne ? Tu agis avec une hardiesse insensée, incompréhensible... »

— Parce que je n'ai pas dit d'avance : Cette fois, c'est moi qui ne veux pas, as-tu donc cru que je me laisserais épouser ? »

Le petit compagnon de M. de Mainau l'examina à la dérobée... Ce baron si bien appris se montrait par moments trop rude, pour ne pas dire grossier.

« Mon unique consolation dans cette fâcheuse affaire, » dit M. de Rüdiger avec ressentiment, « c'est que pour faire beaucoup de mal tu te fais à toi-même beaucoup de mal. »

— Tu m'accorderas que cette considération me concerne seul, absolument seul.

— Mon Dieu ! oui !... cela ne supporte pas la discussion... Mais... que résultera-t-il de tout cela ?

— Ce qu'il en résultera ?... » répondit Mainau en riant. « Un mariage, mon cher Rüdiger, noces et festins. »

— Vraiment ? Mais tu n'as jamais mis les pieds dans cet endroit que tu appelles Rüdisdorf... je le sais pertinemment. C'est donc dans l'Almanach de Gotha que tu as cherché une fiancée ?

— Tu l'as deviné, ami.

— Hein ! hein ! Bonne souche, je ne dis pas... noblesse

authentique demeurée pure de tout alliage, mais... mais... ainsi que chacun le sait, Rüdisdorf est maintenant un désert, un vrai désert désolé... Et comment est-elle ?

— Mon bon Rüdiger, c'est un échalas âgé de vingt ans, aux cheveux rouges, aux yeux baissés. Je n'en sais pas davantage. Son miroir doit être mieux instruit... Bah !... qu'importe cela ? Je n'ai besoin ni d'une jolie femme, ni d'une femme riche. Qu'elle soit vertueuse, c'est tout ce qu'il faut, d'humeur accommodante, cela est indispensable, car j'entends demeurer libre et rester le maître... Tu connais maintenant mes idées sur le mariage. »

III

« Liane, regarde !... Vois donc le présent que Raoul envoie à sa fiancée ! Cela vaut six mille thalers, » s'écria la comtesse de Trachenberg. Puis elle s'élança sur l'escalier.

Le salon dans lequel elle entra était situé au rez-de-chaussée d'un château orgueilleux. Sa façade gigantesque semblait être une immense plaque de verre, aux veines de plomb, interrompue seulement par des portes étroites, et séparant seule le parquet du salon du sol de la terrasse. Au-delà de la balustrade de cette terrasse, on apercevait des tapis de verdure découpés par des sentiers sablés, dont les points de jonction étaient marqués par des groupes en marbre. Cet élégant parterre entourait un petit bois touffu, et en face de la porte principale du salon s'étendait à perte de vue et en ligne bien droite une avenue interminable. Au travers de cette avenue, et dans un horizon lointain, on apercevait un jet d'eau qui étincelait sous le soleil de mai.

Lorsque la comtesse de Trachenberg entra dans le salon, la travailleuse tressaillit d'effroi. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, la fleur disparut dans les profondeurs d'une corbeille à ouvrage, et divers petits outils allèrent s'abriter, contre le syringa, sous la serge verte qui garnissait la corbeille.

« Ah ! c'est maman !... » s'écria une jeune fille assise près de la table, et tournant le dos à la porte d'entrée. Sur ce dos tombait un manteau couleur de flamme... La jeune fille avait entièrement défait ses cheveux,



Ne négligez pas le Catarrhe à cette époque-ci !

Le printemps s'attaque toujours aux endroits sensibles de la santé des gens. C'est la saison des rhumes de cerveau. Nez et tête sont comme obstrués. L'haleine est mauvaise. Un épais mucus catarrheux se dégage de la gorge. Les oreilles sonnent et bourdonnent et l'on entend faiblement. C'est le temps, plus que jamais, de soigner le catarrhe. Ne le tolérez pas un seul jour de plus. — Ecrivez tout de suite et laissez-nous vous envoyer une salutaire.

CONSULTATION GRATUITE

Elle ne vous coûtera pas un sou et vous apportera sûrement le soulagement dont vous avez besoin. Nous sommes spécialisés depuis 40 ans dans les maux catarrheux du Nez, de la Gorge et des Oreilles. Ecrivez ET SACHEZ SI VOUS POUVEZ ÊTRE GUÉRI DU CATARRHE. Ecrivez simplement vos nom et adresse sur les lignes pointillées — découpez le COUPON DE CONSULTATION GRATUITE et envoyez-le-nous sans retard.

Ecrivez en français ou en anglais.

Adressez à :
LE SPECIALISTE DU CATARRHE SPROULE
409, Cornhill Building, Boston, Ma's.

Ne retardez plus. — Ecrivez TOUT DE SUITE.

COUPON DE CONSULTATION GRATUITE
Nom
Adresse

lesquels formaient une nappe compacte, incroyablement riche, dont la couleur était celle que les peintres italiens affectionnaient, et que l'on désigne par les mots « blond ardent ». L'extrémité de cette nappe d'or en fusion atteignait l'ourlet de la robe de mousseline blanche que portait la jeune fille.

En apercevant ce spectacle, la comtesse suspendit sa marche.

« D'où vient ce désordre ?... » dit-elle en regardant la chevelure de la jeune fille.

« J'éprouvais une intolérable douleur de tête, chère maman, et Ulrique a défait mes nattes pour diminuer le poids de mes cheveux, » répondit la jeune fille d'une voix quelque peu émue. « Oui, ce poids est vraiment insupportable, » fit-elle, tandis que sa tête pliait en arrière sur la nuque.

« Tu seras encore sortie en plein soleil pour chercher, arracher et transporter ici de méchantes herbes, au risque d'exciter l'hilarité des paysans... » dit la comtesse d'un ton sévère. « Quand donc ces enfantillages prendront-ils fin ? »

Elle haussa les épaules et promena un regard désapprobateur sur la table. Là se trouvaient une grande quantité de papier buvard et une presse à plantes. La jeune fille venait précisément de choisir quelques orchidées dans la gerbe de plante, et de les étaler entre les feuilles de papier.

Sa seigneurie, la comtesse de Trachenberg, née princesse Lutowiska, savait fort bien que sa fille aînée, la comtesse Ulrique, exécutait avec un talent remarquable des fleurs artificielles, qui étaient envoyées à Berlin pour y être vendues à titre de modèles. La négociation était conduite par la vieille et fidèle nourrice, et nul ne soupçonnait qu'il y avait une couronne comtale sur la tête

de l'habile ouvrière. La comtesse de Trachenberg n'ignorait pas que son fils unique, héritier d'un nom illustre, préparait, en collaboration avec sa sœur Juliane, des collections botaniques fort appréciées, qui se vendaient en Russie à un prix assez élevé. Mais elle était née princesse Lutowiska; elle ne devait pas, elle ne voulait pas connaître la source à laquelle était due l'augmentation du bien-être de la famille. Le travail de ses enfants était et devait rester à ses yeux un simple passe-temps peu digne, dans sa continuité, de leur noble origine, et, tout en en bénéficiant, elle se réservait le droit dont elle usait en cet instant, celui de leur reprocher l'usage qu'ils faisaient de leurs loisirs.

La comtesse saisit la splendide chevelure de la jeune fille, et pesa dans sa main ce poids insupportable. Quelque chose comme un éclair d'orgueil maternel passa sur ses traits beaux, mais habituellement durs.

« Il faudrait que Raoul vit cela, » s'écria-t-elle. « Folle que tu es ! Tu lui as caché la plus belle parure. Je n'oublierai jamais, et je ne te pardonnerai guère, les énormes nœuds de velours sous lesquels tu as eu la sottise de cacher, quand il est venu ici, cette magnifique chevelure. »

— Une chevelure rouge, maman !..

— Sornettes ! Voici une chevelure rouge, » dit-elle en désignant la tête de sa fille aînée. « Dieu me pardonne ! Mais que lui ai-je donc fait pour être punie à ce point ? »

Ulrique, qui avait pris une tapisserie à laquelle elle travaillait en silence, tressaillit un peu en entendant ces paroles cruelles, mais elle demeura impassible en apparence. Sa mère si belle avait raison...

Dieu lui avait envoyé une grande affliction en lui donnant une fille si laide. Mais sa sœur s'élança vers elle, appuya sa tête contre sa poitrine, la pressa tendrement contre elle et baisa pieusement ses cheveux roux.

« Le sentimentalisme va toujours son train, » murmura la comtesse de Trachenberg avec impatience, puis elle posa sur la table le paquet qu'elle apportait. Elle saisit une grande paire de ciseaux et fendit l'épaisse enveloppe, qui contenait un écrin, et une étoffe de soie blanche brochée d'arabesques d'argent.

Ce fut avec une curiosité anxieuse que la comtesse ouvrit l'écrin. Elle pencha la tête en arrière et dirigea vers les bijoux un regard expérimenté. Elle ne put contenir un mouvement de surprise pénible et une explosion d'envie.

« Regarde ! regarde ! Ma simple petite fille se rendra à l'autel plus brillamment parée que ne le fut la princesse Lutowiska, si fêtée et si honorée... » dit-elle lentement, en faisant scintiller au soleil un collier de brillants et d'émeraudes. « Oui, oui... les Mainau sont en situation de faire cela... Votre père était vraiment dans une position bien médiocre... Il n'a pu en faire autant... Et j'aurais dû, dès lors, prévoir le sort qui m'attendait. »

IV

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis que ces diverses scènes avaient eu lieu au château du Rüdisdorf. On faisait les préparatifs du mariage. Six ans auparavant, le beau château eût été, en pareille circonstance, une véritable fourmilière de serviteurs, car la comtesse avait besoin d'une nuée de domestiques, semblable à celle qui entoure une dame indienne. Six ans auparavant, l'époux serait venu chercher sa fiancée au sein d'un luxe féerique, et dans la pompe déployée par une noble et riche famille qui établit une fille bien-aimée. Aujourd'hui, on prenait la fiancée dans une demeure désolée par la ruine.

Pendant que l'on travaillait à ses préparatifs, Liane errait avec son frère à travers les champs et les forêts, avec sa boîte de botanique. Au milieu des merveilles de la nature, le savant oubliait volontiers le prochain départ de sa sœur chérie, de celle qui avait par-

tagé ses peines, ses joies, et embrassé avec ardeur ses travaux. Il l'oubliait d'autant plus volontiers que des lèvres de Liane s'échappaient souvent des mots latins, des observations ingénieuses... mais jamais le nom du prétendu. On n'avait jamais vu de plus étranges fiançailles.

Liane avait parfois entendu parler des Mainau dans la maison paternelle, — un Lutowiska avait autrefois épousé une fille des Mainau, — mais il n'y avait jamais existé aucun rapport avec ces parents éloignés. Tout à coup, des lettres datées de Schonwerth avaient été adressées à intervalles rapprochés à la comtesse de Trachenberg, qui y répondait avec empressement.

Un jour, la mère fit venir près d'elle sa plus jeune fille, et lui annonça en termes très brefs qu'elle avait disposé de sa main en faveur de son cousin Mainau. Comme la jeune fille avait objecté qu'elle ne connaissait nullement l'époux qu'on lui destinait, la comtesse lui avait coupé la parole exactement de la même façon pour son mariage avec le comte de Trachenberg; qu'au surplus on ne pouvait procéder autrement entre gens de haut lignage.

Puis, un beau jour, le prétendant était arrivé à l'improviste. Liane, à peine revenue d'une excursion dans la campagne, s'était hâtée de couvrir sa chevelure poussiéreuse avec quelques nœuds de velours noir, car on la demandait dans la chambre de sa mère. Que s'était-il passé? En vérité, elle ne le savait pas elle-même. Un homme à la tournure élégante avait quitté l'embrasure de la fenêtre devant laquelle il se trouvait, et elle avait dû baisser les yeux sous l'éblouissement des rayons dorés. Elle l'entendit parler sérieusement, fraternellement, presque comme un père, et il lui tendit une main dans laquelle elle mit la sienne, d'après l'ordre que sa mère lui avait donné d'avance, mais plus encore pour satisfaire Ulrique, laquelle l'avait suppliée et adjurée d'accepter l'époux qui s'offrait à elle.

Il était immédiatement reparti, à l'indicible soulagement de la comtesse de Trachenberg. Pendant toute la durée de l'entrevue, son esprit hantait les caves vides et le garde-manger, qui ne méritait plus son nom, tandis que la vieille Léna, ensevelie dans les pro-

fondeurs de sa cuisine, cherchait vainement à résoudre le problème de préparer avec cinq œufs et un petit morceau de veau froid un diner digne d'être servi au noble prétendant qui se présentait dans la maison comtale des Trachenberg.

Tout ce qui concernait le mariage fut traité par correspondance entre le gendre futur et la future belle-mère. Ce fut seulement avec les présents de nocce que Liane reçut quelques lignes empreintes de courtoisie et d'une sorte de galanterie de commande... Elle les parcourut froidement, et les déposa au fond de l'écrin. Comme celui-ci ne fut jamais ouvert par elle, il en faut bien conclure que l'unique lettre du fiancé ne fut jamais relue...

Mais tout se préparait avec un si profond respect des convenances et de l'étiquette aristocratique, avec tant de mesure et de solennité, que la comtesse de Trachenberg s'en trouva assez réjouie pour condescendre à prendre ses repas avec ses enfants peu de jours après la scène violente qui a été racontée. Même elle daigna leur adresser quelquefois la parole. Elle ne savait pas, — ou peut-être ne se souciait-elle pas de le savoir, — que Liane éprouvait la plus amère des souffrances en voyant s'approcher le moment de la séparation. Elle eût été, du reste, excusable de l'ignorer, puisque la triste fiancée n'avait pas laissé deviner sa douleur, même à son frère... même à sa sœur.

Le jour fixé pour le mariage se leva dans un ciel gris, couvert, avec une atmosphère presque glacée. Pourtant on était au mois de juillet. Mais, après des jours de chaleur, était venue une pluie tenace, qui cinglait le feuillage et faisait entendre sans interruption un clapotement uniforme. Cela n'était pas gai, et pourtant la vieille Léna levait de temps à autre les yeux au-delà de ses poêlons, et se réjouissait, conformément à une antique superstition, de voir tomber la pluie le jour du mariage. Chacun sait, en effet, que cela constitue un présage de prospérité.

Une unique voiture se dirigeait vers le château. Un véhicule loué à la station du chemin de fer venait à sa suite. Tandis que cette voiture s'engouffrait dans les remises complètement vides, deux hommes

montraient lentement les degrés du perron. Le baron de Mainau faisait preuve d'une exactitude ponctuelle. Il entra au salon trente minutes avant l'heure marquée pour la cérémonie.

« Que Dieu me pardonne!... » murmura la vieille Léna, qui s'était placée à la fenêtre de la cuisine, et la quitta toute troublée. « Mais cela ne me fait pas l'effet d'être un marié, cela ! »

Les portes vitrées s'ouvrirent à deux battants, et la comtesse de Trachenberg s'avança au-devant des voyageurs. Les gouttes de pluie scintillaient sur la queue de sa robe de violet, et rappelaient les rares diamants qui ornaient sa coiffure, et dont elle n'avait jamais consenti à se séparer. Ce fut en souriant avec douceur qu'elle tendit aux nouveaux venus ses belles mains entourées d'un flot de dentelles. Celles-ci étaient, comme les diamants, « une épave sauvée du naufrage ».

On se hâta de se mettre à l'abri de la pluie dans la chambre de la comtesse, et le baron de Mainau présenta son témoin, M. de Rüdiger. Une conversation frivole s'engagea entre ces trois personnes.

Les deux battants d'une porte latérale s'ouvrirent solennellement et par cette porte entra la fiancée, donnant le bras à son frère, et suivie d'Ulrique. Le voile tombait sur son visage et couvrait à moitié son buste par devant, tandis que par derrière il atteignait l'ourlet d'une robe de mousseline blanche tout unie, au corsage montant, garni, en guise de collier, d'un cordon de fleurs d'oranger. Cela ne ressemblait pas du tout à la belle robe de soie blanche, tissée d'argent, qui avait été envoyée pour la circonstance. La plus modeste bourgeoise. Elle s'avança les yeux baissés, et par conséquent ne remarqua pas plus le regard étonné par lequel le baron de Mainau la mesura, que l'expression de pitié ironique qui succéda à ce regard. Mais elle tressaillit quand sa mère se précipita vers elle.

« Que signifie cela? Qu'est-ce que cet accoutrement? As-tu perdu la tête? »

Et après la cérémonie, quelle hâte! Le discours du prêtre avait duré trop longtemps... On ne pouvait à aucun prix manquer le train du chemin de fer. Pendant le service, quel-

(Suite à la page 44)

La VERITABLE MELASSE

Extra Fancy

des BARBADES

CETTE marque de commerce sur chaque baril est votre garantie et la garantie de votre épicier que le contenu est bien la melasse la plus renommée du monde entier.



Riche en Vitamines et
Sels Minéraux



SERVEZ-EN SUR LA TABLE ET EMPLOYEZ-LA DANS LES ALIMENTS SCIF



POUR LA PREMIERE FOIS AU CANADA

Aussi beau et aussi rare que "Cœurs Ennemis"

EST LE ROMAN COMPLET DE

La Revue Populaire D'AVRIL

"MALGRÉ EUX"

par B. NEULLIES

Introuvable en librairie

ACHETEZ VOTRE REVUE
DE BONNE HEURE

15 sous

**La Revue
Populaire**

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNE-
MENT

Ci-inclus veuillez trouver
la somme de \$1.50 pour 1 an
ou 75c pour 6 mois d'abon-
nement à La Revue Popu-
laire.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131, rue Cadieux, MONTREAL

ne part pas au frottement



VERNIS LIQUIDE POUR POËLE

Nonsuch

Donne un poli rapide qui dure longtemps

FABRIQUÉ EN CANADA
NONSUCH MFG. CO. LIMITED
TORONTO

aussi bon que le Vernis d'argent
Nonsuch



Reconnaissez-le à cette marque

KRAFT CHEESE

FROMAGE

Provenant des riches Pâturages Canadiens

Les mères apprécient cette huile.—Les mères qui savent comme le croup peut atteindre subitement leurs enfants et combien il est nécessaire d'appliquer promptement un remède, ont toujours sous la main une provision d'Huile Electrique du Dr Thomas parce que l'expérience leur a démontré que c'est une excellente préparation pour le traitement de ce mal. Et elles agissent sagement parce que les usages multiples de ce remède le rendent précieux.

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE les Poils et Duvets

Procédé moderne, efficace sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier Postal 2234, Montréal.

Reconnu comme le principal spécifique pour la destruction des vers, Mother Graves' Worm Exterminator a fait ses preuves comme un bienfait partout pour les enfants qui souffrent. Il échoue rarement.

LA SECONDE FEMME

(Suite de la page 43)

ques gouttes de pluie, — les dernières, — avaient encore frappé les vitraux colorés de la chapelle. C'était là l'unique musique accompagnant le service religieux de ce mariage étrange.

La table était dressée dans le salon, et le déjeuner fut immédiatement servi. Le frère et les deux sœurs ne touchèrent à aucune nourriture. Magnus, les yeux remplis de larmes, tenait la main de sa chère Juliane, et s'isolait dans ses regrets. Ulrique, plus forte, gardait un morne silence.

« Juliane, oserai-je vous avertir qu'il faut nous mettre en route tout de suite ?... »

Et le baron de Mainau, sa montre à la main, s'avança vers sa femme. Elle tressaillit... C'était la première fois que son nom était prononcé par cette voix. Il s'exprimait avec une extrême politesse... Et pourtant, comme ce nom résonnait durement, étrangement, sans le diminutif que tout le monde, — sa mère elle-même, — avait peu à peu substitué à ce nom de Juliane... Elle s'inclina légèrement, et les deux sœurs, quittant le salon, se sauvèrent dans leur chambre.

« Liane, il est effrayant !... » s'écria Ulrique dès que la porte fut refermée derrière elle, et un flot de larmes longtemps contenu s'échappa de ses yeux, tandis que la courageuse fille, qui habituellement savait si bien dominer ses impressions, enfonçait son visage dans les coussins du sofa.

« Tais-toi ! tais-toi !.. Ne m'ôte pas ma force... Espérais-tu qu'il en serait autrement ?... Moi pas, » dit Liane d'une voix oppressée, tandis qu'un sourire mélancolique passait sur ses lèvres. Elle enleva soigneusement sa couronne de fleurs d'oranger et la plaça dans l'armoire qui avait contenu jusqu'ici les petits souvenirs de sa vie de jeune fille, tant au pensionnat que dans la maison paternelle. Quelques minutes lui suffirent pour échanger sa toilette de mariée contre un modeste costume de voyage, de teinte grise. Un petit chapeau rond, uniquement garni d'un épais voile gris, vint cacher sa belle chevelure, et, saisissant une ombrelle, Liane dit :

« Je veux une fois encore aller près de mon père.

— Reste encore un instant, » fit Ulrique d'un ton suppliant.

« Non... non... Je ne dois pas faire attendre le baron de Mainau, » répondit Liane d'une voix grave.

Elle étreignit les épaules de sa sœur, puis elles quittèrent ensemble la chambre qu'elles avaient habitée ensemble.

Dehors, sur la terrasse, il y avait un peu de mouvement. On entendait le pas de deux hommes qui se promenaient lentement et atteignaient l'extrémité de cette terrasse placée exactement au-dessous de la fenêtre dont Ulrique avait ouvert le volet. Les deux sœurs jetèrent un coup d'œil en dehors. Le baron de Mainau s'était appuyé contre la balustrade et contemplait la campagne. Ce n'était plus l'automate compassé qui avait figuré avec tant d'indifférence dans la cérémonie nuptiale. Il avait allumé un cigare, et, entre chaque nuage bleuâtre qu'il envoyait vers le ciel, il plaçait une parole non pas gaie, mais amusante, si l'on en devait croire les rires et les protestations de son compagnon.

« Je ne dis pas qu'elle soit une beauté... Mon Dieu ! je sais mieux que personne combien il y a de degrés en cette matière, » disait le comte de Rüdiger. Et chacune de ses paroles arrivait claire et distincte jusqu'à la galerie de marbre. « Non... j'en conviens, mais elle a quelque chose de très particulier que je ne puis encore définir. Son nez ne peut être classé parmi les nez grecs ni romains, à coup sûr... Mais, mon Dieu ! à quoi bon ? Qu'est-ce que cette forme de nez a de remarquable ?... Bref, je trouve que son visage est rempli d'agrément. »

Le baron de Mainau leva les épaules.

« Hum !... soit, » fit-il avec une intonation railleuse. « C'est une jeune fille timide, au caractère craintif, avec une expression dolente et des yeux de nuance violette, à la Vallière... à ce qu'il me semble du moins. Mais regarde, » ajouta-t-il en s'animant tout à coup, « regarde ce paysage, Rüdiger ! Ah ! l'individu qui a dessiné le parc de Rüdisdorf était un artiste de génie. Qu'il a été bien inspiré en donnant un semblable cadre à ce château ! »

— Allons donc !... » dit M. de Rüdiger avec emportement. « Il s'agit bien de cela ! Tu sais que je ne perds pas mon temps

à examiner et admirer de pareilles choses... De beaux yeux ! Une belle chevelure !... Bonté divine ! Quelle chevelure ! quelles nattes magnifiques se traînaient tantôt sur les dalles de la chapelle !

— Oui... c'est une variante un peu décolorée de la chevelure héréditaire des Trachenberg, » répondit Mainau avec indifférence. « Si je ne me trompe, cette nuance à la Tittien est tout à fait en vogue dans ce moment. Tous les romans fourmillent de chevelures plus ou moins rousses. Celle-ci l'est plutôt moins que plus : grand bien lui fasse !... et tant mieux pour elle ! Je l'admire peut-être dans un portrait... mais chez ma femme !... »

Il souffla sur la balustrade pour écarter les cendres que son cigare y avait laissé tomber, puis s'accouda et se plongea avec obstination dans la contemplation des points de vue ménagés dans le parc.

Liane couvrit instinctivement son visage avec l'épaisse gaze de son voile. Même sa sœur, qui écoutait douloureusement cette conversation, ne devait apercevoir sur ses joues la rougeur de l'humiliation.

La comtesse de Trachenberg se promenait dans le parterre en compagnie du prêtre qui avait célébré le mariage. Tout à coup elle se dirigea vers le château et monta vivement le perron qui conduisait à la terrasse.

« Un mot, mon cher Raoul, un seul mot, » dit-elle en posant sa main sur le bras de son genre.

Et elle parcourut lentement la terrasse en causant de choses indifférentes jusqu'à ce qu'elle fût assez éloignée des deux assistants.

« A propos !... » fit-elle en s'arrêtant tout à coup, « tu pardonneras une petite indiscretion due à la sollicitude maternelle. Il m'est pénible, crois-le, de toucher à une semblable question au dernier moment, à l'heure solennelle de la séparation... Puis-je savoir combien Liane aura d'argent de poche ? »

— Exactement autant que ma première femme : trois mille thalers. »

La comtesse baissa la tête avec satisfaction.

« Elle peut se féliciter de son sort, » dit-elle. « Je n'ai pas été partagé de la sorte à son âge. »

Son gendre accueillit par un sourire ironique, — qu'elle ne vit pas, — le profond et sincère soupir que cette réflexion amena sur ses lèvres.

« Et dis-moi, Raoul, » reprit-elle, tu ne seras pas trop mauvais pour elle, n'est-ce pas ?

— Qu'entendez-vous par là, ma tante?... » dit-il en lui adressant un regard presque courroucé. « Pouvez-vous supposer un seul instant que je sois assez mal-appris pour jamais manquer d'égards envers la femme qui porte mon nom, assez grossier pour oublier un seul instant les devoirs que la politesse nous impose envers tout le monde ?

Ulrique saisit sa sœur et la serra contre son cœur en pleurant amèrement.

Les deux sœurs s'étreignirent encore une fois. Puis Liane se sauva sans oser jeter un regard en arrière. A l'autre extrémité de la galerie de marbre se trouvait Magnus, qui la reçut dans ses bras en pleurant aussi amèrement qu'Ulrique. Mais la voiture était avancée devant le perron. La comtesse de Trachenberg, en compagnie de ses trois hôtes, attendait sa fille pour lui faire des adieux pleins de convenance, et non pas déchirants comme ceux auxquels venaient de s'abandonner ses enfants. Liane, tenant de sa main crispée son voile bien plaqué sur son visage, s'arrêta devant sa mère.

« Va, mon enfant, » dit celle-ci en la baisant au front, « va!... tu as la bénédiction de Dieu et la mienne ! »

Malheureusement, un geste théâtral et ridiculement effecté vint changer la signification de ces mots. Elle leva le voile de la jeune baronne, baisa son front, et la voiture roula dans la direction de la plus prochaine station du chemin de fer.

V

Après un trajet de quatre heures, les voyageurs atteignirent la gare de la petite capitale du pays. La nouvelle vie qui s'ouvrait pour Liane lui apparut dans son éclat. La voiture qui l'attendait pour la conduire au château de Schonwerth, distant d'une heure environ, était de nature à exciter, sinon l'admiration des personnes accoutumées aux magnificences de bon goût, du moins leur attention et leur approbation. L'extérieur, d'une sombre nuance brune, n'avait pour tout orne-

ment que l'écusson et le tortil des Mainau. Mais l'intérieur était capitonné d'une étoffe de soie gris argent, aux reflets lumineux, et les deux chevaux, conduits par un cocher majestueux, étaient des pur-sang. La modeste robe grise qui servait de costume de voyage à la jeune femme sembla encore plus terne au contact de ces cousins soyeux, et, en la voyant blottie dans le coin de cette belle voiture, on eût dit qu'un prince des contes de fées enlevait à ses forêts natales une fille de charbonnier, encore vêtue de la grossière enveloppe qui lui servait de vêtement.

Tandis que M. de Rüdiger s'asseyait près de Liane, le baron de Mainau escaladait le siège du cocher, en faisant descendre celui-ci et s'emparait des rênes.

L'attelage, qu'il conduisait négligemment, — en apparence, — bondit sous sa main, et s'engagea au grand trot sur la large route conduisant au château de Schonwerth.

La voiture quitta la grande route pour s'engager dans un chemin ombragé, qui paraissait livrer passage à regret aux importuns venant rompre le majestueux silence de la forêt.

Tout à coup, à cinquante pas de distance, apparut en travers de la route une dame en costume d'amazone.

« Mainau!... la duchesse!... » s'écria Rüdiger.

L'avertissement était inutile. M. de Mainau avait déjà relenti l'allure de ses chevaux, et ceux-ci marchaient au pas lorsqu'on s'approcha de la duchesse, qui venait d'être rejointe par une dame également à cheval.

La duchesse, dans son habit noir, la chevelure rejetée en arrière, et couverte d'un chapeau à larges bords et à longue plume, avait arrêté sa monture. Elle rendit gracieusement les profonds saluts qui lui étaient adressés, et complimenta M. de Mainau avec une grande bienveillance.

« Non, non, restez, monsieur de Rüdiger. Je vous dispense de quitter la voiture, » dit-elle au jeune homme qui s'empresait de mettre pied à terre. « Restez je vous en prie, je vous le commande. »

Seulement la duchesse ne regardait pas du tout le jeune homme en lui parlant: ses yeux semblaient essayer de transpercer le voile dont Liane était enveloppée. Quelques secondes

plus tard, la voiture s'était éloignée des promeneuses, qui continuaient à parcourir le chemin au pas de leurs chevaux.

« Cette petite sœur grise, » dit la demoiselle d'honneur en souriant de pitié, « est une vraie fille des Trachenberg, roux, paraît-il, de père en fille aussi bien que de père en fils. »

Les chevaux se retrouvèrent sur la grande route et la parcoururent avec une vitesse décaplée, semblait-il, par le temps d'arrêt qui leur avait été imposé. Le regard de la jeune femme ne quittait plus le conducteur de ce fougueux attelage... La rencontre qui venait d'avoir lieu éclairait d'une lumière encore douteuse, sans doute, mais qui allait s'affermissant, le bizarre énigme de ce mariage. Elle commençait à deviner pourquoi il l'avait épousée; elle comprenait, depuis que la belle duchesse lui était apparue, pourquoi il ne pourrait jamais aimer la femme qui portait son nom.

La route contourna quelques bosquets d'érables, puis s'engagea sur une esplanade couverte de gravier et vint s'arrêter devant la façade du château de Schonwerth.

Un grand nombre de valets en livrée de gala se précipita au-devant des voyageurs, et l'intendant en chef, irréprochablement vêtu de noir, le cou emprisonné dans une cravate blanche, vint ouvrir la portière en se courbant jusqu'à terre. M. de Mainau jeta les rênes à un palefrenier, et vint offrir la main à sa femme pour l'aider à descendre de voiture. Cela était tout à fait correct et absolument irréprochable. Mais la jeune femme retira involontairement sa main, et M. de Mainau, lui adressant un regard de surprise, la reprit et la passa sous son bras, comme pour l'avertir qu'il ne s'agissait point d'étiquette auquel il était impossible de se soustraire. Il la conduisit vers l'escalier.

Le vestibule dans lequel Liane venait d'être introduite avait la hauteur d'une église, et l'analogie se complétait par la lumière tamisée de haut, au travers des vitraux colorés qui garnissaient les fenêtres en ogive. Un tapis épais garnissait les marches de l'escalier. Tout cela était beau, même magnifique, mais si froid, si silencieux, que Liane eut be-

(Suite à la page 46)

Protégez-vous de la grippe avec Musterole

L'influenza, la grippe et la pneumonie sont le plus souvent engendrées par un simple rhume. Dès que vous ressentez du froid, recourez sans tarder au bon vieux Musterole.

Musterole soulage de la congestion et stimule la circulation. Il a toutes les qualités et propriétés de l'emplâtre de moutarde de l'ancien temps et ne fait pas venir d'ampoules.

Frictionnez-vous-en du bout des doigts. Vous ressentirez d'abord un chaud pissement, quand l'onguent pénètre dans vos pores, puis une sensation de confort et de fraîcheur et enfin un prompt soulagement. Ayez toujours Musterole sous la main pour les cas pressants. Il peut prévenir de graves maladies.

Musterole Co. of Canada, Ltd.
Montréal



Ne fait pas venir d'ampoules

Meilleur qu'un emplâtre de moutarde



Lait riche. Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlick's" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.



La pression artérielle est normale quand le foie et les reins sont réglés avec

PILULES du Dr CHASE
pour les REINS et le FOIE

LA SECONDE FEMME

(Suite de la page 45)

soin de toute sa force pour ne point défailir.

A peine eut-il pénétré dans sa maison, qu'une vive surprise et une violente contrariété se peignirent sur les traits du baron de Mainau. Il fixa un regard étincelant sur M. l'intendant en chef. Celui-ci, plus respectueusement courbé que jamais, demeurait les yeux baissés. On devinait qu'il n'eût jamais osé lever son regard sur le maître de ces lieux.

« Il ne m'a pas été permis de le faire, M. le baron, » murmura-t-il à voix basse. « Sa Seigneurie n'a pas permis que l'orangerie fût mise à ma disposition, et il a fait enlever toutes les guirlandes qui ornaient le vestibule... à cause de la défunte baronne... »

Une flamme monta au visage du maître du château. Les valets, avec le flair particulier qui les distingue, prévoyant un orage, s'écartèrent sans que l'oreille pût percevoir le bruit de leurs pas, et s'en allèrent deviser en plein air de la pitteuse situation dans laquelle se trouvait l'intendant en chef, retenu par la nature de ses fonctions à portée des plus amers reproches.

Pourtant la tempête prévue avorta, et M. de Mainau, souriant ironiquement, s'adressa à sa femme.

« Vous me voyez bien honteux, Juliane, » lui dit-il d'une voix qui luttait contre les intonations de colère. « Je suis hors d'état de prendre ma revanche. A Rüdisdorf on avait semé les fleurs sous nos pas... Vous trouvez ici une maison dénuée de toute parure de ce genre. Pardonnez à mon oncle, je vous prie... Ma première femme était sa fille. »

Il ne lui laissa pas le temps de lui répondre, et, pressant le pas, il la conduisit au travers de nombreux salons somptueux, jusqu'à une galerie de glaces. Liane se vit là, au bras du maître de ces magnificences, et elle ne put s'empêcher de se dire qu'ils étaient assortis... quant à l'aspect. Il était grand, beau, et de fière allure; elle était élancée et bien faite. Mais quel abîme était creusé entre ces deux âmes qu'un prêtre venait d'unir, et qui devaient demeurer à jamais séparées !

Un majordome avait ouvert en se courbant la porte de la

galerie de glaces. Quand elle y entra, Juliane éprouva une sorte de vertige. En dépit de l'imposante élévation des appartements et de l'épaisseur considérable des murs, on suffoquait dans cette galerie: les fenêtres immenses étaient soigneusement fermées, et leurs vitres décuplaient la chaleur du soleil de juillet, qui les frappait d'aplomb.

Dans cette atmosphère, encore chargée de parfums étrangers, se tenait un homme grelottant; ses jambes, placées tout près des bûches enflammées, étaient entourées d'une couverture en soie piquée, et leur attitude témoignait de l'absence de la vie. Par contre, le buste semblait jeune et vivace. Cet individu était soigneusement vêtu d'un habit noir, et au-dessus d'une cravate, dont la blancheur était éclatante, planait une petite tête aux traits fins et spirituels, malgré leur pâleur. C'était le maréchal de cour baron de Mainau.

« Permettez-moi, mon cher oncle, de vous présenter ma jeune femme, » dit Mainau, tandis que Liane relevait son voile, et s'inclinait devant le malade.

Les petits yeux bruns de celui-ci transpercèrent Liane comme l'auraient fait deux vrilles d'acier.

« Tu sais, mon cher Raoul, » répondit-il d'une voix mesurée, « que je ne puis saluer cette jeune dame comme ta femme tant que notre Eglise, — je dis la nôtre, — n'aura pas béni votre union. »

— J'espérais, mon cher oncle, » riposta vivement Mainau, « que vous vous dispenseriez d'attacher une semblable importance à une question de détail. Cela me semblait assez bien établi pour qu'il fût superflu de vous répéter que je me trouve très bien marié par le prêtre catholique, qui est de la religion de ma femme. »

— Ta! ta! ta!... » fit le maréchal de cour, « ne vous échauffez pas, mon beau neveu. Les gens de bonne compagnie ne discutent pas les questions qui intéressent la conscience. »

On ne pouvait se dissimuler que le maréchal de cour éprouvait une certaine crainte de son beau neveu.

« Quoi qu'il en soit, » poursuivit-il, « je souhaite la bienvenue à la comtesse de Trachenberg. Vous portez un nom illustre, » fit-il en se tournant

tout à fait vers Liane, et il lui tendit la main.

Elle hésita un instant à placer la sienne dans ces doigts décharnés dont la blancheur était celle de l'ivoire jauni, et qui étaient quelque peu déformés. Les paroles qui lui avaient été adressées lui avaient semblé offensantes, et elle n'avait pu encore dominer cette impression. Elle n'ignorait pas que les Mainau étaient protestants, et même passaient pour appartenir à cette secte que l'on nomme des piétistes, secte intolérante s'il en fut, et qui dénature la loi de Dieu en bannissant de la religion tout sentiment de charité; mais elle n'avait pas soupçonné que son mariage fût considéré comme nul et non avenue par cela seul qu'il n'avait pas été béni par un ministre de cette secte.

Le maréchal ne parut pas avoir remarqué la répugnance de Liane. Sa main tendue rencontra, non pas la main de la jeune femme, mais l'extrémité de l'une de ses nattes...

« Voyez! voyez!... » dit-il d'un ton galant, « comme cela est beau! Ah! vous n'avez pas besoin de vous nommer. Votre origine est inscrite là... Et elle est antérieure aux croisades. La nature n'a pas toujours la complaisance de maintenir au travers des siècles le signe caractéristique auquel se reconnaissent les races: la lèvre pendante des Hapsbourg et les cheveux roux des Trachenberg. »

Et il sourit avec aménité, comme on le fait d'ordinaire quand on vient d'adresser un discours flatteur.

M. de Rüdiger eut un léger accès de toux, et Mainau se détourna pour regarder du côté de la fenêtre.

Là se tenait le petit Léo immobile, et attachant un regard fixe sur « sa nouvelle maman ». Le corps du charmant petit garçon s'appuyait contre un immense chien de Terre-Neuve, et sa main droite, armée de sa célèbre cravache, pendait par-dessus le chien... Cela composait un groupe qui eût tenté un peintre de talent.

« Léo, salue ta mère, » dit Mainau d'un ton de commandement.

Liane n'attendit point que le petit garçon vint à elle. Au milieu de la réception blessante qui lui était faite, ce beau visage d'enfant lui semblait un rayon de soleil, en dépit de l'hostilité dont témoignait son

regard. Elle s'avança vivement vers lui et se courba pour lui dire :

« Veux-tu m'aimer un peu, Léo? »

Sa voix tremblait, et l'on put redouter un instant qu'elle s'éteignît dans un sanglot. Les grands yeux de l'enfant perdirent de leur fixité. Le regard se promena avec surprise sur le visage de la « nouvelle maman ». Tout à coup la cravache tomba à terre, et deux bras enfantins se nouèrent autour du cou de la jeune femme.

« Oui, maman, je veux t'aimer et je t'aimerai, » dit le petit garçon.

Puis, détournant un peu la tête, il dit à son père par-dessus l'épaule :

« Mais, papa, ce n'est pas vrai ce que tu avais dit. Elle n'est pas un échalas, et ses tresses ne sont pas du tout rouges comme celles de la... »

— Léo! enfant insupportable!... » s'écria Mainau, qui interrompit de la sorte la série des protestations de son fils.

Il était visiblement confus, tandis qu'un sourire contenu glissait dans le regard et sur les traits du vieux maréchal. M. de Rüdiger fut pris d'une nouvelle quinte de toux. Un incident lui fournit le moyen de changer de manœuvre et d'agir diplomatiquement sans se condamner à une toux permanente.

« Mon Dieu! qu'a donc fait ce pauvre coupable?... » s'écria-t-il en désignant l'un des angles les plus obscurs de la pièce.

Là se trouvait Gabriel agenouillé, la tête courbée sur une chaise, les mains jointes sur un lourd volume.

« M. Léo a été désobéissant, et je ne puis mieux châtier cet indomptable enfant qu'un punissant Gabriel, » répondit le maréchal de cour.

« Comment? Est-ce que l'on fait revivre à Schonwerth la mode des Enfants du fouet? »

— Plût à Dieu que cette mode n'eût jamais cessé d'exister! Tout irait mieux pour tout le monde, » répondit le maréchal d'un ton méchant.

« Lève-toi, Gabriel!... » dit Mainau en tournant le dos à son oncle.

Le jeune garçon se releva, et Mainau jeta un regard moqueur sur les pages du traité théologique accommodé selon la méthode piétiste.

(A suivre)

**AUTRES EXPLOITS
DES AUTOS DODGE
BROTHERS DANS LE
DESERT DE GOBI**

Les savants qui composent l'expédition du Muséum d'histoire naturelle des Etats-Unis portent à neuf, au lieu de cinq, le nombre de leurs autos.

L'expédition du Muséum d'histoire naturelle des Etats-Unis, composée de très grands savants américains, fera cet été une quatrième incursion dans le désert de Gobi, Asie centrale, laquelle, suivant le Dr Roy Chapman Andrews, chef de l'expédition, "sera plus considérable encore mais aussi beaucoup plus difficile que les précédentes." C'est ce qu'il écrit à Frederick J. Haynes, président des établissements Dodge Brothers, Inc. Parmi toutes les découvertes que le Dr Andrews et ses collègues firent l'an dernier, on peut surtout rappeler celle d'un nid d'oeufs de dinosauriens, vieux de milliers et de milliers d'années.

Et après avoir rappelé toutes ces découvertes et parlé de cent autres qu'il a l'ambition et l'espoir de faire cette année, le Dr Andrews annonce qu'il lui faut, pour cette expédition qu'il est à organiser, quatre autos Dodge Brothers de plus, ce qui porte à neuf le nombre des Dodge Brothers qui feront la traversée du désert de Gobi. A ce sujet, l'explorateur écrit: "Grâce à l'emploi d'automobiles, les premières qui jamais aient pénétré au sein de ce désert, nous avons pu faire en cinq mois un voyage qui nous eût demandé dix ans s'il nous avait fallu traverser le désert à dos de chameaux, unique moyen de transport que nous connaissions dans ces régions avant l'utilisation de l'auto. Nous avons employé les Dodge Brothers exclusivement après les avoir essayés et avoir découvert que seuls ces autos étaient de force à fournir le service qu'on attendait de l'automobile.

"Ces Dodge Brothers, nous les avons soumis aux plus dures épreuves et ils ne nous ont jamais déçus. Je vous prie de prendre note d'une commande de quatre autres Dodge. Ces voitures serviront à notre prochaine expédition où nous emploierons en tout neuf Dodge Brothers. Nous vous demandons de nous les expédier immédiatement pour qu'ils arrivent à Pékin le 15 avril."

Le Dr Andrews donne en ce moment une tournée de conférences avec projections lumineuses, dans tous les Etats-Unis, sur les expéditions dans le désert de Gobi.

L'accomplissement d'une promesse

Pour mener à bien le plus vaste programme d'extension enregistré par l'histoire de l'automobilisme, Dodge Brothers, Inc. et ses filiales ont consacré plus de \$10,000,000 à la construction de nouvelles usines et au perfectionnement de l'outillage.

L'outillage nouvellement installé comporte des machines qui donnent à elles seules le rendement de six, huit et même dix machines actuelles — et un rendement meilleur.

Il permet en outre à l'ouvrier de faire plus rapidement et avec plus de précision le travail de plusieurs. Il a aussi l'avantage de prendre moins d'espace.

Le volume de la production s'en est trouvé considérablement augmenté, ainsi que les économies qui ont suivi. L'exécution du travail, étant plus soignée encore, a apporté des améliorations substantielles à l'auto Dodge Brothers. Enfin, grâce à ces mesures, tous les prix des autos ont été énormément baissés.

Vous bénéficiez de ce placement de dix millions par l'argent que vous épargnez en achetant au plus bas prix la meilleure voiture jamais fabriquée par Dodge Brothers (Canada) Limited.

UN SEDAN
DODGE BROTHERS à
\$1235!
F. A. B. TORONTO
Taxes en plus

TOURISME \$ 1095
ROUTIERE \$ 1095
COUPE \$ 1170

F. à b. TORONTO, taxes en plus

DODGE BROTHERS (CANADA) LIMITED
TORONTO, ONTARIO

DODGE BROTHERS MOTOR CARS

FABRIQUE AU CANADA

Voulez-vous être renseigné sur ce qui se passe dans les studios ?

Voulez-vous connaître mieux vos artistes favoris ?

LISEZ LE MAGAZINE PAR EXCELLENCE

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédigé en français et abondamment illustré de reproductions photographiques.

En vente partout.

10 sous le Numéro

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom

Adresse

Ville ou Village

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, RUE CADIEUX, MONTREAL, P. Q.



Faites-vous une Tasse de Bovril, Madame la Maîtresse de Maison !

Arrêtez-vous quelques instants au milieu de votre travail quotidien, faites bouillir de l'eau et préparez-vous une bonne tasse de Bovril chaud. Vous trouverez dans ce breuvage une source de force et d'énergie nouvelles — vous pourrez ensuite abattre beaucoup plus de besogne. Et le Bovril est si simple à préparer — une cuillerée de cet extrait de boeuf, une pincée de sel, dans une tasse d'eau bouillante — c'est tout ce qu'il y a à faire. Et cependant, comme ce breuvage vous ranime et vous stimule! Essayez-le.

BOVRIL

EST SI BON POUR VOUS

41

Vous avez besoin de 3 boîtes de



— UNE DANS LE GARAGE



— UNE DANS L'AUTO



— UNE DANS LA MAISON

SNAP

Le grand nettoyeur de mains

VOTRE CANARI

Egaye la maison de son chant Il a droit à une nourriture choisie pour le plaisir qu'il vous donne Rien de mieux que les GRAINES de BROCK pour OISEAUX et le Régal de Brock — en vente dans tout le Canada Si vous gardez un canari, ce livre sur la manière de l'élever et de le nourrir vous intéressera.



Livre de Brock sur les oiseaux

Un gros livre bien illustré sur les oiseaux en cage, la façon de les nourrir, les élever, les garder en santé, et les soigner. Le meilleur livre du Canada sur les oiseaux. Ce livre et un échantillon des graines de Brock, ration d'une semaine, et un échantillon du Régal de Brock, GRATIS, contre le COUPON et 10c pour timbres et emballage.



NICHOLSON & BROCK
TORONTO

Gratis Coupon d'Echantillon

FRANK L. BENEDICT & CIE,
Dépt. L. 45 St-Alexandre, Montréal, Qué.
Messieurs:—Ci-inclus 10c pour timbres, etc., d'un exemplaire du Livre de Brock sur les Oiseaux, échantillons des graines de Brock (ration de 8 jrs) et Régal de Brock.
Nom

Adresse

RECETTES DE CUISINE

QUELQUES RECETTES DE BONNE CUISINE

Jambon (manière de le cuire). — Mettez dessaler un jambon pendant vingt-quatre heures à l'eau tiède et changez l'eau. Nouez-le dans un linge; placez-le dans une jambonnière avec thym, laurier, ail, douze oignons, cinq ou six clous de girofle, carottes, persil, céleri et salpêtre. Si on veut faire rougir la chair, mouillez-le d'eau, ou, si vous voulez, d'une bonne bouteille de vin blanc afin qu'il baigne. Cuisez doucement. Sondez avec une lardoire: si elle entre facilement, il est cuit. Si vous voulez le désosser, ôtez l'os du milieu sans l'endommager en laissant le bout du manche pour y placer une manchette de papier découpé. Placez le jambon dans une terrine creuse avec un poids dessus pour qu'il prenne une forme ronde. Levez la couenne, décorez-la avec des ronds de carottes et des cornichons et de la gélee si vous en avez. Son bouillon fera une soupe très bonne si on n'a pas mis de salpêtre, ce qui d'ailleurs le rend toujours un peu dur. On peut servir le jambon chaud sur des épinards comme entrée.

Pommes de terre frites à la française. — Lavez et pelez les pommes de terre. Coupez en huitièmes, sur le long. Faites tremper à l'eau froide au moins une heure. Asséchez entre deux serviettes et faites frire en grande friture Mazola. Saupoudrez de sel.

Jambon à la broche. — Faites-le mariner pendant vingt-quatre heures dans du vin blanc, avec des oignons et du persil; mettez-le à la broche, et arrosez avec la marinade; avant qu'il ne soit entièrement cuit, levez la couenne et passez; laissez alors la cuisson s'achever, faites à la casserole, pendant que votre jambon est au feu, une glace avec les débris de viande et d'os; passez au tamis et réduisez en gelée; glacez le jambon et dressez-le sur la marinade réduite.

Jambon à la choucroute. — Prenez de la choucroute bien blanche, lavez-la avec soin. Foncez une casserole de grosses carottes coupées en rouelles; mettez ensuite la choucroute, un morceau de poitrine fumée et un morceau de jambon cru. Ajoutez quelques cuillerées de bonne graisse de porc rôti; mouillez de moitié bouillon et moitié vin blanc; couvrez hermétiquement la casserole et laissez cuire à feu doux pendant cinq ou six heures. La cuisson

terminée, coupez en tranches le jambon et le lard et posez-les sur la choucroute que vous aurez dressée dans un plat chaud, puis servez.

Jambon à la sauce madère. — Prenez un jambon salé; parez-le et faites-le dessaler à grande eau pendant deux jours. Ceci fait, enveloppez-le dans une serviette et placez-le dans une casserole; couvrez-le avec de l'eau additionnée d'une bouteille de vin blanc; ajoutez des aromates. Laissez cuire doucement pendant trois ou quatre heures. Retirez, déballez, enlevez les deux tiers de la couenne, laissez la partie entourant le manche, et mettez-le dans un plafond avec une demi-bouteille de madère. Passez au four pendant une demi-heure pour faire prendre couleur, en l'arrosant de temps en temps avec la cuisson. Retirez, dressez sur un plat, garnissez le manche d'une papillote, et servez en accompagnant d'une sauce madère à part dans une saucière.

Jambon aux épinards. — Préparez et opérez comme au Jambon sauce madère. La cuisson terminée, dressez le jambon sur une garniture d'épinards.

Jambon à l'Italienne. — Préparez et opérez comme au Jambon sauce madère. La cuisson terminée, dressez le jambon sur un socle de riz; entourez avec une garniture de macaroni à l'italienne mélangée à deux cuillerées de sauce tomates et de glace de viande.

Jambon à la macédoine de légumes. — Préparez et opérez comme au Jambon sauce madère. La cuisson terminée, dressez le jambon sur un socle de riz, entourez-le d'une macédoine de légumes et servez en accompagnant d'une demi-glace à part dans une saucière.

Blanquette de veau. — Taillez en petits morceaux les restes d'un carré ou d'une longe ou le bas des côtelettes de veau. Faites un roux blanc dans lequel vous mettez un peu d'extrait de viande délayé et mettez bouquet de persil, sel, poivre; glacez des oignons dans du beurre avec une pincée de sucre et servez-vous-en comme garniture; liez votre sauce avec des jaunes d'œufs, du beurre frais et un peu d'extrait de viande, sur la pointe d'un couteau. Remuez vivement. Jetez votre viande dans cette sauce et servez sans laisser cuire.



Dow

Old Stock Ale
mûrie à point

PRIME PAR LA FORCE
ET PAR LA QUALITÉ



MÉNAGÈRES!

N'OUBLIEZ PAS

que vos desserts à Pâques ne seront pas complets sans avoir à offrir de succulentes tartes préparées avec les

GARNITURES DE TARTES "MEADOW-SWEET" !

Il y en a pour tous les goûts.

ET ELLES SONT SI FACILES
A PREPARER !



Garnitures de Tartes

(PIE FILLING)

"MEADOW-SWEET"

CITRON
ANANAS
FRAMBOISES

ORANGE
FRAISES
CERISES

CHOCOLAT
VANILLE
CREME BRULEE

Ces Préparations simplifient l'ouvrage et assurent une garniture de tartes que les meilleures cuisinières ne peuvent surpasser.

Chaque boîte contient assez de garniture pour faire 4 tartes.

LE MODE D'EMPLOI EST INDIQUE SUR CHAQUE BOITE.

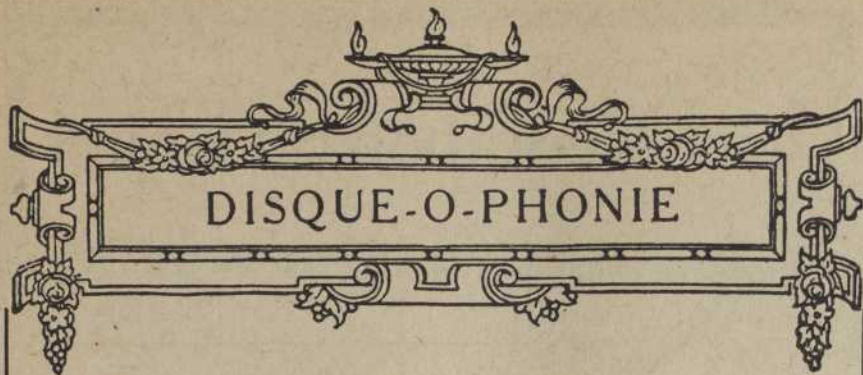
REFUSEZ TOUTES IMITATIONS

"MEADOW-SWEET" CHEESE MFG. CO. LIMITED, MONTREAL, QUE.



Le produit original
et authentique.





DISQUE-O-PHONIE

SI J'ETAIS ROI (Adam)

Enregistré sous le No 0044, disque Pathé, par M. Vaguet.

J'IGNORE SON NOM

J'ignore son nom, sa naissance;
Quand, éperdu, dans l'onde je la vis,
Sa seule robe d'innocence
Était le flot auquel je la ravis.

Elle était belle,

Je la sauvai;

Et voilà d'elle

Ce que je sai:

Peut-on demander à l'aurore,
Sortant de son lit immortel,
Si le doux rayon qui la dore
Lui vient de la terre ou du ciel?

En la cherchant, je n'ai pour guides
Que son image et ce modeste anneau,
Qui glissa de ses doigts humides
Et que je veux garder jusqu'au tombeau.

Quand je soupire,

Le pauvre anneau

Semble me dire:

"Cherche au hameau."

L'image me dit, au contraire:
"Cherche loin du monde réel;
Je ne puis habiter la terre
Puisque les anges sont au ciel."

LE GRAND MOGOL (Audran)

Enregistré sous le No 2004, disque Pathé, par M. Berthaud.

SI J'ETAIS UN PETIT SERPENT

Si j'étais un petit serpent,
O félicité sans pareille!
Je sifflerais fort tendrement
Des mots bien doux à votre oreille!
En traits de feu je vous peindrais
Mon espoir, mon brûlant délire,
O mon Irma, je vous dirais
Que pour vous seule je respire!

Si j'étais un petit serpent,
O sort vraiment digne d'envie!
Autour de votre bras charmant
J'aimerais à passer ma vie!
Puis, subissant de vos beaux yeux
Le charme et la puissante ivresse,
J'irais sur votre cou soyeux
M'enrouler dans une caresse!
Ah! que je voudrais un moment
Être un joli petit serpent!



Pourquoi Peiner

pour tenir vos planchers
propres, reluisants
et attrayants ?

Il n'est pas nécessaire de vous pencher ou de vous traîner sur les genoux pour donner à vos planchers et boiseries ce beau fini immaculé qui fait l'orgueil des maîtresses de maison.

La Vadrouille à Polir O-Cedar employée exclusivement avec le Poli O-Cedar, vous permet d'obtenir des planchers plus propres et plus brillants, sans que vous soyez obligée de peiner comme autrefois. Elle nettoie, époussette et polit tout à la fois—vous donne un beau fini lustré sans qu'il soit nécessaire de se traîner sur les genoux ou même de se baisser.

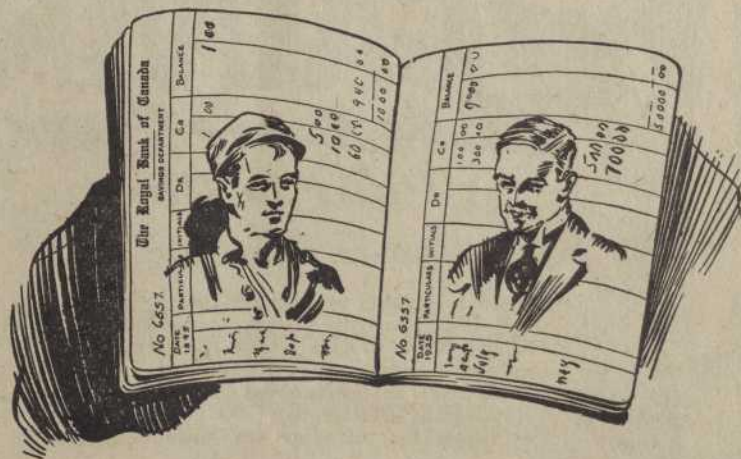
Vadrouilles à polir pour planchers peints, vernis ou recouverts de linoléum. Vadrouilles à épousseter pour toutes surfaces cirées. Chacune en grandeurs de \$1.25 et \$2.00.

Essayez la Vadrouille à Polir O-Cedar. Satisfaction garantie, sinon votre argent vous est remis.

En vente partout, chez les quincailliers, les épiciers et dans les magasins à rayons.

CHANNELL LIMITED, TORONTO

Vadrouille à Polir O-Cedar



De l'Enveloppe de Paye au Cheque de Dividende

L'ARGENT mis de côté dans la jeunesse vaut deux fois les économies faites à quarante ans. Plus d'un homme, riche aujourd'hui, a droit à ses dividendes à cause des économies qu'il a réalisées sur son enveloppe de paye. Avec de l'énergie, vous pouvez faire la même chose.

Qui épargne a l'argent

FS502

La Banque Royale du Canada



5¢

Une
Nouvelle
et
Délicieuse

AIMERIEZ-VOUS à manger une tablette de chocolat exquise, la meilleure que vous ayez jamais goûtée, et à gagner un cadeau? Dans ce cas, demandez *Ma Chérie*, tablette de chocolat Dominion. *Ma Chérie* est la tablette de chocolat qui plaît à tout le monde.

Mais ce n'est pas tout. Regardez bien dans l'enveloppe. Chaque tablette contient un coupon pour cadeau gratuit et le portrait d'un champion sportif canadien. Conservez-les, ils vous donnent droit à un prix.

Écrivez pour avoir la liste gratuite des primes. Liste illustrée des nombreux prix que vous pouvez gagner en collectionnant les portraits des champions sportifs canadiens que l'on trouve dans toutes les tablettes de chocolat Dominion. Envoyez vos nom et adresse à

DOMINION CHOCOLATE COMPANY, Ltd.
72 Duchess St. Toronto.

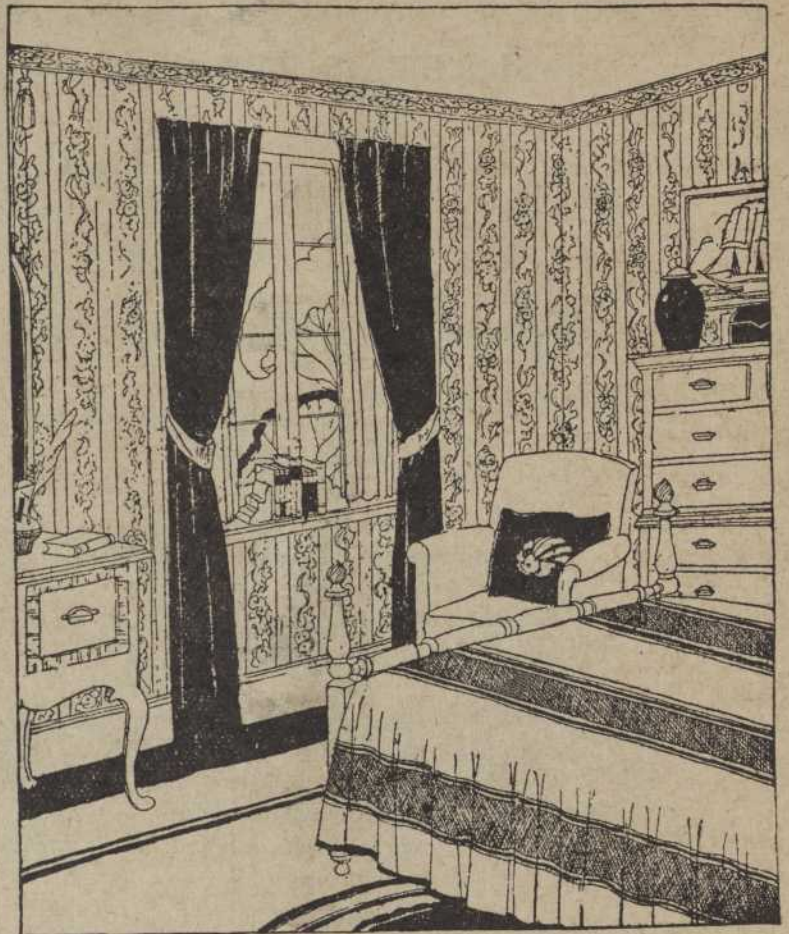
TABLETTE DE CHOCOLAT

DOMINION

Ces marchands sont nos représentants dans les territoires indiqués:

F. S. Vermette, 1064 $\frac{1}{2}$, rue St-Valier, Québec — Chas M. Bell, 12, rue Phillips, Trois-Rivières
R. W. Hart, Tél. Cal. 2276F, Montréal (Ouest) — W. P. Dunlop, Tél. Est 0010, Montréal, (Est)
Téléphonez à nos représentants ou demandez-leur de vous rencontrer aujourd'hui même.

La Décoration du Foyer



Une coquette chambre à coucher pour homme.

SIROP GAUVIN

Pour le Rhume

La Gomme d'Épinette

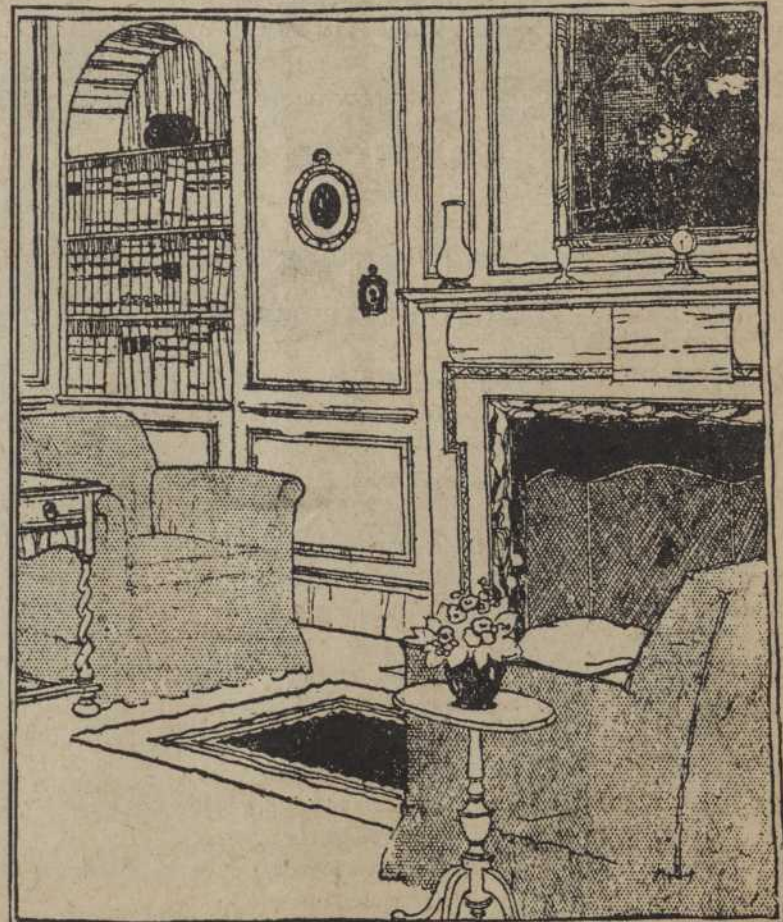
« Ce bon vieux et toujours populaire remède canadien contre la toux, constitué, avec le MENTHOL, L'EUCALYPTOL et les autres médicaments dont se compose le SIROP GAUVIN, le traitement par excellence des RHUMES, TOUX, BRONCHITES, GRIPPE et toutes les maladies des voies respiratoires.

« Balsamo-antiseptique puissant et expectorant efficace, la Gomme d'Épinette aide à soulager la toux; à calmer l'irritation des muqueuses qu'elle aseptise et protège contre l'action des microbes de la Grippe et de la Tuberculose.

« Nous sommes à l'époque des Rhumes et Maux de Gorge, protégez-vous en ayant toujours à la maison le SIROP GAUVIN POUR LE RHUME, le remède adopté dans les familles, parce qu'innocent et efficace dans tous les cas.

En vente partout: 25 CENTS LA BOUTEILLE

J.-A.-E. GAUVIN, Pharmacien-chimiste
851, rue Ste-Catherine Est, Montréal



Le boudoir-bibliothèque.

APRÈS CHAQUE REPAS

Active votre digestion



Excellente après avoir fumé!

Cette délicieuse saveur de menthe fraîche vous donne à chaque coup de dent un plaisir nouveau. La gomme Wrigley est bonne, et bonne pour vous.

CC25

Si vous aimez le Toffee,
ESSAYEZ LE
KERR

dont on garde longtemps à la bouche le goût délicieux et qui est contenu dans une jolie boîte de poche de format commode se portant facilement.

EN VENTE PARTOUT

L'essayer une fois —
c'est l'acheter toujours

KERR BROS.
TORONTO, ONTARIO

Poudre Les Saisons



Une poudre exquise importée directement de France. Accentue les charmes de la femme. Dans une délicate boîte en couleur d'un goût bien français — avec une houppie blanche et douce. — Un dollar dans tous les bons magasins.

FONTANIS
38, Blvd de la Saussaye, Paris
McGill Co., Montréal
Seuls agents pour le Canada



Couper un cor est à la fois risqué et inefficace. Il est beaucoup mieux d'employer le Holloway's Corn Remover et de le déraciner entièrement

L'ELEGANCE FEMININE



Robe en crêpe-poplalga rose-mauve, avec jabot de mousseline du ton.

Robe de tussalga jaune, découpée sur crêpe de Chine. Guimpe de lingerie.

PETITS CONSEILS

Contre le hoquet. — Etant donné que le hoquet est une petite infirmité assez fréquente chez certaines gens, infirmité très désagréable, de même pour les jeunes enfants, on ne saurait trop conseiller la petite recette que voici et qui réussit pleinement. Il suffit tout simplement, quand on est pris du hoquet, d'avaler aussi vite que possible une cuillerée de sucre en poudre, à l'état sec. Il est possible que ce sont les efforts nécessaires pour déglutir cette poudre qui agit sur l'oesophage et calme les convulsions du hoquet.

LOUEZ ce Polisseur de parquet Electrique

pour
\$2.00
par jour



VOUS pouvez MAINTENANT embellir TOUS vos parquets sans avoir à vous mettre à genoux ni vous salir les mains; et cela dix fois plus rapidement qu'à la main. Cette petite machine polit de cire à parquet le bois, le linoléum, la tuile et tous autres planchers.

Ayez ainsi, dans votre maison et à votre bureau d'affaires, des parquets bien CIREs. Ils sont très pratiques, d'entretien facile et beaucoup moins coûteux qu'avec n'importe quel autre vernis.

POLISSEUR DE PARQUET ELECTRIQUE pour Cire Johnson

Cette merveilleuse machine toute nouvelle fonctionne automatiquement — vous n'avez qu'à la guider du bout des doigts. Elle donne un poli bien plus lisse et plus brillant que celui qu'on obtient à la main. C'est d'un maniement très simple — rien ne se détraque jamais. Poids, 9 livres à peine. Coût, 1 1/2 cents d'électricité par heure. On peut ainsi vernir sous des meubles bas sans avoir à les déplacer.

Vous pouvez louer dans de nombreux magasins ce Polisseur de parquet électrique pour cire Johnson, à raison de \$2.00 par jour. Vous pouvez en peu de temps cirer tous vos planchers et votre linoléum. Téléphonnez à un marchand DES MAINTENANT et retenez-en un pour votre ménage du printemps.

La cire à polir Johnson est en vente dans les meilleurs magasins à rayons, pharmacies, magasins de meubles, épicerie et quincailleries. Refusez les contrefaçons.

S. C. JOHNSON & SON, LTD.
"Experts dans le finissage des parquets"
BRANTFORD, CANADA
Vancouver, Winnipeg, Toronto, Montréal

L'EQUIPE DE HOCKEY DE
LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE
CHAMPION DE LA LIGUE DES BANQUES DE MONTREAL
POUR LA SAISON 1925 - 1926



Rangée du bas (de gauche à droite): BEAUCHAMP, HAMEL, LEBEAU, LAFRENIERE, GOUDREULT, PESANT, JOLICOEUR.
Rangée du haut (de gauche à droite): PEDNAUD, CORMIER, MONDOU, ROY, BOURGOIN, LEDUC, TOUPIN, BRUNET, BREARD, KENT.



REPONSES DE PETIT JARDINIER

UNE HEURE DE CABANON

LILY. — Ce soir-là, j'avais le diable dans le corps, et pour le déloger, j'avais imaginé donner un charivari à la gardienne de céans, une tante, sœur de ma mère. T'en souviens-tu, ma tante? Ah! c'est que tu n'attendais pas à rire, car après tout, qu'est-ce qu'un bruit de plat de vaisselle, de chaudron, en contact avec le tisonnier et la clef du poêle? Et puis, nous n'étions que quatre! Il n'y avait qu'une heure que cela durait et voilà que tante se fâche déjà! L'attaque commença assez loyalement, c'est-à-dire des avertissements d'une part et un tintamarre de l'autre; à part cela nous en serions venus à une entente, mais voilà que l'idée me prend d'envoyer un fameux coup de pied sur le plat de vaisselle, qui servait de tambourine à grande sœur et que ma tante reçut en pleine figure. Ça se gâtait, et ma prudence me conseillait de traiter prudemment. Mais voilà ma tante qui se met à courir, alors moi aussi. Ah damné! ça marchait, vous assure! A quatre pattes en dessous du lit, et je crois que pas une chaise restait debout. J'avais toujours mon plat de vaisselle que je maniais en guise de bouchier. Mais tante avait les pattes longues, c'est alors que je jugeai à propos de laisser tomber mon plat, et que ma tante jugea de tomber dès qu'elle mit les deux pieds dedans. Les choses se gâtèrent assurément, et j'eus beau vouloir capituler, nenni. "Ah! mon pendar d'Henri! tu vas en manger une!"... et comme je n'étais pas en appétit ce soir-là, je me sauvai dans une étroite garde-robe et fermai vivement la porte, me croyant en sûreté. Ma tante pensa de même, et mit la clef dans la serrure et... clic! j'entendis un petit bruit qui m'a fait méditer pendant une heure que je passai au cabanon.

P. S. — Vous voulez bien savoir quel air j'avais lorsque j'en suis sorti, hein? Au fait, je vais le demander à ma tante, car j'oubliai de regarder mon miroir, pressé que je fus d'aller me coucher avant l'arrivée de papa et maman. Bonne tante, ce fut sa vengeance de m'épargner une bonne raclée bien méritée. Depuis, j'appris à pardonner.

OREADE. — Comme nous savons nous comprendre... Les mots du grand air de la *Reine de Saba* m'ont bercé de leur douceur, et dans l'immobilité de l'estase, j'ai murmuré les paroles de Zéphor dans *Si j'étais roi*:
"Oh! c'est un rêve qui m'enchanté,
"C'est un mensonge du sommeil.
"Mais chante encore amie charmante,
"Trop tôt me viendra le réveil."
Il est des rêves fous qu'on voudrait immobiliser en une éternelle nuit. Votre missive procure cette extase du rêve... Ne dites plus: "Je ne puis rien." Vous savez bien ce que peut faire la sympathie d'une âme! c'est une sensation inconnue aux profanes, mais non aux âmes idéalistes comme les nôtres. — Ce que je pense de vous? Pauvre amie, rien de mal. Je sais trop lire dans les âmes pour mal interpréter ce besoin d'affection que vous ressentez. Je sais aussi que vous ne dépenserez pas inutilement les grâces que Dieu vous a donné. Écrivez-moi souvent et longuement. Chantez-moi... *Berceuse de Jocelyn*, voulez-vous?

MYRTO. — Quel choix je ferais entre de bonnes galettes au beurre et la tendre amitié que vous m'offrez? Dame! cela dépendrait de la cuisinière; si c'était vous, je n'hésiterais pas à prendre la tendre amitié, étant assuré d'avoir les galettes par-dessus le marché. Mais si vous n'étiez pas la cuisinière, je préférerais encore votre tendre amitié, car je sais de quelle manière vous l'apprêtez. Je redoute tant les indigestions... Tant qu'à ce petit trône du haut duquel vous distribez des sourires en donnant votre main à baiser, je ne sais ce qui me retient d'en secouer la base afin de vous faire dégringoler, comme un fruit d'arbre qui nous tombe dans les... bras.

PENSÉE SAUVAGE. — Vous êtes la bienvenue à notre Foyer où j'espère que vous trouverez une part de bonheur qui régné constamment parmi nous.

REINE FEE. — Moi, fâché! mais non, j'aime la discussion, et ne me parlez pas des gens qui opinent toujours de la tête et dans le fond d'eux-mêmes n'approuvent pas. J'aime qu'on donne son opinion franche et nette... telle que vous l'avez faite, petite amie. Au plaisir.

PAULETTE. — Je viens de relire l'article de R. C. Vous avez tort de dire que vous ne savez pas dire comme elle, car votre plume est de celles qu'on admire. Il y a une grande part de vérité dans cet article teinté d'un surplus de pessimisme dont l'auteur aurait pu se dispenser, mais le fond n'est que trop malheureusement vrai. Je ne puis vous parler de cette fleur au Foyer, c'est le seul joyau qui me reste d'un immense trésor, c'est pourquoi j'en suis avare au point de n'en vouloir parler.

GERMAINE L. — Votre gentille lettre m'a beaucoup plu, petite amie. Vos griefs sont justes, et je vais faire en sorte que vous n'avez plus à vous plaindre. Je vous remercie de vos bonnes pensées, et recevez en retour ma meilleure pensée.

PASSE-ROSE. — C'est curieux, mais il me semble vous avoir répondu! Enfin ne croyez pas que vous m'avez blessé, au contraire, une étrange sympathie m'attire vers vous. Votre style est très bien, donc aucune crainte nulle part. Venez souvent.

ANODOR. — Il y a place pour vous, et si cela vous fait plaisir, cette place sera tout près de la mienne dans le petit sanctuaire d'amitié, où j'aime me reposer et babiller avec mes pensées intimes. Les seules conditions du Foyer c'est d'être assidue. J'ai choisi *Anodor* parmi vos pseudos. Contente?

PETITE LIBELLULE. — Il faut croire en la sincérité d'une correspondance de deux années d'existence. Cependant, je ne puis vous dire: "Croyez ceci" ou "Ne croyez pas cela". Vous seule pouvez juger. Mais s'il est souvent longtemps sans vous écrire, comme vous dites, je veux croire à toutes sortes d'empêchements, même celle de ne pas vous considérer assez pour ne pouvoir consacrer une heure de son temps précieux pour vous écrire. D'un autre côté, vous me semblez atteinte de la maladie commune chez les jeunes filles d'aujourd'hui: le scepticisme. S'il vous écrit depuis deux ans c'est qu'il doit vous considérer.

G. U. FROID. — J'ai hâte de recevoir ce billet, et je suis assuré à l'avance qu'il sera bien. Merci du souvenir cher.

OPALES. — S'il pleut sur les toits, il fait clair en moi, puisque j'ai là votre sourire qui me sert d'étoile.

JARDIN ABANDONNE. — Bientôt avril jettera dans les jardins des miettes d'espérances. De magnifiques fleurs de rêves fleuriront. J'en ferai toute une moisson que je vous porterai, jardin abandonné.

SENSITIVE PRODIGE. — Je vous en veux de ne pas m'avoir tiré de ma rêverie, car je devais sans doute rêver que je ne vous ai pas vu. Si jamais l'occasion se présente, je vous demande comme faveur spéciale de m'enseigner à voir les gens. Voulez-vous?

NUIT ÉTOILÉE. — Certainement que votre maman a le droit de vous refuser telle ou telle lecture, et souvenez-vous toujours que les conseils d'une mère sont des perles précieuses qu'une jeune fille devrait porter pieusement sur son cœur. Tant qu'à votre indifférence pour l'étude, vous feriez bien d'en parler à votre maman, car c'est perdre votre temps si vous n'améliorez pas votre éducation. Je ne vous conseille pas de vous occuper des garçons, vous avez amplement le temps, va!

ROD. — Voulez-vous m'envoyer votre adresse, mon ami?

LA DAME AUX CAMELIAS. — En effet, j'ai les deux mains prises, et si j'en avais quatre, ça ne suffirait pas encore. Ah! si les mots tombaient tous écrits de ma pensée! chacun aurait sa part, je vous l'assure. Enfin, grâce à l'indulgence d'un chacun, j'arriverai. Je ne lisais pas? Diable! c'est grave cela! c'est que je devais avoir de terribles pensées dans la tête alors.

PELERINE D'AMITIE. — Vous êtes fâchée contre moi, et pour me punir, vous avez été trois mois sans me lire? Bon, alors qui vous dit que je ne vous ai pas écrit pendant ce laps de temps? Ah! vous savez que non? Ah! ah! Vous n'avez pas le bon moyen. Écrivez-moi, lettre sur lettre, et vous verrez qu'il pleuvra des billets, et qu'il vous faudra travailler tard pour enregistrer le tout.

ROSE-ROUGE. — Très bien, très bien! pour une débutante (?) Quoi! vous arrêter? mais non, j'aime cette mimique-là. Non, hélas! je n'ai pu remarquer combien vous étiez "char... hum!" et pour cause. Ah! si j'avais... mais je n'ai jamais reçu... Mais oui, j'ai accepté, car vous le savez que la rose rouge est ma fleur préférée? Comme première leçon c'est épatant. Vous êtes loin des limites, ce qui veut dire qu'il y a marge pour plus d'une... leçon?

FULGENCE. — Je pense à vous et je vous suis partout, prêt à vous secourir. Le cœur ne peut se cicatriser aussi vite, je le sais, mais la volonté peut beaucoup, ne l'oubliez pas.

VIVA. — Très bien discuté votre billet sur l'amitié. Je vais publier dès la semaine prochaine.

MONY. — Votre régiment c'est accru d'une précieuse recrue. Tant mieux! J'aime combattre à force égale. J'ai hâte à votre réponse.

ROSE JAUNE. — Jamais vous n'aimerez trop, et ce n'est pas lui qui s'en plaindra. Ah! vous êtes heureuse de vivre au milieu de ces têtes blondes, de ces marmots tapageurs qui vous grimpent sur les genoux, vous fourrez les doigts dans la bouche, dans les yeux et qui, gravement, tentent de manger leurs petits poings au lait. Oui, parlez-m'en souvent, souvent!

M. D. — Votre lettre ne mérite pas de réponse, mais qu'en ce ne serait que pour vous prouver la fausseté de votre jugement. Je veux bien croire que l'amour vous aveugle, et qu'en ne vous approuvant pas j'ai encouru votre colère. Soit. Si votre majesté a beaucoup plus d'énergie que moi, comme vous le dites, employez-la à oublier votre monsieur juif, tout honnête homme soit-il. Je vous considère trop au-dessus de lui, et vous semblez trop oublier vos principes religieux pour que je perde l'occasion de vous les rappeler.

Il stimule la Croissance des Enfants

Les médecins le recommandent à cause de son pourcentage élevé de dextrose — l'élément producteur d'énergie dans la nourriture



C'est l'aliment producteur d'énergie par excellence — il est pur, nourrissant et délicieux. Donnez-leur en autant qu'ils en veulent!

CB12

EDWARDSBURG
CROWN BRAND
SIROP DE MAÏS
The CANADA STARCH CO. LIMITED - MONTREAL

UP. 7640
TOILET LAUNDRIES LIMITED
"LE MEILLEUR A L'ÉPREUVE"
242, RUE GUY

GRATIS — POUR VOUS, MESDAMES!
Toutes les femmes doivent être BELLES et toutes peuvent l'être, avoir une BELLE POITRINE, être GRASSE, rétablir leurs NERFS, cela en 25 JOURS avec le
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL
Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la POITRINE, en même temps que, sous son action se combient les CREUX DES EPAULES. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la SANTÉ GÉNÉRALE comme TONIQUE. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenait aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.
ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS
Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.
Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon du REFORMATEUR. Notre REFORMATEUR est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.
TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE.
JOURS DE CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.
MADAME MYRRIAM DUBREUIL
230, PARC LAFONTAINE, Dépt. 2, Boîte Postale 2353, MONTREAL

Essayez le MACARONI SUPERIOR BRAND
Délicieux — Nourrissant



DANS TOUTES LES EPICERIES

SUPERIOR MACARONI PRODUCE Co., LTD.
91 Centre Street, Toronto, Ont.

Zam-Buk

Un merveilleux
"Spécialiste de la peau"
dans une boîte de deux pouces

50c
ALL
DRUGGISTS

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine *Le Samedi*.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, rue Cadieux, MONTREAL.

BEAUTE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES
ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY
EN 30 JOURS

Le TRAITEMENT DENISE ROY développe et raffermit rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY DE 30 JOURS AU COMPLET \$1.00
MME DENISE ROY, 1495, RUE AMHERST, MONTREAL
Boîte Postale 2740, Dépt. 1

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toute correspondance strictement confidentielle.



Le Foyer du Petit Jardinier

JE SEME DU BONHEUR

REPONSES DE PETIT JARDINIER

PETITE FEE. — Comme c'est gentil, à vous, de venir immédiatement m'assurer de votre amitié. Ce geste qui découle naturellement de votre âme charitable, m'a profondément touché, et je vous en remercie infiniment. Puisque nous sommes amis, parlez-moi de vos préférences en lecture, en musique, opéra, etc. Parlez-moi de vos espérances, de tout ce que vous idéalisiez, je vous dirai peut-être ce que fait naître en moi un doux sourire...

MARYSE. — ...nous disions donc que la femme est un être parfait créé pour se plaindre pendant les siècles des siècles... Vous demandez si l'homme est toujours à elle. Mais oui, en autant qu'elle est à lui. Est-ce de mode chez l'homme de courtoiser une, deux, trois demoiselles? Tandis que c'est une gloire, chez vous, de recevoir autant qu'il y a de jours dans une semaine. — Aujourd'hui, lundi, c'est Paul; demain, Jean; George va venir seulement que vendredi; alors, j'ai invité Narcisse pour jeudi. Pauvre Jules, il aurait bien aimé venir dimanche, mais Octave vient, ce cher; c'est pourquoi Jules a son tour le samedi — Et le mercredi?... Curieux, va! De 7 h. 30 à 9 h. Hector vient, puis René vient jouer aux cartes à 9 h. ... nous étions sept."

"Vous n'auriez pas l'énergie d'être femme!" dites-vous, chère amie. Vous avez peut-être raison, petite Maryse. Etre femme... c'est-à-dire être toute bonté, se pencher sur un berceau, sur un malade, aimer avec son âme, penser avec son cœur, cueillir des chimères dans le ciel sombre des misères afin d'endormir sa peine; sourire malgré la morosité du froid accueil, être modeste, se donner pour toujours dans un suprême amour... être fidèle même à l'être disparu... non, petite amie, je ne saurais vraiment pas être femme... je ne suis qu'un homme...
"L'homme n'a qu'un sentiment", tandis que la "femme a un cœur", dites-vous encore. Voyez comme cela est bien fait. Pour avoir du cœur il faut avoir du sentiment et vice versa. Alors, soyons amis, nous aurons des bons sentiments plein le cœur!
"La femme complète l'homme."

Bonsoir, petite amie. Sachez toujours être femme, vous en aurez besoin un jour. J'essayerai d'être homme, quand ce ne serait que pour recevoir vos jolis coups de griffes.

LAURENTIENNE. — Plus de sourires?... "Je ne suis pas fin," dites-vous? "Pas pour cette fois-ci." — Hein! l'ai-je déjà été? Si j'essayais de l'être, pour vous, seulement pour vous? car je sais bien que d'autres aussi ne me trouvent pas fin du tout... Mon doux! c'est tout un art que d'être fin avec plus d'une. Enfin, je vais faire mon gros possible avec vous. Mais faut m'aider de votre sourire... le sourire, voilà le hic pour avoir l'air fin. Je veux l'être. Mais il me faut un modèle!... Je vous prends. C'est que j'ai bien choisi!... c'est un point vers la finesse, cela! Vous doutez encore, mon amie? Et dire qu'il y a des gens, à ce qu'il paraît, qui se donne de l'importance pour avoir l'air fin, tandis qu'il suffit d'emprunter un sourire, un modèle, et voilà! Il est vrai qu'il y a des sourires et des personnes qui sont nés fins, et d'autres "pas fins". Aie! le billet s'allonge, petite amie! et moi qui voulais... voulais... être fin, et voilà que je vous écris longuement! Est-ce être fin pour cette fois-ci, dites, petite amie? — Si je vous avais pris pour une enfant, j'aurais fait miroiter à vos yeux quelques clinquants en guise de hochet, et ne vous aurais pas dit: "A plus tard, petite amie." Vous avez perdu confiance, c'est de mode en cette saison changeante. J'ose espérer que vous aurez plus foi en moi à l'avenir? Je vous parlerai bientôt de nos Laurentides en échange d'une provision de sourires?

LA TOSCA. — "Le ciel luisait d'étoiles... par la porte entr'ouverte elle rentra"... au Foyer où Petit Jardinier la reçut gracieusement. Vous êtes des nôtres, c'est pas plus malin que cela. Les seules conditions c'est d'écrire souvent.

PETIT LUTIN. — Si mon rêve se réalise, je compte bien causer une surprise à mes correspondants de Québec, quelque beau soir d'été, sur la Terrasse, mais chut!... ne projetons pas trop car ce ne serait plus une surprise mais une... méprise. Amitié.

LUCINA. — Oui, je vous accepte au Foyer. Venez, vous êtes chez-vous. Ma sympathie vous est acquise spontanément, et puisse votre assiduité vous faire estimer de tous.

AMOUREUSE DES FLEURS. — Mais oui, il y a place pour vous. Voyez ce vaste jardin où vous pourrez admirer et aimer toutes les fleurs. Je vous présente à tous.

VENI, VIDI. — Bonjour vous! J'aime votre manière d'écrire, j'aime quelqu'un qui soutient ses opinions. Etre toujours du même avis est dangereux pour l'amitié, et je veux qu'un jour vous ajoutiez VICI à votre pseudo. Quelle genre de lecture préférez-vous?

PETIT BOUFFON. — Bonjour, petit bouffon! Quoi, vous pleurez? Seriez-vous le pauvre Pailasse que les sanglots étouffent et qui rit puisque la foule a payé? Dites-moi votre chagrin, je ferai cesser le spectacle et nous causerons, mon pauvre Camio.

DON QUICHOTTE. — Vers quel pays se porte votre esprit voyageur? Avez-vous eu des nouvelles de votre amie?

C. LA PENSEE. — Vous avouerais-je, petite amie, que votre lettre dernière m'a beaucoup plu — disons plus que votre avant-dernière où la "froide Reine", comme vous disiez? étalait, par trop son scepticisme. Longtemps je restai songeur après lecture de cette lettre. J'ai compris que mon effusion vous avait interloqué. Je croyais qu'en jetant une note affectueuse dans votre âme, je vous apporterais un peu de gaieté, ô pauvre oiseau resté triste et seul au fond du nid... Je croyais... Qui sait? si je ne suis pas celui qui sait ce que personne ne peut deviner chez vous? N'exagérez-vous pas trop votre scepticisme? Je serais tenté de le croire après lecture de votre dernière. Non, vous n'êtes plus une étrangère pour moi, puisque j'entr'ouvre le voile de mon âme afin que "l'éclair ardent de vos yeux" y pénètre. Que lisez-vous en moi, petite amie?

PAULE SOLITAIRE. — Oui, ce "petit coin" vous est accordé, et si vous le voulez, il sera assez grand pour que j'aie m'asseoir à vos côtés et nous causerons tous deux, voulez-vous? Disons que nous causons dès maintenant. — Je comprends l'impossibilité, à votre cœur, d'aimer. Etrange situation qui fait parfois le bonheur d'un père et le malheur de l'enfant... Vous avez raison, petite amie. "Le cœur n'est pas assez grand pour aimer deux mamans." Mais parlons d'autre chose! Aimez-vous la lecture?... quel est votre poète préféré.

COEUR FRANCOIS. — Vous savez bien, mon humble ami, que vous aurez toujours l'avantage sur moi. Vous êtes un habile pêcheur, tandis que je ne suis qu'un amateur de la nature. J'aime à sauter de roche en roche, laissant mordre à ma ligne les truites gourmandes, pour suivre des yeux les ébats des mésanges parmi les branches des grands boulevards qui bordent la rivière. Parfois je m'arrête pour contempler les minuscules jardins qui poussent dans l'interstice d'une pierre; et, devant l'infiniment petit, je songe au champ vaste des étoiles... Je ne suis pas le pêcheur patient qui attend le bon plaisir de la gent aquatique. Je vais où ma fantaisie me pousse, jetant à droite, à gauche, plus de regards, plus de pensées aux fougères, aux arbrisseaux, que d'apats aux poissons. Je suis le vagabond des ondes, j'erre à l'aventure, tantôt dans l'eau jusqu'à la ceinture, tantôt à travers les branches touffues du rivage. J'aime à escalader les hautes roches, à m'asseoir sur les tapis de mousses et surtout, oh! surtout, j'aime à entendre la voix de ma petite rivière. Voix qui chante, voix qui pleure, j'aime ses accents qui parlent à mon cœur.

P. S. Ces sous peuvent avoir de la valeur, montrez-les à quelques numismates, ils vous renseigneront mieux que moi.

ROSE DU RIVAGE. — J'avais donc raison de m'inquiéter de votre silence, puisque vous étiez souffrante. Heureusement que vous me semblez très vaillante, et votre volonté aidant, vous allez déjà mieux? Votre petite carte et puis votre lettre ont été reçus avec joie. N'oubliez pas que m'écrire c'est me prouver votre amitié.

LAURENTIDES. — Bientôt, petite amie, j'évoquerai votre nom chaque fois que j'irai saluer nos chères Laurentides. Et là, dans la quiétude crépusculaire des soirs de mai, ma pensée se fera plus aimante, plus vôtres, si toutefois vous pensez encore à moi!

BEATRICE. — Douce pensée de celui qui ne vous oublie pas.

PRES LAURENTIEN. — Votre papa a parfaitement raison de ne pas vous permettre de lire si vous ne savez pas mieux choisir vos lectures. Victor Hugo n'est pas pour vous. Lisez du Chantepleure, Dely ou Ardel.

PEU D'ESPOIR. — Comment allez-vous, ma bonne petite amie?

SEULE DANS LA FORET. — Il y a méprise, petite amie, je n'ai pas de plus ardent désir que de vous être utile. J'ai déploré votre long silence, même je vous ai écrit et vous n'avez pas répondu, sans doute parce que vous n'avez pas lu. Vous souvenez-vous de l'offre que vous m'aviez faite de m'envoyer ce "souvenir"? J'étais fier de votre confiance et vous ai répondu, mais j'attends encore... Mais oublions tout cela. Venez, mon amie, mais venez sincèrement et régulièrement, je vous donne ma parole que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

TOUTE PETITE. — Et vous, toute petite amie, êtes-vous malade?

ROSSIGNOL. — J'avais l'intuition de votre malheur, quand j'écrivais "viens jeter des sanglots dans le halo vacillant de ma lampe de cuivre"... Pauvre amie... non, ne le laissez pas, plaignez son triste égarement. Puis, dites-moi, petite amie, quand un peu de calme se fera en vous, n'essaiez-vous pas de ramener dans le bon chemin cette brebis égarée? Un regard, une parole affectueuse peuvent faire tant de bien que je ne doute pas que ce sera votre vengeance.

LIERRE TRANSPLANTE. — Je forme des vœux pour la réalisation de vos plus chers désirs afin que vous restiez parmi nous.

MADONE EXILEE. — Soyez la bienvenue à notre Foyer. Je vous présente à tous.

Triplex

POUR CUIRE OU
CHAUFFER

tournez simplement le
bouton !

Une idée nouvelle! La voilà — le **TRIPLEX** — un réchaud et une chauffe-électrique efficaces, le tout en un seul appareil, remplissant une double fonction des nécessités journalières du ménage, et à un coût pas plus élevé que celui de votre fer à repasser. Joliment fini en porcelaine émaillée, facile à nettoyer et à garder propre.

Le TRIPLEX électrique

le poêle aux mille usages

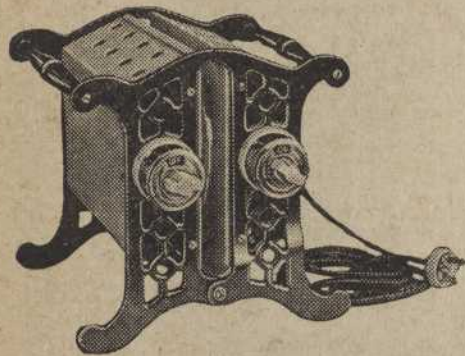
Manufacturé en Canada par

TRIPLEX ELECTRIC COMPANY
LIMITED

126 Wellington St., West, Toronto, Can.

W. CLAIRE SHAW & COMPANY

137 McGill St. Montréal, P. Q.

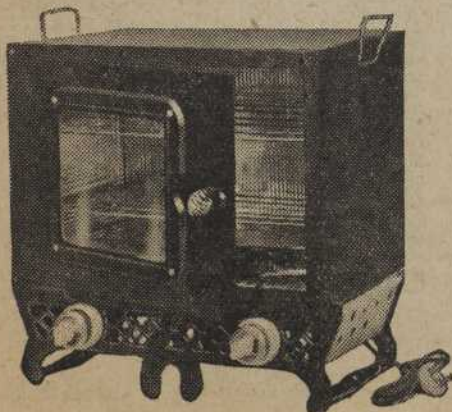


CHAUFFERETTE TRIPLEX



RECHAUD TRIPLEX

Ci-dessous, le TRIPLEX avec son FOURNEAU. Vous pouvez, dans ce fourneau, faire tartes, rôtis, etc., plus rapidement, plus commodément et à meilleur marché.



Le Foyer du Petit Jardinier

JE SEME DU BONHEUR

REponses des Correspondants

REINE-FEE. — Me reconnaissez-vous ici? Je suis Lilas Blanc du R. Je suis fidèle à ma promesse, n'est-ce pas? Je viens prendre la place que j'ai retenue. Maintenant, quel sujet allons-nous entamer? Un amical baiser de... — *Sphinx*

PETIT DIABLE. — Vous voyez que je ne vous oublie pas, car petit Sphinx vous aime autant que L. B. Je vous attends. — *Sphinx*

CHRISTO-CHRISTY. — C'est aujourd'hui que je mets votre gentillesse à l'épreuve. Maintenant que j'ai suivi votre conseil, écrivez-vous un mot à un petit... — *Sphinx*

SOLITAIRE. — Que fais de bon ma petite Solitaire? J'espère que vous êtes plus gaie aujourd'hui que la dernière fois que je vous ai écrit au R.? Je vous garde un fidèle souvenir. — *Sphinx*

LA DAME AUX CAMELIAS. — Bonjour, ma grande amie. Je ne vous oublie pas, et vous? J'espère bientôt vous lire. Acceptez le plus beau sourire d'un... — *Sphinx*

MONY. — Reconnaissez-vous sous ce pseudo L. B. de là-bas? A ma gentille Mony l'amitié constante d'un... — *Sphinx*

REINE-FEE. — Merci, ma jolie, pour la caresse; mon vieux cœur en a tressailli de joie. Quelle histoire désirez-vous? — *Grand'Maman Canadienne*

LILY. — Pourquoi le bébé du Foyer ne vient-il pas se blottir sur les genoux de... — *Grand'Maman Canadienne*

ROSE-FRANCE. — Vous êtes des Trois-Rivières, avez-vous dit à *Les yeux noirs*? Moi aussi, quoique j'enseigne dans une lointaine forêt. Alors, voulez-vous me sourire et me jaser un peu? Qui sait, peut-être avons-nous des intimités parmi nos amies personnelles... — *Paule Solitaire*

ARMAND REXER. — Je réponds à l'invitation de vous jaser, et croyez-vous que ce soit une qualité essentiellement féminine, la jasette? — *Paule Solitaire*

ROSE-LIERRE. — Votre cœur est plein de chagrins, dites-vous?... Allons, il faut réagir, ne pas se laisser abattre ainsi alors... voulez-vous mon aide pour secouer les gouttelettes de rosée qui pèsent trop sur votre cœur? — *Paule Solitaire*

A TOUS. — Je demande un tout petit mot pour égayer ma solitude... Allez-vous me refuser? — *Paule Solitaire*

LA DAME AUX CAMELIAS. — Quelle est la fleur qui ne se fane jamais et qui dure toujours? Celle-là je vous l'ai offerte depuis longtemps! — *CHRISTO-CHRISTY*

YANE. — Vous regardez tomber la neige? Je vous comprends... c'est un beau mystère. Mais n'aimez-vous pas aussi à voir fleurir les roses? Demain ce sera le renouveau — *Christo-Christy*

SPERANZA CORTEZ. — Les pensées sont encore parfumées du suave parfum de l'amitié. Souvenir. — *Christo-Christy*

PETIT LUTIN. — Le jour mémorable est resté gravé en mon cœur. Il semble s'être bien vite dissipé en votre âme. La vie est ainsi faite, mais je vous prie de croire, aujourd'hui et toujours, en mon amitié sincère. — *Christo-Christy*

FEUILLE D'ERABLE. — Avec quel bonheur j'ai lu votre billet à Solitaire paru le 26 février dans *De l'Une à l'Autre*. Aussi, tout de suite, je viens à vous ici et je demande à notre bon Directeur un peu d'espace pour que vous sachiez plus tôt combien je vous remercie et vous estime toujours davantage. Avec anxiété je lisais le *Samedi* toutes les semaines, et jamais rien de l'une à l'autre. Aussi, je m'agrippai à la première branche qui se présenta à moi, comme un noyé à qui l'on porte secours. Est-ce assez éloquent cela pour vous convaincre, ma bonne petite amie que je désire conserver toujours, puisque vous fûtes une des premières à m'accueillir ici, que je vous aime bien gros. Si je suis votre aînée, puisque vous êtes jeune, le malheur s'acharnant sans cesse sur moi m'a peut-être mûri avant l'âge, mais je conserve comme vous, ô belle Feuille d'Erable, mon cœur de vingt ans. Ainsi donc, merci pour votre empressement à venir me visiter de si loin dans ma Solitude; pour les bons mots que vous savez si bien murmurer à mon oreille; des tendres sentiments que vous me témoignez en me disant d'une manière si touchante que vous vous souviendrez de moi, et votre pressant appel aux Echangistes pour une petite Solitaire. Pour tout cela, je vous aime et vous serai toujours fidèle, mais ne dites plus que je pêche par orgueil, cela me fait mal quand c'est de votre bouche même que je l'entends. J'ouvre mes deux bras pour vous recevoir, venez vous y réfugier bientôt. J'ai tant hâte de vous lire!... Encore une fois, merci! Bons baisers du petit... — *Oeillet de Poète*

MAGALI. — Je suis encore sous le charme de ce midi, mon amie, et vous? J'arrive justement de travailler. Petit Jardinier et Vous, êtes l'objet de ma première occupation. C'est comme ça que vous doutez des Echangistes, vous? Bien par exemple!!! Oh! vous ne me connaissez pas bien, je vois maintenant, car vous auriez été sûre de Petite Idole, il aurait fallu beaucoup, oh! tant, pour l'empêcher de voir la charmante Magali. En effet, vous avez raison de vous plaindre au milieu de ce petit nid de "tits-tits", comme vous les appelez si bien; savez-vous que je vous envie même, garde? Allons, il est déjà tard, et je suis très fatiguée. J'ai bien hâte à samedi prochain, vous savez! Je vous embrasse, douce amie, — *Petite Idole*

IRIS D'AZUR. — Vous cherchez un gîte, dites-vous, et c'est parmi nous? Comme c'est gentil à vous de nous avoir choisis. Mais si l'orage a longtemps grondé sur l'arbre de vos jours, il doit être bien fragile, le pauvre! et j'aurais tort de vous exposer aux brises glacées de nos rivages canadiens. Je vous invite à ma retraite, chère, c'est une grotte aux rudes parois que le soleil, de ses rayons, dore un peu plus chaque midi. A l'heure de son coucher il la peint différemment de rose ou de mauve, et quand las de trop briller l'astre de pourpre s'endort, la blonde coquette discrètement fait à travers les hauts chênes sa lumineuse apparition, inondant du plus pur argent la source limpide et cristalline qui serpente ce petit coin charmant. N'est-ce pas que c'est ravissant? Dites, pareil gîte vous plairait-il un peu? Et votre muse pourrait-elle ne pas vous inspirer dans un lieu tout à la fois si poétiquement fait de rêves? Mes sincères félicitations pour vos jolis vers et article, et si l'endroit a pour vous le moindre attrait, vite donnez-moi votre bras, ensemble nous gravirons les hautes roches, montant ainsi jusqu'à la grotte bénie que je vous ferai voir dans tous ses décors. Il y manque une chose seulement: parfois on y gèle. Dis-moi, Iris d'Azur, voudras-tu en t'abritant réchauffer le coin favori d'une petite amoureuse de la mer des poissons jolis. — *Rose du Rivage*

ANODARIEN. — Oh! vous allez m'en vouloir, parce que je suis forcée de vous avouer que je ne me souviens pas du tout. Ce nom que j'aime et que j'évoque pour la millième fois peut-être, ne me rappelle aucun souvenir. C'est étrange! Ce nom, il me semble que je l'ai entendu pour la première fois dans le *Samedi* du 20, et pour la deuxième fois aujourd'hui. Vous étiez là-bas, nous avons sans doute parcouru ensemble les longs corridors, caressés la même tête blonde aux cheveux bouclés, et je vous ai promis une caquette longue comme la tige sur laquelle je repose, moi qui ne sais que balbutier. Pardonnez-moi, soeur, j'ai vu tant de figures heureuses en ce jour, tant de sourires empreints de tendresses, que je ne me rappelle pas le vôtre, que je voudrais tant revoir. Revenez-moi avec votre portrait au physique, et la couleur de l'ensemble que vous portiez ce jour-là — si possible, envoyez-moi votre photo — et si je me souviens, je promets de vous revenir avec la causerie promise. Amicalement... — *Rose du Rivage*

ROSE-LIERRE. — Vous avez chagrin, pauvre chérie? Ça passera, si vous venez ce soir à ma grotte chérie déverser le trop gros chagrin. Vous en repartirez heureuse, le cœur allégé. Le moyen de la trouver? Vous la reconnaîtrez à ce signe: à l'entrée brillera un *Iris d'Azur*. Billet de passe-port: souriez et l'on vous ouvrira. Venez à: — *Rose du Rivage*

YANE aimée. — Moi, vous revenir! pourrais-je faire autrement? Trois baisers de vous, pouvais-je désirer plus? Yane, oh! vous me comblez et vous faites des jalouses, les roses pourtant si orgueilleuses de ma petite pièce, ont frémi lorsque je leur ai lu votre joli billet. Prenez garde, Yane, vous êtes trop délicieuse, vous faites des jaloux, même parmi ces messieurs, je crois. Mais qu'importe, puisque c'est ainsi que je vous aime, Yane mienne. Revenez-moi. — *Rose du Rivage*

ARMAND REXER. — Si vous ne venez pas vers les roses, elles ne pourront se rendre jusqu'à vous, à moins que... Et le vent du large souffle si fort ce soir qu'il brisera, je le crains fort, ma tige fragile sous votre chaude tendresse. Vous avez la précieuse qualité de jasette, eh bien, moi aussi, donc c'est entendu, nous serons amis. Venez à moi ce soir, car la brise me glace; un mot de vous me réchauffera peut-être. Dites-le pour une toute transie... — *Rose du Rivage*

PETITE AMERICAINE. — Nous sommes compatriotes... Dites, voulez-vous que nous soyons amies? De quelle partie du M...? — *Pauvre Marguerite*

COQUELICOT JAUNE. — J'ai lu quel que part que votre fleur symbolisait la consolation... Serez-vous un consolateur ou une consolatrice?... pour les amis du Foyer? — *Pauvre Marguerite*

ROSE-LIERRE. — Votre appel a trouvé écho dans mon cœur... voulez-vous de mon amitié pour oublier votre chagrin? — *Pauvre Marguerite*

OISEAU DE PASSAGE. — Je ne puis résister au désir de venir vous serrer la main... Vos idées s'accordent si bien avec les miennes; nous avons le même désir! Viendrez-vous ici? — *Pauvre Marguerite*

Mlle J. C. — Oh! ces initiales!... il me semble que je vous devine; n'êtes-vous St-P., du R.? Je vous souris. — *Pauvre Marguerite*

A TOUS. — Est-ce que personne de vous, n'aime à effeuiller une marguerite pour savoir... Venez, je vous dirai s'il vous aime... beaucoup... assez ou passionnément! — *Pauvre Marguerite*

MONY. — Regrets, mon amie, de ne pas avoir eu le bonheur de vous voir, l'autre soir, vous étiez partie. Vous a-t-on dit? Je me reprendrai. Amitiés. — *Petite Idole*

LEWISTONNAISE. — Savez-vous que je pense souvent à vous, et me demande pourquoi vous êtes si silencieuse! Voilà plusieurs billets que je vous adresse et pas un ne paraît; ça me chagrine. Venez me parler de vous, vous serez peut-être plus chanceuse que moi pour que vos messages soient publiés. — *Laurentide*

LA DAME AUX CAMELIAS. — SANS AMOUR — FLEUR DES CHAMPS. — Soyez assurées de ma plus vive amitié. — *Laurentide*

GRATIS Tube de 10 jours

Envoyez le coupon



Ne croyez plus

que vos dents sont
naturellement ternes

Vous pouvez leur donner une blancheur éclatante, en quelques jours, en enlevant simplement la couche pelliculaire qui les obscurcit et abîme les gencives.

C'EST une erreur de croire que vos dents sont naturellement ternes. La science a démontré le contraire. Et c'est manquer de justice envers soi-même que de les priver de leur propreté et de leur blancheur.

Vous pouvez, en quelques jours, opérer dans votre bouche un changement extraordinaire, rendre à vos dents blancheur et éclat. Mais vous n'y arriverez pas avec des pâtes ordinaires. Envoyez simplement le coupon et un tube d'essai de 10 jours de la pâte qu'il vous faut vous sera expédié.

C'est la pellicule qui dissimule la beauté des dents et menace les gencives

L'art dentaire attribue de nos jours presque tous les maux de dents et de gencives à une pellicule chargée de microbes qui se forme sur les dents. Passez-vous la langue sur les dents et vous sentirez... cette couche visqueuse et polie.

Cette pellicule absorbe les décolorations provoquées par les aliments, le tabac, etc. Et c'est ce qui explique que vos dents paraissent ternes, incolores et sales.

Elle adhère aux dents, pénètre dans les fentes et s'y fixe. Elle expose vos gencives à l'attaque des microbes et vos dents à la carie. Les microbes, en effet, s'y développent. Et ces microbes sont, avec le tartre, la grande cause de la pyorrhée.

Un brossage ordinaire ne suffira pas

Les dentifrices et nettoyages ordinaires ne peuvent faire disparaître la pellicule.

On a aujourd'hui recours à de nouvelles méthodes, à un dentifrice connu sous le nom de Pepsodent — dont la formule, l'action et les effets diffèrent de tous les autres.

C'est surtout sur le conseil des dentistes que cette méthode a été partout adoptée. S'en servir quelques jours suffit à convaincre de son efficacité.

Envoyez le coupon. Découpez-le avant d'oublier.

GRATIS Fabriqué au Canada 1960C

Pepsodent

Envoyez ceci par la poste pour un tube d'essai de 10 jours.

La Nouvelle Pâte Dentifrice du jour

Recommandée par les autorités dentaires du monde entier.

THE PEPSODENT COMPANY
Dépt. 442 191 George St.,
Toronto, Can.

Nom

Adresse

Un tube seulement par famille.

" IL N'Y A QUE LES
PILULES ROUGES
 QUI M'AIENT REUSSI "

vous diront les nombreuses femmes qui ont enfin décidé d'essayer cette spécialité après avoir pris quantité de remèdes sans résultat satisfaisant. Les Pilules Rouges sont spécialement et uniquement préparées pour le soulagement des maladies particulières à la femme, voilà pourquoi elles sont sans égales pour combattre :

Pauvreté du sang
Retour d'âge
Troubles nerveux
Maux de reins
Palpitations de coeur
Douleurs périodiques
Dépressions
Anémie
Mélancolie

Dérangements
Perte de mémoire
Irrégularités
Chlorose
Tiraillements
Sensation de chaleur
Migraine
Troubles d'estomac

Notre médecin spécialiste est à l'entière disposition des femmes malades qui tout en prenant les Pilules Rouges désirent avoir gratuitement des conseils particuliers à leur cas.



Mme Arth. Duclos

"Avant la naissance de mes enfants, je devenais souffrante et si faible que je ne pouvais faire le plus léger travail sans éprouver une fatigue extrême. Ce n'est que lorsque j'eus pris les Pilules Rouges que mon état s'est rapidement amélioré et elles n'ont ja-

mais manqué de relever mes forces et dissiper mes malaises. Chaque fois aussi elles ont contribué à hâter ma convalescence et à me rétablir en peu de temps. Je recommande de tout coeur les Pilules Rouges aux femmes faibles et souffrantes." Mme ARTHUR DUCLOS, 327, Brown St., Westbrooke, Me.

"Depuis de nombreuses années je souffrais de débilité générale; j'avais des maux de tête, des douleurs aux jambes, au dos et aux reins, mon coeur était si faible que je m'évanouissais à la moindre émotion. J'avais consulté plusieurs médecins qui n'avaient pu vaincre cette dépression. Une amie me conseilla les Pilules Rouges qui m'ont donné des résultats très appréciables en quelques semaines. Je les ai continuées pendant un an et suis redevenue forte et bien portante. Malgré mes soixante-huit ans, je suis encore très vigoureuse et j'en remercie les Pilules Rouges." Mme F. QUINTAL, 162, rue Beaudry, Montréal.



Mme F. Quintal

mais manqué de relever mes forces et dissiper mes malaises. Chaque fois aussi elles ont contribué à hâter ma convalescence et à me rétablir en peu de temps. Je recommande de tout coeur les Pilules Rouges aux femmes faibles et souffrantes." Mme ARTHUR DUCLOS, 327, Brown St., Westbrooke, Me.

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes par lettre ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. (N. B. Le No 274 n'existant plus à cause du changement fait par la ville.) Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaite des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS : Soyez énergique pour votre santé. Refuser les substitutions au cent, soit en bouteilles, soit en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

Compagnie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal.

GRIPPE - PNEUMONIE

Le microbe de la grippe, de la pneumonie, réside dans les fosses nasales, la bouche, les bronches.

Quand vous avez à prendre un remède pour votre rhume, ayez le soin de choisir celui qui, en plus de vous débarrasser très vite, agit comme germicide désinfectant des voies respiratoires, empêche les rhumes de "tomber" sur les poumons. Les

CAPSULES

CRESOBENE

employées avec des résultats merveilleux pour combattre rhumes, toux, bronchites, extinction de voix, enrouement, maux de gorge, sont un produit de la Créosote, de l'Eucalyptol, de la Térébène, etc., puissants germicides employés depuis toujours comme désinfectants énergiques de la bouche, de la gorge et des bronches.

Au moyen des Créosobène on peut à la maison en faire un gargarisme comme l'on peut aussi en respirer les vapeurs balsamiques pour désinfecter le nez, la bouche et la gorge. Ces moyens sont indiqués sur la circulaire. En vente partout et envoyées par la poste, 50 sous la boîte.

Compagnie des Capsules Créosobène, 1566, rue Saint-Denis, Montréal.



Le Foyer du Petit Jardinier

JE SEME DU BONHEUR

REPONSES DES CORRESPONDANTS

à la question :
 "QUE DESIREZ-VOUS?"

Voyager est mon plus ardent désir. Connaître mon pays, admirer ses sites magnifiques, ses monuments pittoresques, ses cours d'eaux majestueuses, quel désir plus naturel pour une canadienne!

Comme du désir au rêve il n'y a qu'un pas, après avoir connu les plus beaux sites de mon pays, je me vois sur un paquebot, en route pour l'Europe. La mer! Oh! quelles délices de me laisser bercer de ses flots fascinés, de pouvoir me griser de sa beauté grandiose!

J'aime la France, et à juste titre, puisqu'elle est ma mère-patrie, et qu'elle fut aussi le pays de mes ancêtres; j'éprouverais un grand plaisir à visiter ce beau pays. Paris surtout m'attire par ses monuments superbes et ses musées.

L'Italie est mon pays préféré après le Canada et la France. Visiter la merveilleuse Venise, Naples non moins belle, quelle joie. Mais c'est surtout vers Rome que se porte plus particulièrement ma pensée, car elle renferme des peintures anciennes et rares, et à ce titre elle est ma ville de prédilection. Rome! à l'évocation seule de ce nom je reviens vers les siècles passés à l'époque des Michel-Ange et des Raphaël, ces deux grands génies de la peinture vers lesquels vont toute mon admiration, puis comme j'aime les vieux monuments, qui savent si bien nous enseigner l'histoire du passé, le soir, près de ces ruines antiques, sous le ciel charmeur d'Italie, j'évoquerais et vivrais quelques heures de ces époques éloignées que j'aurais voulu miennes.

Hélas! ce n'est qu'un désir qui restera toujours, j'en suis sûre, à son état primitif.

— AME DES BOIS

Vous me demandez ce que je désire? Le dire tout haut serait peut-être osé; ne pas le dire serait encore plus injuste, car pour Grand Coeur, noblesse oblige.

Cependant, au lieu de me bercer dans des illusions frivoles, dans des rêves enguirlandés, derrière lesquels se cachent souvent les déceptions amères, pourquoi ne pas plutôt me désaltérer dans la source intarissable d'amitié de ce Petit Jardinier, que l'on se sent forcé d'aimer avant même de l'avoir bien connu.

Oui, aimable Jardinier, vous voulez savoir ce que je désire? Eh bien, sachez, renchâssiez, arrosez ces mille et une petites racines d'amitiés, qu'un jour, presque à mon insu, vous avez semé dans mon coeur, et alors vous pourrez contempler l'épanouissement complet de votre oeuvre de Jardinier, car dans la récolte, vous aurez fait surgir, au milieu de toutes vos aimables fleuriettes que tant d'autres vous envient, un humble et sincère adepte de votre petit coin fleuri, dont les parfums embaument et ravivent toujours de plus en plus mon... — GRAND COEUR

Après avoir bien songé à cette question, j'ai voulu, moi aussi, vous donner mon opinion.

Ce que je désire? Ah! cher ami!... Peut-être l'amour! mais je ne suis pas sûre... plusieurs coeurs ont été brisés par Elle, beaucoup ont aimé sans être aimés, et c'est bien comme une fournaise sans charbon.

La richesse! non, car c'est Elle qui fait le malheur du monde...

La santé? Oui, voilà ce que je désire, mon plus grand désir! Que peut-on désirer de plus? C'est là notre véritable bonheur et notre unique richesse!...

Que de personnes, avec toute leur fortune, voudraient l'acquérir, mais hélas! ce n'est pas une chose qui s'achète, mais bien un prêt que Dieu nous accorde, pour un certain temps... A nous de bien la conserver cette santé, et de remercier Celui qui nous l'a donné, car il doit être bien pénible d'en être privée. — Feuille d'Automne

Ce que je désire? Le bonheur sur la terre, cet oiseau si rare, pour tous ceux que j'aime. Comme l'amour fait tout le bonheur ici-bas, il fait aussi tout le malheur, c'est donc l'amour qu'il faut désirer, mais avec la prudence, cette mère de sûreté, qui nous le fera bien discerner de celui qui fera le malheur. Peut-on ordonner à l'amour? Oh! non. Il nous arrive, comme la mort, au moment où nous nous y attendons le moins. Ainsi donc, Petit Jardinier des Cieux, je désire l'amour qui conduit au bonheur, non pas pour moi, puisque mon coeur est fermé à jamais, mais pour tous ceux que j'aime.

Je désire aussi, plus tard, quand il sera grand, recevoir des mains de mon fils ce Jésus que je lui aurai appris à connaître et aimer de tout son coeur depuis le moment où je le berçais sur mes genoux. Je désire pour lui quand il sera grand, l'amour de Dieu, l'amour du sacrifice, l'amour du devoir, et lorsque je le verrai pour la première fois monter les degrés de l'Autel pour offrir à Dieu le Saint Sacrifice, recevoir de ses mains sacrées mon Jésus Hostie, je serai heureuse dans la plénitude du bonheur.

Et quand, à mon heure dernière, il sera là pour fermer ma paupière, d'une dernière prière je bénirai mon Dieu et le remercierai de nous avoir donné quelque part sur la terre un Foyer, un Jardinier des Cieux, qui aura passé sa vie à donner à ses semblables le bonheur qu'il mérite lui-même si bien à tant de titres.

Je désire aussi le bonheur pour tous les membres de notre grande famille, la réalisation de leurs rêves, et pour moi le bonheur de pouvoir les connaître tous un jour avec celui qui se charge si aimablement de réaliser nos rêves.

— OEILLET DE POETE

à la question :
 "L'AMITIE"

MONY. — Voici un autre soldat qui vient joindre votre régiment. Je dis régiment, car c'en est un véritable que vous avez formé sans le savoir, en disant que les deux soeurs Amitié et Amour étaient aussi dissemblables que les français du Midi, de leurs frères des colonies de l'Afrique.

L'amitié n'ayant pas de sexe, puisqu'elle ne vit que dans les âmes, et est immatérielle, je ne peux voir comment elle ne peut subsister, car en confondant les âges et le sexe, rien ne peut ternir sa beauté, comme d'affaiblir la force de sa morale qui unit l'humanité, ce qui fait qu'elle est beaucoup plus rare que le vrai amour.

L'amitié sincère a une parure de grâce indéfinissable qu'on ne peut trouver dans l'amour, car si l'un est désintéressé et vit par lui-même l'autre Le microbe d'amour demande des soins continuels pour subsister. S'il évolue dans le coeur et y réside aussi après une durée suivant les circonstances.

Mais le grand malheur est qu'on ne peut pas toujours les distinguer à première vue. Voilà le secret de sa rareté, et pour que l'amitié entre sexes soit durable et sincère, il faut avoir un âge raisonnable, mais je ne garantis pas l'amitié éternelle de deux jeunes gens ayant le coeur libre, mais quand les deux coeurs sont pris ailleurs, pourquoi l'amitié ne subsisterait-elle pas, car n'est-elle pas ce que le parfum est à la fleur, le soleil est au monde. L'amitié!!! Oui, mille fois oui, elle peut durer entre deux sexes différents, et comme vous, Mony, je suis persuadée de ce que j'avance. — FROU-FROU

P. S. — N'en déplaise à notre charmant Petit Jardinier qui, au fond, nous approuve. F.F.

REPONSES DES CORRESPONDANTS

MONY. — Je vous souris aimablement; je garde aussi un excellent souvenir de vous, très prévenante soeur. — Zorika

MARYSE. — Bonjour vous! Je me souviens bien de vos gracieux sourires. — Zorika

REINE-FEE. — J'accepte votre amitié. Dites que vous acceptez la mienne? Soyons amies. — Zorika

PETITE INCONNUE. — Daignerez-vous venir dire quelques mots à une pauvre petite... — Fleur des Montagnes Vertes

PETIT BOUFFON. — Si vous saviez comme j'aime les bouffons! Ils sont généralement si gais. Ainsi viendrez-vous égayer un peu une petite... — Fleur des Montagnes Vertes

LYS DE LA VALLEE. — Quelle jolie petite fleur et quel parfum! Venez embaumer le coeur de... — Fleur des Montagnes Vertes

PETITE FLEUR DE DEUX SOUS. — Quel plaisir vous me feriez en venant me causer un petit peu. Je vous aime gros. Gais sourires et doux baisers. — Fleur des Montagnes Vertes

ROSE-LIERRE. — Il me fait peine de vous savoir triste. Ne viendrez-vous pas jaser un peu votre frère qui vous demande de lui dire vos chagrins et vos peines afin qu'il puisse vous consoler. — Lierre Transplanté

VOIE LACTEE. — Vous aussi possédez l'espérance? Ne voyez-vous pas à vos pieds l'humble soussigné qui demande un regard avec un mot d'amitié? — Lierre Transplanté

TOUJOURS FIDELE. — Je crois que le billet que je vous ai écrit, en réponse du vôtre, était trop long car il n'a pas paru; c'est dommage, hein! Je vous demandais si vous seriez par hasard Arthur P...? Si oui, je vous connais bien. Celui-là demeure sur la Huitième Rue? Venez vite me le dire. Je vous attends avec impatience. — Laurentide

FLEURETTE. — Bonjour, Fleurette. Pour la troisième fois je demande votre adresse à Petit Jardinier. Je suppose que mes lettres se sont égarées, mais cette fois, elle n'aura pas cette chance car j'ai mis mon adresse à l'angle gauche, de sorte que si elle ne rejoint pas sa destination elle me sera du moins retournée. Comment allez-vous? Bien j'espère? Il est tout probable que vous recevrez un mot de moi personnellement sous peu, si Petit Jardinier daigne m'envoyer votre adresse. Tendres baisers. — Laurentide

PETIT LUTIN. — Acceptez-vous l'amitié d'une nouvelle soeur. — Diane Aimée

JEANNE AIMEE. — En vérité, chère Jeanne, trouvez-vous que nos noms se ressemblent beaucoup? Est-ce que nous pourrions être amies? Dites, voulez-vous? Un amical bonjour. — Diane Aimée

ROSE DU RIVAGE. — Comme vous, gentille fleurlette, la brise hivernale me glace jusqu'au coeur. Malgré mon admiration pour nos hivers canadiens, je ne puis résister à la tristesse des jours où le soleil, nous refusant ses rayons lumineux, donne à la nature l'impression de mourir. Voilà les pensées qui font passer sur mon front de gris nuages. Je me rappelle très bien de vous, et espère vous lire souvent. — Ame des Bois

MONY et VIVA. — Je suis très heureuse de vous connaître, car j'entendais parler de vous depuis très longtemps. Je vous salue amicalement, et revenez souvent vers — Ame des Bois

SOUPES CLARK

Ces treize délicieuses
Soupes Clark
sont faites à Montréal
et sont en vente partout:

Tomates
Queue de Boeuf
Légumes
Julienne
Consommé
Poulet
Bouillon de Mouton
Mulligatawny
Fausse Tortue
Pois Verts
Pois
Bouillon Ecossais
Céleri

La Sauce GOVERNOR

relève grandement la
saveur des côtelettes et
du poisson.

W. CLARK, LIMITED,
Montréal

Etablissements à
Montréal, P.Q., St-Rémi, P.Q.
et Harrow, Ont.

Comme une bonne
Soupe Clark commence
bien le repas!

Très riches, bien assaisonnées, parfaitement préparées, ces soupes nourrissantes sont une partie importante du menu, et suffisent à elles seules pour le mets principal d'un léger lunch ou d'un souper.

Notez en plus l'absence d'ouvrage:

Ouvrez la boîte, ajoutez partie égale d'eau bouillante — faites mijoter si vous le désirez quelques instants, et vous avez une soupe que la meilleure des cuisinières n'égale que difficilement.

Très concentrées — chaque boîte donne 3 ou 4 assiettées — Le coût par personne n'est donc que de 3 à 4 sous !

Préparées sous la surveillance de "Chefs" expérimentés dans des cuisines merveilleusement outillées, où seuls sont employés les légumes de choix, les meilleures épices, et les viandes qui soutiennent l'Inspection méticuleuse des officiers de l'Etat, — il n'est pas surprenant que ces soupes soient si bonnes — aussi la demande augmente de jour en jour.

Madame, faites-en vous-même l'essai.

Les Cuisines Clark vous
aideront à servir des
repas meilleurs et moins
coûteux.

Vos cuisines, mesdames, tout bien aménagées qu'elles soient, ne peuvent se comparer aux merveilleuses Cuisines Clark avec leur outillage scientifique et leurs cuisiniers si habiles. On y prépare les mets qui y sont mis en conserve pour vous faciliter la tenue de maison.

Tout comme la balayeuse mécanique et la laveuse ont facilité ces travaux, de même les Cuisines Clark font pour vous le gros de l'ouvrage de la cuisine, en vous offrant, tout prêts à servir, une série de plats excellents, nourrissants et peu coûteux.

En voici quelques-uns que vous trouverez chez votre fournisseur:

Fèves au Lard Clark

Le mets le plus populaire du Canada

Diner Bouilli Canadien

Langues de Boeuf

"Lunch Tongues"

Spaghetti au gratin

avec Sauce Tomates

Viandes en Pâté

Viandes en Pain

etc., etc., etc.

Toutes les viandes employées sont inspectées et sur les étiquettes est la légende "Canada Approved". Exigez-la.



Lu

Usines Génératrices Portatives!



Toujours prêtes à dispenser leur énergie

USINES GENERATRICES — c'est bien ce qu'elles sont, en plus petit; génératrices d'une énergie puissante; d'une énergie constante et infatigable; d'une énergie capable de répondre à tous les besoins; d'une énergie qui s'adapte à tout et sur laquelle on peut compter.

PORTATIVES — parce qu'elles se portent facilement à la main. Elles fonctionnent où et quand on veut. Cette facilité de transport est l'un de ses plus grands mérites.

Les piles sèches Columbia EVEREADY servent d'usines génératrices à des centaines de milliers de fermiers, pêcheurs, hommes de chantier, sportifs, navigateurs. Ce sont les usines génératrices de milliers de foyers.

CANADIAN NATIONAL CARBON CO., LIMITED

MONTREAL TORONTO WINNIPEG
Entrepôts: Toronto — Montréal — St. Boniface, Man.

EVEREADY COLUMBIA Dry Batteries

— elles durent plus longtemps

